00055026

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

ORI
954.01

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
NSDL
Technology, Trust & Reach
on 06 November, 2019

FRAGMENTS
ARABES ET PERSANS

INÉDITS

RELATIFS A L'INDE,

ANTÉRIEUREMENT AU XI[e] SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE,

CAHIERS D'AOUT, SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1844,

ET

CAHIER DE FÉVRIER-MARS 1845.

FRAGMENTS ARABES ET PERSANS

INÉDITS

RELATIFS A L'INDE,

ANTÉRIEUREMENT AU XI^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,

RECUEILLIS

PAR M. REINAUD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), DES ACADÉMIES DE CALCUTTA, MADRAS, SAINT-PÉTERSBOURG, TURIN, CAZAN, PROFESSEUR D'ARABE, ETC.

55026

PARIS.

IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XLV

1845

ORI
Fr 954.01
Rei/Fra
55026
00055026

PRÉFACE.

Il y a quelques années, pendant le cours de mes recherches sur la géographie des Arabes et des Orientaux en général, j'eus occasion de m'assurer que les Arabes, lors de leur première initiation aux études scientifiques, dans les VIII^e et IX^e siècles de notre ère, firent de nombreux emprunts à l'Inde dans les théories géographiques; et ces emprunts n'ont pas cessé d'influer sur les vues de leurs écrivains, jusqu'à la décadence des lettres dans tout l'empire musulman. Occupé à faire connaître les sources où les géographes arabes puisèrent dans l'origine, je ne pouvais me dispenser d'approfondir ce genre d'investigation; et ainsi qu'il arrive d'ordinaire en pareil cas, tout en trouvant une partie des choses que je cherchais, je trouvai des choses que je ne cherchais pas.

Dans l'introduction à la géographie des Arabes, qui sert de préface à ma traduction de la Géographie d'Aboulféda, je fais entrer tous les résultats géographiques que j'ai pu obtenir. Mais une partie des textes sur lesquels ces résultats s'appuient étaient inédits, et il devenait indispensable de les soumettre au contrôle du public. D'ailleurs, ces textes renferment un grand nombre de faits qui sont étrangers à la science géographique, et qui auraient paru déplacés dans un ouvrage de cette nature. Pour satisfaire, autant qu'il était en moi, à ce que la critique a le droit d'exiger, je me suis déterminé à faire, indépendamment de mon introduction à la géographie des Orientaux, trois publications distinctes.

La première de ces publications a pour objet la relation publiée en français, par l'abbé Renaudot, en 1718, sous le titre de *Anciennes relations des Indes et de la Chine*. Feu

M. Langlès fit imprimer, en 1811, le texte arabe de cette relation; mais, bien que M. Langlès ne soit mort qu'en 1824, il négligea de revoir son édition et de l'accompagner de quelques remarques indispensables; et cette édition était restée jusqu'à présent dans les magasins de l'Imprimerie royale. D'un autre côté, la traduction de Renaudot était fort imparfaite; le point de vue géographique surtout avait besoin d'être étudié de nouveau. J'ai revu le texte imprimé sur le manuscrit de la Bibliothèque royale, qui est unique; j'ai éclairci certains passages du manuscrit et j'en ai rempli les lacunes à l'aide d'ouvrages analogues; enfin, j'ai fait une nouvelle traduction. L'ensemble ne tardera pas être mis entre les mains du public, accompagné d'un long discours préliminaire.

Dans ce discours, je fais connaître l'origine de cette relation et les parties dont elle se compose. La première partie, qui porte le titre de *Livre premier*, a été rédigée d'après les récits d'un marchand, appelé Soleyman, qui fit plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine, dans la première moitié du IXe siècle de notre ère. Cette partie a été mise par écrit l'an 237 de l'hégire (851 de J. C.). C'était l'époque où les communications par mer entre la Chine et l'empire des Arabes étaient dans leur plus grande activité. La deuxième partie, qui consiste en remarques et en observations critiques et anecdotiques, a pour auteur un amateur de géographie nommé Abou-Zéyd, qui était originaire de la ville de Syraf, sur les côtes du golfe Persique, dans le Farsistan, et qui avait établi sa résidence dans la ville de Bassora. Abou-Zéyd, qui avait été en relation personnelle avec le célèbre Massoudi, lui emprunta diverses remarques; Massoudi, à son tour, ne dédaigna pas de mettre à contribution les renseignements recueillis par Abou-Zéyd. Cette deuxième partie paraît avoir été rédigée vers l'an 920 de notre ère. On y remarque le récit d'un voyage fait en Chine par un Arabe de Bassora, nommé Ibn-Vahab, lequel dans sa vieillesse raconta à Abou-Zéyd ce qui l'avait frappé dans sa visite à l'empe-

reur chinois. Ce voyage eut lieu l'an 257 de l'hégire (870 de J. C.), quelques années seulement avant les désordres qui affligèrent la Chine, et qui interrompirent pour plusieurs siècles les relations commerciales entre cet empire et les côtes du golfe Persique et de la mer Rouge.

Dans le même discours préliminaire, je traite la question géographique, et j'essaye de faire connaître l'itinéraire des navigateurs arabes, depuis les bouches du Tigre et de l'Euphrate jusque sur les côtes de la Chine. Cette face du sujet était d'autant plus intéressante à examiner, qu'à l'époque où la relation a été mise par écrit, les Arabes avaient une idée assez exacte des régions maritimes de l'Asie orientale; plus tard, cette idée s'altéra et se mêla à d'autres idées peu en harmonie avec les faits, ce qui entraîna les écrivains les plus savants dans des théories absurdes.

La seconde publication est celle-ci; elle se compose, 1° d'un chapitre de l'ouvrage persan, intitulé *Modjmel-altevarykh*, ouvrage bien connu des lecteurs du Journal asiatique; 2° d'un chapitre du *Schah-Nameh*, poëme persan, de Ferdoussy; 3° de deux chapitres d'un traité arabe sur l'Inde, par Albyrouny; 4° d'un fragment de l'Histoire des conquêtes des Musulmans pendant les deux premiers siècles de l'hégire, par Beladori. Tous ces morceaux, à l'exception du chapitre du *Schah-Nameh*, étaient restés jusqu'ici inédits. Le chapitre du *Schah-Nameh* fait partie de l'édition de M. Macan[1]; mais il n'avait pas encore été traduit. J'ai donné le texte et la traduction de quatre de ces morceaux; pour le deuxième, je me suis borné à la traduction.

Le chapitre du *Modjmel* porte le titre de *Histoire des rois de l'Inde et leur ordre chronologique, d'après les renseignements qui sont parvenus à notre connaissance.* Ce chapitre, à l'exception du commencement, est un extrait d'un ouvrage qui avait été rédigé d'après un livre arabe, l'an 417 de l'hégire (1026 de J. C.), par Aboul-Hassan-Ali-ben-Mohammed,

[1] Calcutta, 1829; tom. IV, pag. 1726 et suiv.

bibliothécaire du prince de la ville de Djordjan, près des bords de la mer Caspienne. L'ouvrage arabe était lui-même la traduction d'un ouvrage sanscrit, faite par Abou-Saleh, fils de Schoayb; et l'original sanscrit portait un titre qui est rendu en arabe par ادب الملوك ou instruction des rois. Cet ouvrage, à en juger d'après l'extrait que nous en possédons, remontait aux plus anciennes traditions de l'Inde, et arrivait, au bout de quelques pages, à la grande lutte qui, plusieurs siècles avant notre ère, s'éleva entre les deux branches de la famille royale de Hastinapoura, les Corava et les Pandava, près des bords de la Djemna et du Gange. Cette lutte, qui forme le sujet du poëme sanscrit, intitulé *Maha-bharata*, se retrouve dans une grande partie des légendes qui ont cours dans l'Inde et dans les îles des mers orientales soumises à l'influence brahmanique. Mais l'ouvrage sanscrit ne s'arrêtait pas là; il s'étendait jusque vers les commencements de l'ère chrétienne; d'où il serait peut-être permis d'induire que la composition de l'ouvrage est antérieure à celle du Maha-bharata, ainsi que du Harivansa, qui y fait suite, et que c'est la grande réputation du poëme qui a fait tomber l'ouvrage en oubli. Ce qu'il y a de certain, c'est que ni l'original sanscrit, ni la version arabe, ne sont cités nulle part. Du reste, d'après ce que nous apprend le traducteur persan, la version originale était rédigée en forme de dialogue, et, suivant l'usage indien, la parole était dans la bouche des animaux.

L'ouvrage, d'après l'esprit qui règne dans l'extrait, était rédigé suivant les idées brahmaniques, et sous l'influence d'une foi aveugle au pouvoir surnaturel des dévots et des Djoguis. C'est aussi l'esprit qui domine dans le Maha-bharata et le Harivansa; mais, au milieu des récits les plus étranges, on voit apparaître une intention historique. Cette intention est aussi bien marquée que dans la première partie de l'Histoire de Cachemire publiée récemment[1]. Il paraît résulter

[1] *Râdjatarangini*, ou Histoire des rois du Kachmir, texte sanscrit, trad. française et notes par M. Troyer, Paris, 1840, deux vol. in-8°. Il serait à

de l'ensemble, que le traité original fut rédigé vers les commencements de notre ère. Peut-être l'épisode de Barkamarys et de son frère Raoual, qui terminait l'ouvrage[1], se rapporte-t-il au fameux Vikramaditya et à son frère Bhartri-Hari, ce qui en fixerait la composition à un demi-siècle avant J. C. Une chose positive, c'est que la scène des événements est d'abord placée dans la vallée de l'Indus, d'où elle passe dans l'intérieur de la presqu'île, notamment à Hastinapoura, jadis la capitale de l'empire. Quoi qu'il en soit, la composition de l'onvrage est de beaucoup antérieure à celle de l'Histoire du Cachemire, et on peut se servir du premier pour contrôler le second[2]. On trouve de plus, dans le présent Extrait[3], sur Parasourama, fils de Djamadagni, et la vache Camadhenou, un récit qui me paraît renfermer la solution d'une question fondamentale pour l'ancienne histoire de l'Inde; je veux dire l'époque véritable où la caste brahmanique dompta la race guerrière des Kchatria, et imposa son joug à la presqu'île. Les traditions mythologiques des Indiens placent cet événement longtemps avant la guerre des Pandava et des Corava, c'est-à-dire, d'après le calcul de la plupart des indianistes, plus de seize cents ans avant notre ère. D'après le récit qu'on voit ici, il faudrait le placer cinq ou six cents ans plus tard.

Quelques-uns des détails qui sont retracés dans le traité, se retrouvent dans les fragments du Maha-bharata qui ont été publiés dans le Journal asiatique, par MM. Foucaux et Théodore Pavie. Le rapprochement qui s'établit naturellement entre les deux versions offre quelque chose d'intéressant. Des détails du même genre se retrouvent dans les extraits d'un ouvrage hindoustani, publiés récemment par M. l'abbé Bertrand. L'ouvrage hindoustani, est en général, la

désirer que M. Troyer publiât les trois autres parties, que l'on ne connaît que par l'édition sanscrite de Calcutta.

[1] Ci-dessous, pag. 47 et suiv.

[2] Ci-dessous, pag. 42.

[3] Ci-dessous, pag. 39.

traduction d'une chronique persane de l'Inde, intitulée *Khelasset-altevarykh*, laquelle se trouve à la Bibliothèque royale. Outre les sources musulmanes, l'auteur a mis à contribution les témoignages des indigènes, probablement d'après les versions d'ouvrages sanscrits faites sous le règne de l'empereur Akbar. Mais la chronique elle-même n'a été rédigée que dans la dernière moitié du XVII^e siècle, et ici il s'agit d'un témoignage antérieur au X^e siècle, et probablement beaucoup plus ancien. Il me semble que les mêmes récits, fussent-ils répétés de la même manière, acquièrent une tout autre valeur, à mesure qu'ils se rapprochent de la source première, surtout lorsque les récits, bien que s'accordant ensemble, nous ont été transmis par des voies différentes.

On peut cependant se faire une question. Quelle autorité accorder à un extrait fait sur un texte persan, lequel était une traduction d'un texte arabe qui, à son tour, était une traduction du sanscrit? L'extrait présente quelquefois des rapprochements entre le récit original et celui du poëme de Ferdoussy. Mais l'auteur du *Modjmel* s'explique nettement à cet égard en commençant : « J'ai, dit-il, extrait de l'ouvrage le tableau de l'origine des rois, avec un court récit de leur histoire. » Il n'est pas douteux qu'à l'exception de certains rapprochements, qui appartiennent à l'auteur du *Modjmel*, l'extrait ne soit la reproduction fidèle de l'original.

On sait que le *Schah-Nameh* fut composé vers la fin du X^e siècle et au commencement du XI^e. Personne n'était mieux placé que Ferdoussy pour tracer un tableau exact des croyances, des institutions et des superstitions indiennes. Mahmoud le Gaznévide, pour lequel Ferdoussy avait composé son poëme, et à la cour duquel il passa ses plus belles années, avait plusieurs fois franchi l'Indus, et s'était avancé, d'une part jusqu'aux rives du Gange, à Canoge, regardée pendant longtemps comme la métropole de la presqu'île, et de l'autre, jusque sur les côtes du Guzarate, à Soumenat, un des principaux sanctuaires du culte brahmanique. Mais Ferdoussy avait pour objet spécial de reproduire les légendes

qui avaient cours en Perse, et qui se présentaient à lui sous l'aspect de traditions nationales. Son génie poétique s'attacha exclusivement à embellir ces traditions et à les parer des charmes de l'imagination. Il mit peu d'intérêt à rétablir la vérité des faits; il paraît même ne les avoir connus que très-imparfaitement. En ce qui concerne l'Inde en particulier, il semble n'avoir eu qu'une idée vague des origines de sa civilisation, des principautés entre lesquelles la presqu'île fut depuis un temps immémorial partagée, des révolutions auxquelles le pays fut plus d'une fois exposé. Un seul épisode m'a paru revêtir un caractère propre; c'est le chapitre dont je donne ici la traduction et qui est peut-être le plus long du poëme. Et cependant le style de ce chapitre est à peu près le même que celui du reste de l'ouvrage; ce sont les mêmes images et les mêmes couleurs; les faits seuls se détachent de ce qui précède et de ce qui suit. Ce chapitre a pour objet d'expliquer l'origine du jeu d'échecs; la scène est placée sous le règne du roi sassanide Cosroès Nouchirevan, dans la première moitié du VI^e^ siècle de notre ère; mais probablement les faits se sont passés plus anciennement.

A ce chapitre, j'avais d'abord voulu en joindre un autre du même poëme, qui se rapporte au règne de Cosroès Parviz, vers l'an 591 de notre ère[1]. Cosroès venait d'être chassé de ses états par les armes de Bahram-Tchoupin, qui s'était révolté contre lui, et il s'était réfugié sur les terres de l'empire romain. Quelques-uns de ses officiers se rendirent en son nom à Constantinople, pour solliciter l'empereur Maurice d'embrasser sa cause. Parmi les officiers était Khorrad, fils de Burzin, qui avait visité un grand nombre de pays, et que Ferdoussy représente comme ayant appris à parler un grand nombre de langues[2]. Un jour l'empereur adresse à Khorrad des questions sur les croyances des Indiens, et Khorrad s'empresse d'y répondre. Malheureusement la ré-

[1] Voyez le *Schah-Nameh*, édition de Macan. Calcutta, 1829, tom. IV, pag. 1923.

[2] *Ibid.* pag. 1962.

ponse manque de précision dans les termes, et les manuscrits de la bibliothèque royale que j'ai comparés avec le texte imprimé, diffèrent sur des points essentiels.

Ma traduction du chapitre du *Schah-Nameh* n'est pas tout à fait complète. Ce morceau est long; et, puisque évidemment le poëte ne s'est pas astreint à reproduire les couleurs locales, il devenait inutile d'en faire apparaître de nouveau toutes les images. Le motif principal qui m'a décidé dans le choix de ce chapitre, a été de mettre à la portée des indianistes un récit dont le fond me paraît appartenir à l'Inde, et qui, peut-être, se retrouvera dans quelque texte sanscrit.

Les deux chapitres qui suivent ces fragments sont tirés d'un manuscrit arabe de la bibliothèque royale [1], qui porte le titre de *Tarykh-Hind* ou Histoire de l'Inde. Cet ouvrage traite de l'état littéraire et scientifique des Indiens, au commencement du XIe siècle de notre ère. On y voit successivement apparaître les principaux ouvrages philosophiques et astronomiques des Indiens; le tableau de leurs ères, la manière dont ils comptaient les jours, les mois, les années et les cycles. Ce traité ne porte pas de nom d'auteur; mais il résulte de divers passages que l'ouvrage a été composé dans l'Inde même, probablement dans le Pendjab, pendant les années 1030, 1031 et 1032 de notre ère. L'auteur était entré dans la presqu'île à la suite des armées de Mahmoud le Gaznévide; à ses profondes connaissances dans les matières philosophiques, mathématiques, astronomiques et géographiques, il avait joint l'étude de la langue sanscrite, et il cite deux traités sanscrits qu'il avait traduits en arabe. Du reste, aucun recueil bibliographique arabe, à ma connaissance, ne fait mention de cet ouvrage. Il n'en est point parlé non plus dans les recueils biographiques où se trouve la notice des personnages les plus notables de l'époque. L'ouvrage n'est pas même cité dans l'*Ayyn-Akbery*, excellente compilation exécutée dans l'Inde, vers la fin du XVIe siècle, par les soins du ministre de l'empereur Akbar, ni

[1] Fonds Ducaurroy, n° 22.

dans l'histoire de l'Inde, composée quelques années plus tard, par Ferischtah. On peut conclure de là que l'ouvrage n'existait plus dans l'Inde.

L'un des deux traités que l'auteur dit avoir traduits du sanscrit, porte le titre de *Patanjali*. Voici comment il s'exprime vers la fin de sa préface : « J'ai traduit en arabe deux ouvrages indiens ; l'un roule sur les principes et la qualité des choses qui existent, et il est intitulé *Sankhya* ; l'autre, qui est connu sous le titre de *Patanjali*, traite de la délivrance de l'âme des liens du corps. Ces deux ouvrages renferment la plupart des principes sur lesquels se fondent les croyances indiennes, abstraction faite des conséquences légales et pratiques [1]. » Ni la traduction du *Patanjali* ni l'original ne nous sont parvenus ; mais cette simple indication va suffire pour nous fixer sur le nom de l'auteur, que diverses circonstances faisaient soupçonner. On a récemment découvert en Angleterre des fragments d'une portion du grand ouvrage de Raschid-eddin, qui était restée jusqu'ici inconnue. On sait que Raschid-eddin, qui vivait au commencement du XIV^e^ siècle de notre ère, et qui exerçait les fonctions de vizir à la cour des khans mongols de Perse, a composé un grand ouvrage intitulé *Djami-altevarykh* ou « Réunion des Chroniques. » La plus grande partie de cet ouvrage a pour objet la domination mongole, à partir des conquêtes de Gengis-Khan : c'est la portion que nous connaissons ; mais une autre partie renfermait le tableau général de l'univers, avec un aperçu sur la géographie, l'histoire et les croyances des diverses nations de la terre, y compris les Chinois et les Indiens, depuis les plus anciens temps jusqu'à l'époque où vivait l'auteur. Raschid-eddin nous apprend que, pour cette partie de

[1] وكنت نقلت الى العربى كتابين احدهما فى المبادى وصفة الموجودات واسمه سانك والاخر فى تخليص النفس من رباط البدن ويعرف بباتنجلى وفيهما اكثر الاصول التى عليها مدار اعتقادهم دون فروع شرايعهم Voy. le manuscrit, fol. 2 v.

son travail, il avait mis à contribution les témoignages écrits et les récits des personnes de tous les pays qu'il avait été à portée de consulter. Or, au nombre des traités dont il dit avoir fait usage, est une version arabe du *Patanjali*, faite, ajouté-t-il, par Albyrouny [1].

Aboul-Ryhan Mohammed fut surnommé Albyrouny, parce qu'il était originaire d'une ville nommée Byroun, située dans la vallée de l'Indus; mais il passa son adolescence et peut-être il reçut le jour dans le Kharizm. Il faisait partie de la réunion de savants qui s'était formée dans la capitale du Kharizm, auprès du prince du pays, et dans laquelle on remarquait le célèbre Avicenne [2]: Avicenne, tant qu'il vécut, entretint avec lui des rapports d'amitié. Lorsque Mahmoud entreprit ses expéditions dans l'Inde, Albyrouny s'attacha à sa fortune et passa un grand nombre d'années de sa vie dans l'Inde, occupé à s'initier aux sciences indiennes; il essaya même d'initier les Indiens aux sciences arabes, par la rédaction de quelques traités qui furent mis en sanscrit.

Le grand ouvrage de Raschid-eddin fut rédigé en persan; mais l'auteur, pour le répandre davantage, en fit faire une version arabe. De plus il mit à part une somme considérable destinée aux frais de copie pour un certain nombre d'exemplaires qui, chaque année, devaient être reproduits en arabe et en persan; il se trouve que les fragments qui ont été découverts en Angleterre sont les uns en persan et les autres en arabe. M. Morley en fait espérer la prochaine publication.

On a vu que, d'après le peu de mots dits par Albyrouny, le *Patanjali* était un ouvrage philosophique. En effet, il a

[1] La découverte de ces différents fragments a été faite presque en même temps par MM. Falconer, Forbes et Morley. MM. Morley et Forbes ont publié à ce sujet des détails intéressants dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain*, n° XI; 1840, pag. 11 et suiv. et n° XIV, 1843, pag. 267. (Voy. aussi l'*Histoire de Gengis-Khan*, par Pétis de Lacroix, pag. 539 et suiv.)

[2] Dans la Biographie universelle, aux mots *Avicenne* et *Abou-Ryhan*, on suppose que le fameux Alfaraby faisait aussi partie de cette réunion; mais Alfaraby était antérieur d'un siècle à Albyrouny.

existé dans l'Inde un sage nommé Patanjali, qui écrivit plusieurs ouvrages, et qui fonda une école appelée Patanjala[1]. Le traité Sankhya roulait aussi sur la philosophie[2]. Néanmoins, d'après l'analyse des fragments découverts en Angleterre, il semblerait que le Patanjali contenait un tableau des ères et de l'histoire indienne, y compris une longue notice sur Schakyamouni ou Bouddha, le réformateur de la religion dans l'Inde, et dont les dogmes, répandus en Chine et dans la Tartarie, dominent encore à Ceylan, à Siam et dans l'empire Birman[3]. Il y a plus; une note, rédigée en persan, qui accompagne un des fragments, porte que le Patanjali était une espèce d'encyclopédie, renfermant le tableau des différentes sectes indiennes, l'histoire des anciens rois de l'Inde et la vie de Schakyamouni[4].

Quoi qu'il en soit, ni Râschid-eddin, ni aucun autre écrivain connu, ne paraissent avoir fait usage de l'ouvrage dont je donne ici deux chapitres. D'un autre côté, l'auteur, après avoir parlé de ses traductions du Sankhya et du Patanjali, s'exprime ainsi : « J'espère que le présent ouvrage dispensera de l'un et de l'autre et des autres écrits analogues, et que, par un effet de la volonté de Dieu, il conduira le lecteur à l'intelligence de ce qu'il a besoin d'apprendre[5]. »

La copie de l'ouvrage est moderne et paraît avoir été faite à Constantinople. Le volume est entré à la bibliothèque royale

[1] Voyez l'*Ayyn-akberi*, version anglaise de Gladwin, Londres, 1800, tom. II, pag. 440.

[2] Voyez *ibid.* tom. II, pag. 138. Albyrouny, fol. 31, dit que le Sankhya a pour auteur Capila كبل. La doctrine de Patanjali n'était qu'une modification de la doctrine Sankhya. C'est la philosophie de l'yoga. On peut consulter sur l'école Sankhya le premier des beaux mémoires de Colebrooke sur la philosophie indienne, *Transactions of the Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. I et II. Ces mémoires ont été publiés en français, par M. Pauthier, sous le titre de *Essais sur la philosophie des Hindous*. Paris, 1832, in-8°.

[3] Voyez le n° XI du *Journal of the Royal Asiatic Society*, pag. 25 et suiv.

[4] Voyez *ibid.* pag. 38.

[5] وارجو ان هذا ينوب عنهما وعن غيرهما فى التقرير ويودى
الى الاحاطة بالمطلوب بمشية الله

en 1816. On retrouve le chapitre XVIII^e, qui traite de la géographie de l'Inde et que je reproduis ici, à la fin de l'un des deux manuscrits de la bibliothèque royale contenant la Géographie d'Édrisi; c'est celui que M. Amédée Jaubert, dans sa traduction française du traité d'Édrisi, désigne par la lettre A. Mais ce chapitre est d'une main plus moderne que le corps du manuscrit. Comme il présente quelques variantes, à la vérité légères, avec l'exemplaire complet, et qu'il renferme certains titres de chapitres qui manquent dans celui-ci, il ne peut pas avoir été copié sur le volume même. Je serais porté à croire que le volume et le chapitre séparé ont été copiés sur un manuscrit qui maintenant se trouve en Orient, à Constantinople ou ailleurs.

En 1839, M. Gildemeister, professeur à Bonn, étant à Paris, je lui communiquai le volume du fonds Ducaurroy, qu'il garda près de deux mois entre les mains; il prit aussi connaissance, par mon intermédiaire, du chapitre qui se trouvait à la fin du traité d'Édrisi. M. Gildemeister est avantageusement connu par ses travaux sur les littératures arabe et sanscrite. En 1838, il publia le premier fascicule d'un recueil intitulé *Scriptorum arabum de rebus indicis loci et opuscula*. Malheureusement la suite de ce recueil n'a point paru.

Plus tard, M. Munk, qui a aussi l'avantage de posséder la connaissance de l'arabe et du sanscrit, a porté son attention sur ce volume, et il est occupé maintenant à en faire une copie avec l'intention de la publier. Déjà plusieurs chapitres sont prêts pour l'impression. Le texte arabe sera accompagné d'une traduction française et de notes. Il est à désirer qu'un ouvrage destiné à résoudre un grand nombre de questions sur une civilisation aussi ancienne et aussi originale que celle de l'Inde, paraisse promptement et dans son intégrité. Je dois ajouter que, bien que j'eusse depuis longtemps connaissance de ce volume, je n'en avais pas, faute d'avoir étudié le sanscrit, apprécié toute l'importance. Ce fut M. Munk qui m'apprit que les citations sanscrites étaient

authentiques. De plus, M. Munk, qui déjà avait reconnu par conjecture que l'ouvrage appartenait à Albyrouny, a bien voulu me fournir l'explication de quelques termes sanscrits qui m'embarrassaient [1].

Les deux chapitres d'Albyrouny renferment plusieurs faits d'une haute importance; par exemple, on y voit que la ville de Palibotra existait encore au commencement du XI^e siècle de notre ère. Des faits que les plus savants indianistes faisaient descendre jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle, étaient déjà, au commencement du XI^e siècle, considérés comme anciens; d'autres faits que l'on considérait comme anciens étaient alors

[1] M. Munk a annoncé son projet de publication dans le Journal asiatique du mois d'avril 1843, pag. 384. Mais on voit que, bien que personne jusqu'à ce jour n'eût parlé du manuscrit en question, il n'était pas *complètement inconnu*, comme a pu le croire M. Munk. Je profiterai de cette occasion pour réclamer contre une assertion du même genre, qui serait de nature à donner une idée peu favorable de l'état des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Mon savant confrère M. Amédée Jaubert s'exprime ainsi, dans la préface de sa traduction française de la Géographie d'Édrisi, pag. VII et VIII : «Tout le monde sait avec quelle obligeance sont accueillies les personnes que l'amour de l'étude attire à la Bibliothèque royale, et avec quel empressement les secours et les encouragements de tout genre leur sont offerts..... Tandis que, profitant de cet avantage, je me livrais, au cabinet des manuscrits, à des recherches dont le résultat devait être d'éclaircir quelques points douteux de la géographie orientale, *le hasard* me fit tomber sous la main un volume écrit en arabe, assez peu lisible, non encore catalogué, mais dont le titre, le nombre des pages et la forme des caractères excitèrent d'abord, puis finirent par captiver tout à fait mon attention.» Il s'agit ici d'un manuscrit dont s'est servi le savant traducteur, et qu'il désigne par la lettre A. Or, ce manuscrit, quand il fut mis entre les mains de M. Jaubert, avait été rapporté, quelques jours auparavant, à la Bibliothèque, par M. Caussin de Perceval père. Ce fut comme du véritable traité d'Édrisi que j'en parlai de moi-même à M. Jaubert, et ce fut d'après ce que je dis à M. Jaubert qu'il me le demanda. Ceci se passait au mois de décembre 1827; ce ne fut qu'en 1836 que fut rédigée la préface, et M. Jaubert avait oublié, dans l'intervalle, les faits tels qu'ils s'étaient passés; mais, lorsque je les lui rappelai, il les reconnut parfaitement : je crus inutile d'insister là-dessus, et je n'y serais pas revenu si, l'année dernière, M. Quatremère, ayant à rendre compte, dans le Journal des Savants, de la traduction française d'Édrisi, n'avait cru devoir reproduire le récit de M. Jaubert. (Voyez le Journal des Savants de l'année 1843, pag. 216.)

regardés comme récents. J'appelle particulièrement l'attention sur l'époque respective de la rédaction des principaux Siddhantas, époque sur laquelle il ne pourra plus désormais rester de doute. Le témoignage d'Albyrouny concorde du reste avec les renseignements qui furent fournis par les brahmanes de Oudjein au docteur Hunter, et que celui-ci communiqua à l'illustre Colebrooke.

Le dernier fragment est un extrait de l'ouvrage de Beladori, qui porte le titre de *Livre des Conquêtes des Pays*[1], et qui se trouve dans la riche bibliothèque de Leyde[2]. Il m'a été fourni par M. le docteur Reinhart Dozy, savant orientaliste de cette ville. Beladori, auteur de l'ouvrage original, et dont le véritable nom était Ahmed, fils de Yahya, vécut à la cour du khalife de Bagdad Almotavakkel, vers le milieu du IX° siècle de notre ère; il fut même chargé de l'éducation d'un prince de la famille du khalife. Il mourut l'an 279 de l'hégire (892 de J. C.).

L'ouvrage d'où cet extrait est tiré est un récit des premières conquêtes des Arabes en Syrie, en Mésopotamie, en Égypte, en Perse, en Arménie, dans la Transoxiane, en Afrique et en Espagne. A l'époque où il fut rédigé, les musulmans ne possédaient pas encore de chronique; car la Chronique de Thabari ne fut composée que quelques années après: mais déjà plusieurs écrivains s'étaient attachés à retracer le récit d'événements si glorieux pour l'islamisme; et ces ouvrages, rédigés d'après un plan plus ou moins étendu, et d'une manière plus ou moins satisfaisante, devinrent une source de renseignements pour les écrivains postérieurs.

Le présent extrait est relatif aux premières invasions des musulmans dans la vallée de l'Indus. Ces invasions commencent presque à la première sortie des Arabes de leurs déserts, vers l'an 16 de l'hégire (637 de J. C.), sous le

[1] كتاب فتوح البلدان

[2] Hamaker, *Specimen catalogi codicum manuscriptorum orientalium*; Leyde, 1820, pag. 7 et suiv. et pag. 239.

khalifat d'Omar. Bornées d'abord à des courses maritimes, dont le point de départ était l'Oman, pays livré depuis un temps immémorial aux entreprises de mer, elles prennent, vers le commencement du VIII[e] siècle de notre ère, le caractère de véritables invasions. Ici elles se terminent à la fin du règne du khalife Motassem, l'an 227 de l'hégire (842 de J. C.). L'auteur ne paraît pas avoir visité les contrées dont il parle dans ce chapitre; il raconte ce qu'il avait entendu dire, et il cite les noms des personnes qui étaient ses garants.

Au nombre des personnes dont Beladori fait mention est Aboul-Hassan Aly, fils de Mohammed Almadayny. Cet écrivain, qui mourut l'an 225 de l'hégire (840 de J. C.), avait composé un grand nombre d'ouvrages, notamment un traité intitulé : *Almeghazy oual-syyar*, c'est-à-dire *Les guerres et les marches*, et ce traité renfermait un récit détaillé des guerres des musulmans dans le Khorassan et sur les bords de l'Indus [1]. Beladori cite Almadayny comme ayant communiqué avec lui de vive voix.

Voici le sommaire du récit de Beladori, accompagné de quelques éclaircissements indispensables. Une expédition part des côtes de l'Oman, sous le khalifat d'Omar, et va piller les côtes de l'Inde. Omar n'avait pas été consulté sur cette expédition; quand il en fut instruit, comme, à ce qu'il paraît, des entreprises faites à une si grande distance ne lui convenaient pas, il défendit de recommencer.

Les Arabes ne tardèrent pas à envahir toute la Perse, et bientôt ils ne reconnurent plus d'autres barrières, du côté de l'Orient, que l'Oxus au nord, le bas Indus au midi, et, entre ces deux limites, le royaume de Kaboul, dont il est parlé ci-dessous [2]. Le khalife Osman chargea un Arabe d'explorer,

[1] Comparez la Chronique d'Aboulféda, tom. II, pag. 174, et le *Ketab-Alfihrist*, manuscr. arab. de la Biblioth. roy. anc. fonds, n° 874, fol. 139. Ibn-Alatir, dans son *Kamel altevarykh*, dit de plus que cet écrivain avait quatre-vingt-treize ans au moment de sa mort, qu'il était originaire de Bassora, et qu'il fut surnommé *Almadayny*, parce qu'il avait établi sa résidence à Madayn.

[2] Pag. 147 et suiv.

du côté du Khorassan, du Sedjestan et du Mekran, la vallée de l'Indus et les contrées voisines. Mais cet Arabe fut, à ce qu'il paraît, frappé surtout des contrées arides qui occupent une partie de ces vastes régions, et toute idée de conquêtes ultérieures fut abandonnée. Les musulmans songèrent d'autant moins à s'étendre de ce côté, que la discorde avait pénétré parmi eux, et qu'ils se firent, après la mort d'Osman, une guerre acharnée. Dans cette période de l'histoire musulmane, le siége de l'empire était à Damas, et la Perse formait une simple annexe du gouvernement de l'Irac, qui avait pour chefs-lieux les villes de Koufa et de Bassora.

Vers l'an 696 de notre ère, sous les khalifes ommyades Abd-almalek et son fils Valid, l'unité politique étant rétablie, le fameux Hadjadj, gouverneur de l'Irac, s'occupa de ranimer l'esprit de conquête. D'après certains témoignages de Thabary et d'autres écrivains arabes fort anciens, l'amour de la gloire et le fanatisme religieux n'étaient pas le seul mobile qui fît agir Hadjadj. Mieux à portée que personne de voir le peu de solidité des bases sur lesquelles le gouvernement des Ommyades était appuyé, et, craignant pour lui-même les chances d'une fortune toujours volage, il voulait reculer les frontières de l'empire et se créer un asile au besoin. Par ses ordres, une armée musulmane franchit l'Oxus et subjugua successivement la Bokharie, le Kharizm et le pays de Casgar; une autre armée fut chargée de réduire le roi de Kaboul; enfin une troisième armée s'avança vers le cours inférieur de l'Indus, à travers le Sedjestan et le Mekran, par la route qu'Alexandre suivit en revenant de l'Inde.

Le roi de Kaboul, moyennant certaines concessions, parvint à se maintenir dans ses états. Pour les contrées baignées par l'Indus, depuis les montagnes qui terminent la vallée du Cachemire, au midi, jusqu'à la mer, elles furent soumises aux lois de l'Alcoran.

D'après le récit de Beladori, le prince le plus puissant de la vallée de l'Indus était un personnage nommé Dâher, dont les sujets paraissent avoir professé le bouddhisme. Ce prince était

maître d'une ville nommée Daybal, laquelle était située sur les bords de la mer, à l'occident des bouches de l'Indus, et faisait alors un riche commerce. Il possédait également la ville d'Alor ou Aror, située sur la rive orientale de l'Indus, à quelques lieues au sud-est de la ville actuelle de Bakkar[1]; mais il paraît que la cité principale, celle qui avait le rang de capitale, était la ville fondée par le prince achéménide de Perse, Bahman, petit-fils de Gustasp, et qui portait en conséquence le nom de Bahman-abad. Cette ville était située à l'orient du cours actuel de l'Indus, sur un canal de dérivation, non loin de l'endroit où fut fondée la ville arabe de Mansoura; il en est parlé ci-dessous[2]. Les savants ont été partagés sur la position de Bahman-abad et de Mansoura; ce qui augmentait la difficulté, c'est que, ainsi qu'il a été reconnu dans ces derniers temps, le cours de l'Indus a beaucoup changé depuis cette époque reculée, et qu'il change tous les jours. D'Anville, dont le nom se présente inévitablement toutes les fois qu'il est question d'un point de géographie ancienne, avait placé Mansoura au nord-est de la ville actuelle de Hayder-abad, là où fut bâtie plus tard Nassirpour. Le major Rennel, s'appuyant sur le témoignage de l'*Ayyn-akberi*, avait reporté Mansoura au nord et l'avait confondue avec Bakkar. Les témoignages de Massoudi, d'Alestakhry, d'Ibn-Haucal et d'Albyrouny, rapprochés ensemble, donnaient raison à d'Anville; l'opinion de d'Anville était confirmée par le témoignage d'un capitaine anglais, Mac-Murdo, qui, dans ces derniers temps, a exploré la vallée de l'Indus avec un soin particulier[3]. Le récit de Beladori me paraît lever toute incertitude à cet égard.

A côté de l'autorité exercée par Dâher était celle d'autres princes moins puissants. Du moins l'on voit apparaître immédiatement après la chute de Dâher, outre deux fils de

[1] Les ruines d'Alor ont été visitées par Burnes. (*Voyages de l'embouchure de l'Indus à Bokhara*, tom. I, pag. 75 et suiv. de la traduction française.)

[2] Ci-dessous, pag. 41 et 113.

[3] *The Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, 1834, t. I, p. 27 et 30.

Dâher, d'autres chefs de principauté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pays marécageux que l'Indus inonde au moment de ses débordements, étaient occupés par des peuplades indépendantes, nommées Zath ou Djath et Meyd. Il est parlé de ces peuplades dès les plus anciens temps[1]. Pour les Zaths ou Djaths, non-seulement ils se sont maintenus jusqu'à présent dans le pays, mais ils se sont répandus au nord et à l'orient, et ils ont joué un rôle important dans les circonstances les plus critiques de l'histoire de l'Inde.

L'armée à laquelle Hadjadj avait confié la mission de subjuguer la vallée de l'Indus était commandée par son cousin Mohammed, fils de Cassem, jeune homme de la plus grande espérance, qui déjà avait exercé les importantes fonctions de gouverneur de la province de Farès. Mohammed dirigea d'abord ses efforts contre la ville de Daybal; il était secondé dans ses opérations par une flotte venue des côtes du golfe Persique. La ville opposa une vive résistance. Les habitants regardaient comme une sauvegarde assurée un drapeau placé au haut d'une tour, auprès du principal temple[2]. Les musulmans ayant abattu le drapeau, la ville fut enlevée de force. Byroun et d'autres villes situées à l'occident du fleuve se soumirent successivement.

Mohammed passa l'Indus et livra bataille à Dâher. Dâher ayant été vaincu et tué, Mohammed s'empara de Bahmanabad; il prit aussi Alor; puis il marcha contre Moultan. L'armée musulmane, qui n'était pas nombreuse, s'était grossie de bandes de Zath et de Meyd que Mohammed avait rattachées à sa cause. De plus, une foule d'Indiens, frappés de tant d'audace, avaient embrassé l'islamisme et s'étaient donné des noms arabes. Mohammed se disposait à envahir l'empire de Canoge et à pénétrer jusqu'en Chine, sur les côtes

[1] Ci-dessous, pag. 25.

[2] Un fait analogue est raconté dans le *Harivansa*, traduction de M. Langlois, tom. II, pag. 194. Cette circonstance semble confirmer l'étymologie que M. Gildemeister a donnée du nom de Daybal. Ce serait, suivant lui, l'altération du sanscrit *dévâla*, signifiant «séjour divin.» Voyez le Recueil déjà cité, pag. 28.

des mers orientales. Hadjadj, qui se méfiait sans cesse des caprices de la fortune, et qui était brouillé avec Soleyman, frère et héritier présomptif du khalife Valid, avait mandé à Mohammed que si Valid venait à mourir, on ne reconnût pas d'autre pouvoir que le sien; de plus il excitait à la fois Mohammed et Kotayba, général de l'armée de la Transoxiane à aller toujours en avant, leur faisant espérer que celui des deux qui arriverait le premier en Chine serait investi du gouvernement de ce vaste empire.

Tout à coup l'on reçoit la nouvelle de la mort de Hadjadj Cette mort est bientôt suivie de celle du khalife Valid. Mohammed est rappelé, on le destitue de tous ses emplois, on le met en prison, et il périt, presque au début de sa carrière au milieu des tortures.

Une circonstance fort remarquable du récit de Beladori c'est ce qui est dit de l'impression que certains chefs arabes firent sur l'esprit des Indiens. Les indigènes, suivant Beladori, voulurent avoir la représentation de ces personnages, ce qui ne peut guère s'appliquer qu'à des figures du genre de celles qu'on voit sculptées sur les rochers à Bamian et ailleurs Ainsi donc, aux VIIe et VIIIe siècles de notre ère, les Indiens sculptaient encore des figures sur la pierre, et; parmi les sujets qui y sont représentés, il y a des portraits de simples humains, des portraits de chefs arabes.

Le récit de Beladori s'étend jusqu'après la mort du khalife Motassem, fils de Haroun-alraschyd, l'an 842 de J. C. Le dernier gouverneur dont parle l'écrivain, est un petit-fils du célèbre Yahya le Barmékide, neveu, par conséquent, de Fadhl et Djafar, ministres de Haroun-alraschyd. Ce gouverneur fut assassiné par un Arabe de la tribu des Corayschytes, appelé Omar, fils d'Abd-alazyz; et Ibn-Haucal nous apprend que, lorsqu'il visita la vallée de l'Indus, la famille de cet Omar était maîtresse de la ville de Mansoura. Il faut savoir que parmi les Mekkois qui montrèrent le plus d'acharnement contre Mahomet, était Habbar, fils d'Alasouad, qui, même, fut cause de la mort de l'une des filles du prophète. Quand

Mahomet rentra en vainqueur dans sa patrie, il excepta de l'amnistie dix personnes, parmi lesquelles était Habbar[1]. Habbar se fit plus tard musulman, et, vers l'an 730 de notre ère, un de ses descendants se rendit dans la vallée de l'Indus avec le gouverneur Hakem, fils d'Alaouana. Le petit-fils du descendant de Habbar, qui est Omar, parvint à sortir de la foule; quelque temps après, sa famille, profitant des divisions qui déchiraient l'empire musulman, et qui ne permettaient plus aux khalifes de Bagdad de tenir l'œil ouvert sur des régions si éloignées, se rendit maîtresse de tout le cours inférieur de l'Indus. Ces princes, tout en reconnaissant la suprématie du khalife, étaient réellement indépendants. Massoudi, Alestakhry et Ibn-Haucal, qui visitèrent successivement la vallée de l'Indus, font un tableau brillant de la puissance et de l'esprit de conduite de ces princes. Il paraît cependant que les souverains de Mansoura ne tardèrent pas à être renversés par les peuplades sauvages qui habitaient les environs des bouches de l'Indus, et qui les occupent encore. Ibn-Alatyr dit que lorsque Mahmoud le Gaznevide fit sa fameuse expédition de Soumenat, l'an 1026 de J. C, le prince qui régnait sur Mansoura avait abjuré l'islamisme[2]; d'un autre côté, Ferichtah nous apprend que les Djaths, qui étaient alors maîtres du cours inférieur de l'Indus, inquiétèrent les mouvements de l'armée de Mahmoud, et que ce conquérant, à son retour de Soumenat, fut obligé de faire une guerre en règle à ces barbares[3].

Une branche de la famille des princes de Mansoura était établie à Bassora; à cette branche appartenait Ibn-Vahab, qui fit, vers l'an 870 de notre ère, un voyage en Chine, et dont il a été parlé ci-devant.

Au temps de Massoudi et d'Ibn-Haucal, d'autres princi-

[1] Voyez la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 152 et note 61. Voyez aussi la Vie de Mohammed, par M. Noël Desvergers, p. 75 et 133, ainsi que la Vie de Mahomet rédigée en allemand par M. Weil, pag. 216 et 222.

[2] *Kamel-Altevarykh*, man. arabe de la Biblioth. roy. tom. III, fol. 192, an 416 de l'hégire.

[3] Mirkhond, *Histoire des Gaznevides*, édition de M. Wilken, pag. 225 et suiv.

pautés musulmanes s'étaient formées dans la vallée de l'Indus et dans les contrées voisines. La plus célèbre de toutes était celle de Moultan. La ville de Moultan renfermait un temple que les Indiens faisaient remonter à des temps fabuleux, et qui attirait les dévots de toutes les parties de la presqu'île. Mohammed, fils de Cassem, crut qu'il était d'une bonne politique d'épargner ce temple et de ménager les préjugés des idolâtres. Plus tard, lorsque l'autorité des khalifes de Bagdad fut déchue, un Arabe de la tribu des Corayschytes se rendit maître du pays. Cet Arabe descendait de Samah, fils de Louayy, fils de Galeb, lequel, dès avant la naissance de Mahomet, était allé s'établir sur les côtes de l'Oman[1]. Massoudi, Alestakhry et Ibn-Haucal font également un tableau avantageux du gouvernement des émirs de Moultan. Pour ne pas gêner les habitants dans leurs pratiques superstitieuses, ces princes avaient établi leur demeure dans un château fortifié, aux environs de la ville; mais, le vendredi, ils se rendaient à la mosquée, montés sur un éléphant, et dans toute la pompe indienne. A la vérité, peu de temps après, vers le milieu du x[e] siècle de notre ère, les Carmathes pénétrèrent dans la vallée de l'Indus, et s'emparèrent de Moultan. Ces sectaires, bien que musulmans dans les choses extérieures, bouleversèrent la face du pays; ils en étaient encore les maîtres lorsque Mahmoud le Gaznevide envahit la contrée. Le chef carmathe qui régnait sur Moultan, se retira dans l'île de Ceylan[2].

Les événements qui, pendant les ix[e] et x[e] siècles de notre ère, exercèrent une grande influence sur l'état de la vallée de l'Indus, et que je développe dans un mémoire spécial sur l'Inde, sont restés entièrement inconnus aux écrivains musulmans de la presqu'île. Ces écrivains sont tous postérieurs aux invasions de Mahmoud le Gaznevide, et, en général, les faits qui ont précédé les conquêtes de Mahmoud ne sont

[1] Eichhorn, *Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum*, p. 77, et tab. III, pag. 67.

[2] Voy. ci-dessous, pag. 141, et le témoignage de Ferischtah, Mirkhond, *Histoire des Gaznevides*, p. 176.

parvenus jusqu'à eux que d'une manière incomplète et sous un jour trompeur. L'auteur de l'*Ayyn-Akberi* et Ferischtah, qui étaient pourtant bien placés pour recueillir des renseignements, et qui, en leur qualité de musulmans, étaient intéressés à relever la longue durée de la domination de l'Alcoran dans leur pays, n'ont pas dit un mot des principautés de Mansoura et de Moultan[1].

Chose singulière, les chroniqueurs arabes, à leur tour, n'ont presque point parlé des premières conquêtes de leurs compatriotes dans la vallée de l'Indus. Thabary, qui écrivait à Bagdad, au commencement du xe siècle de notre ère, et qui s'est attaché à recueillir les traditions de son temps, a négligé cette partie de son sujet. Il s'étend avec complaisance sur la conquête de la Boukharie, du Kharizm et du pays de Casgar, et il dit à peine quelques mots de Mohammed, fils de Cassem[2]. Cependant, Beladori n'avait précédé Thabary que de quelques années, et il avait écrit dans Bagdad même. Il est résulté de ce silence que les écrivains postérieurs, qui, en général, ont pris pour base de leur rédaction le récit de Thabary, n'ont pas connu ces événements. Le nom de Mohammed, fils de Cassem, n'est pas même mentionné dans les Tablettes chronologiques de Hadji-Khalfa.

En revanche, les noms de Mohammed, fils de Cassem, et du roi Dâher n'ont pas cessé de retentir sur les bords de l'Indus. Un grand nombre d'ouvrages, rédigés dans le pays, roulent en grande partie sur les événements qui ont signalé leur époque, et les Anglais qui, dans ces derniers,

[1] Pour l'*Ayyn-Akbery*, voy. le tome II de la version anglaise, pag. 130; pour l'ouvrage de Ferischtah, voy. la traduction anglaise de M. Briggs, tome IV, pag. 411. On n'en lit pas davantage dans l'Histoire de l'Inde publiée à Londres, en 1841, par M. Mountstuart-Elphinstone, sous le titre de *The History of India*, tom. I, pag. 511. Du reste, M. Mountstuart-Elphinstone est avantageusement connu par une Description du royaume de Kaboul, qu'il visita en 1809.

[2] La Bibliothèque royale possède le volume de la version arabe de la Chronique de Thabary qui traite de cette importante période de l'histoire musulmane.

temps, ont parcouru ces contrées, tels que M. Henry Pottinger, le capitaine Mac-Murdo, le major Tod, Alexandre Burnes, n'ont pas manqué de puiser à cette source. Mais le récit des écrivains persans était accompagné de circonstances suspectes, et il devenait urgent de soumettre l'ensemble à un examen critique. J'avais essayé d'abord de le faire; mais, faute d'un moyen de contrôle, je l'avais essayé sans succès. Maintenant, à l'aide du récit de Beladori, cet examen devient facile.

L'auteur de l'*Ayyn-Akbery* et Ferischtah citent parmi les ouvrages qu'ils ont mis à contribution pour l'histoire de la conquête de la vallée de l'Indus par les musulmans; un ouvrage persan intitulé *Djodj-nameh* ou *Tchotch-nameh*[1]. Cet ouvrage, qui est également cité dans une histoire du Sind, en persan[2], existe encore sur les lieux, et il a été signalé par M. Pottinger et Alexandre Burnes[3]. D'un autre côté, la bibliothèque de la Compagnie des Indes, à Londres, renferme une chronique persane intitulée: *Tarikh Hind oua Sind*, ou Histoire de l'Inde et du Sind. Cet ouvrage, qui a pour auteur Mohammed-Ali, fils de Hamid, a été rédigé l'an 613 de l'hégire, 1216 de J. C. d'après une relation arabe plus ancienne[4]. Enfin, le capitaine Mac-Murdo a fait usage de diverses relations, dont l'une fut composée vers la fin du XVI^e^ siècle de notre ère[5].

Ces différents ouvrages, et d'autres qu'on pourrait citer,

[1] جج نامه ou چچ نامه (Voy. l'*Ayyn-Akbery*, tom. II, pag. 128, et la *Chronique* de Ferischtah, tom. IV, pag. 401.) La version anglaise porte *Hodjnameh* حج نامه, et c'est aussi la leçon que portent les deux exemplaires manuscrits du texte persan de la Bibliothèque royale.

[2] Man. orientaux de la Biblioth. roy. fonds Gentil, n° 17. Cette histoire est intitulée *Beyklar-nameh*.

[3] Pottinger, *Voyage dans le Bélouchistan et le Sindhy*, trad. franç. t. II, pag. 36 et 264 et suiv. Burnes, tom. I de la trad. franç. de son Voyage, pag. 75 et 96.

[4] Histoire de l'Inde, par M. Mountstuart-Elphinstone, tom. I, p. 509.

[5] Journal de la Société asiat. de Londres, t. I, p. 20 et suiv.

paraissent, du moins en ce qui concerne le roi Dâher et Mohammed, fils de Cassem, avoir été rédigés longtemps après les événements, mais d'après une relation commune. L'esprit et la couleur qui y dominent sont autres que l'esprit et la couleur du VIIIe siècle de notre ère; beaucoup de circonstances sont fabuleuses; mais le fond est exact et a été mis par écrit d'après la relation de Beladori ou d'après quelque relation analogue. Certains faits qui y sont rapportés sont éclaircis par le récit de Beladori, et certaines circonstances du récit de Beladori sont éclaircies par ces ouvrages. En voici des exemples.

Suivant Beladori, et suivant l'auteur d'un commentaire sur certains vers, composés par le poëte Djeryr au moment des événements[1], le prétexte que Hadjadj mit en avant pour envahir la vallée de l'Indus, ce fut que des pirates, établis près des bouches de l'Indus, avaient enlevé un navire où se trouvaient des femmes musulmanes; et, suivant Beladori, ces femmes étaient parties d'une île appelée l'île du Rubis, île où des marchands musulmans étaient établis dès cette époque pour faire le négoce. Un des ouvrages persans cités plus haut nous apprend que cette île, dont il était difficile de fixer la position, n'est pas autre que l'île de Ceylan, si célèbre par ses pierreries[2].

Un écrivain anglais[3] ne pouvait s'expliquer comment Mohammed, fils de Cassem, n'ayant amené avec lui qu'une petite armée, et en ayant nécessairement perdu une partie dans les combats qu'il fut obligé de livrer, avait formé le projet de s'avancer au delà. L'audace des vainqueurs étonne moins quand on sait qu'ils avaient eu l'art de rattacher à leur cause une grande partie des populations indigènes.

Le major Tod, qui a longtemps séjourné dans le pays des

[1] Reiske a parlé des vers de Djeryr dans ses notes sur la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 105 et suiv. Dans mon mémoire sur l'Inde, je rapporte le texte arabe, qui m'a été communiqué par M. Reinhart Dozy.

[2] Voy. la Chronique de Ferischtah, tom. IV, pag. 402.

[3] M. Mountstuart-Elphinstone, tom. I de son Histoire de l'Inde, p. 510.

Radjepouts, et qui a fourni sur ces contrées, auparavant peu connues [1], beaucoup de renseignements, dont quelques-uns n'avaient pas été examinés avec assez de soin, raconte que, d'après les traditions du pays, pendant que Mohammed, fils de Cassem, déployait l'étendard musulman dans la vallée de l'Indus, un détachement arabe pénétra, par mer, dans le pays des Radjepouts et y répandit la terreur [2]. Beladori parle de diverses expéditions maritimes faites par les musulmans sur les côtes de l'Inde, à l'orient de l'Indus, soit avant Mohammed, fils de Cassem, soit après. A la vérité, l'état de ces côtes a beaucoup changé depuis cette époque, soit par l'effet des causes physiques, soit par les variations que les événements politiques amènent nécessairement à leur suite. D'ailleurs, la plupart des noms de villes que cite Beladori sont destitués, dans le manuscrit arabe, de leurs points diacritiques; dans plusieurs cas l'on en est réduit à des conjectures. Mais il résulte de l'ensemble que, dans la vallée de l'Indus comme dans les autres contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, les Arabes, dans ces temps d'enthousiasme, montrèrent leur intrépidité ordinaire, et que souvent une poignée d'entre eux s'avançait à de longues distances et mettait en fuite des armées entières.

Le *Tchotch-Nameh* étant reconnu, pour le fond du récit, comme digne de confiance, on peut l'invoquer en témoignage pour l'éclaircissement de l'histoire de l'Inde. D'après les extraits de cet écrit qui nous sont fournis par l'auteur de l'*Ayyn-Akbery* et par M. Pottinger, la vallée inférieure de l'Indus appartenait depuis un temps immémorial à une dynastie dont l'autorité s'étendait depuis le royaume de Cachemire jusqu'à la mer, depuis le Mekran jusqu'au golfe de Cambaie. Ce vaste empire fut envahi par une armée persane, dans le VI[e] siècle de notre ère, sous le règne de Cosroès Nouschirévan, et soumis au tribut. Mais après la mort

[1] *The Annals and antiquities of Radjasthan, or the central and western Rajpoot states of India*; Londres 1829-1832, 2 vol. grand in-4°.

[2] *Annals of Radjasthan*, tom. I, pag. 231.

de Nouschirévan, surtout à partir des conquêtes arabes, l'empire de la vallée de l'Indus recouvra son indépendance. Ces princes professaient vraisemblablement le bouddhisme. Ce fut de leur temps que les musulmans s'avancèrent jusqu'auprès de l'Indus.

Vers l'an 650 de notre ère, le roi mourut, et sa veuve épousa un brahmane, qu'elle fit asseoir sur le trône. Ce brahmane, qui se nommait Tchotch, s'appliqua sans doute à mettre le brahmanisme en évidence, bien que la masse de la population fût restée bouddhiste. Tchotch régna avec gloire pendant quarante ans. C'est de lui que le *Tchotch-nameh* a reçu ce titre, qui signifie en persan « histoire de « Tchotch. » A sa mort, vers l'an 690 de notre ère, il eut pour successeur son fils Dâher.

L'illustre M. Wilson, qui a fait faire un si grand pas aux études indiennes, et qui, entre tous les indianistes, s'est le plus occupé de l'histoire de la presqu'île, paraît, dans son *Ariana*, celui de ses nombreux ouvrages qui était le plus susceptible d'applications historiques, avoir hésité à puiser dons le *Tchotch-Nameh*. Il me semble qu'on peut à présent se servir des renseignements que nous fournit cet écrit, pour soumettre certaines séries de médailles à une nouvelle classification.

L'invasion d'une armée persane dans la vallée de l'Indus explique parfaitement l'existence de médailles qui tiennent à la fois du type sassanide et du type indigène. Les médailles qui tantôt portent des attributs bouddhistes, tantôt des attributs brahmanistes, quelquefois même réunissent les deux genres d'attribut, s'expliquent par les empiètements successifs des deux croyances l'une sur l'autre, et par les concessions que la politique arrachait au parti vainqueur. Enfin la souveraineté ou du moins la suzeraineté que les rois de la vallée de l'Indus exerçaient sur les contrées voisines, rend un compte satisfaisant des rapports qui existent entre les médailles classées par M. Wilson sous la dénomination générale de *Saurashtran*, et dont une partie

me semble provenir de la vallée de l'Indus, et l'autre du Guzarate[1].

Ici je me borne à donner une traduction accompagnée des éclaircissements indispensables ; je réserve les discussions pour un mémoire spécial : tel est l'objet de la troisième publication dont j'ai parlé en commençant.

Depuis quelque temps, les indianistes les plus habiles se sont attachés à recueillir les données historiques qui sont éparses dans les ouvrages sanscrits. On sait que l'Inde brahmânique ne possède pas d'histoire proprement dite. Les principaux renseignements vraiment historiques qu'on trouve chez les indigènes, consistent dans des inscriptions sur cuivre, renfermant des concessions de terres faites à certains temples, avec les noms des donateurs et quelques dates. On a relevé récemment des inscriptions sculptées sur les rochers ; on a recueilli des médailles de diverses contrées de l'Inde ; ces monuments ont enrichi la science de quelques résultats importants ; mais ils n'ont pas encore, ce me semble, produit tout ce qu'on est en droit d'en espérer. On a publié, dans ces derniers temps, une histoire de Cachemire. La première partie de cette histoire, qui commence à l'origine des choses et qui s'étend jusqu'au XI[e] siècle, a été rédigée dans le XII[e] siècle ; mais là trop souvent le lecteur européen a le regret de se voir, malgré lui, tiré hors du monde réel, pour être transporté dans un monde fantastique. Sous la plume de l'écrivain indien, plusieurs rois de Cachemire deviennent des conquérants irrésistibles, des maîtres du monde ; et cependant cet écrivain n'a pas eu un mot à dire sur les véritables conquérants, sur le grand Alexandre et les enfants de Mahomet. L'embarras est bien plus grand si on aborde les Pouranas

[1] Ceci était écrit lorsque j'ai retrouvé en partie l'opinion que je viens d'émettre dans un mémoire de feu Prinsep (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, Calcutta, 1837, pag. 377 et suiv.) ; mais cet infatigable indianiste paraît ne s'être pas aperçu de la coïncidence qui se fait remarquer entre la suite des évènements, tels qu'ils sont retracés dans le *Tchotch-Nameh*, et la variation des types bouddhistes, sassanides et brahmanistes sur les monnaies.

et les livres de légendes. Dans ces livres, on n'est pas seulement exposé de temps en temps à l'ennui que donne une suite de récits en opposition ouverte avec les mouvements du cœur humain et les besoins de notre nature. Si, uniquement occupé à se rendre compte, pour une époque donnée, des mœurs et des croyances populaires, on veut recourir aux moyens que fournit la critique européenne, on reconnaît souvent des traces d'interpolation et d'altération.

Les fragments que je publie ici et le texte arabe de la relation des voyages que les Arabes faisaient au IX[e] siècle dans l'Inde et à la Chine, ont un grand avantage; c'est qu'ils portent tous une date et qu'ils sont antérieurs au milieu du XI[e] siècle, époque où l'invasion musulmane amena nécessairement une modification dans l'esprit national. Dans mon mémoire, du reste, je ne me borne pas à mettre à contribution les écrits dont j'ai parlé; je fais usage d'un grand nombre de passages inédits, tirés soit du traité d'Albyrouny, soit du *Moroudj-Aldzeheb* de Massoudi, mais assez courts pour être mis en note au bas des pages. On sait que le *Moroudj* a été rédigé vers l'an 940 de notre ère. C'est une règle dont je ne me suis pas départi; pour donner plus d'autorité aux résultats de mon travail, je n'ai pas voulu faire intervenir des auteurs relativement modernes[1]. Enfin, je mets à contribution quelques vieilles traductions latines inédites, faites

[1] Schahrestany, écrivain arabe de la première moitié du XII[e] siècle et auteur d'un traité des religions et des sectes, dont M. William Cureton publie en ce moment une excellente édition, a consacré le dernier chapitre de son ouvrage aux doctrines religieuses et philosophiques de l'Inde. Un court extrait de ce chapitre se trouve dans la chronique d'Abou'lféda, *Historia anteislamica*, édition de M. Fleischer, pag. 170. Dans ce chapitre, Schahrestany parle d'abord des différents Boddhas (بدڊة au pluriel, et بد au singulier); il fait mention des adorateurs du soleil et de la lune, et nomme les derniers *Tchandra-bhaktys*, جندربكتيه; il parle ensuite des adorateurs de l'arbre sacré ou figuier d'Inde, et les appelle *Vrikcha-bhaktys*, بركشهبكتيه; il fait mention des adorateurs de l'eau, du feu, etc. En ce qui concerne le culte des arbres chez les Indiens, on peut consulter l'ouvrage de l'abbé Dubois intitulé *les Mœurs de l'Inde*, tom. II, pag. 448 et suiv.

d'après des ouvrages arabes qui ne nous sont point parvenus, et qui éclaircissent diverses questions relatives à l'Inde.

Je ne dois pas oublier de faire remarquer que, dans les fragments qui sont insérés ici, il y a quelques passages qui laissent de l'incertitude. Quelquefois le copiste ne comprenait pas ce qu'il transcrivait; d'autres fois, c'est la rédaction qui est défectueuse. En ce qui concerne le chapitre du *Modjmel*, serait-il étonnant que, soit le traducteur persan, soit l'auteur du *Modjmel*, si l'un ou l'autre n'avait jamais voyagé dans l'Inde, eût présenté certains détails d'une manière inexacte? C'était, à mon avis, un motif de plus pour publier ces fragments à part et isolés de toute espèce d'opinion préconçue. Ces passages pourront être étudiés par chacun, et, de ce concours de lumières, il résultera probablement quelque interprétation plausible. Quant à certains passages des deux chapitres d'Albyrouny, il y aura peut-être moyen de les éclaircir à l'aide des nouveaux fragments du grand ouvrage de Raschyd-eddin. Je fais sur ce point un appel à M. Morley, qui est chargé de la publication de ces fragments.

En général, il est permis d'espérer que les témoignages des écrivains arabes et persans et ceux des indigènes, rapprochés les uns des autres, s'éclairciront réciproquement. Les noms propres, chez les écrivains arabes et persans, sont le plus souvent altérés; certains faits sont retracés d'une manière incomplète. C'est aux indianistes à rétablir les noms et les faits. A leur tour, les écrivains indigènes mêlent les époques et confondent les personnages; les témoignages arabes et persans fourniront les moyens de distinguer les temps et les personnes.

A l'égard des altérations des noms chez les écrivains arabes et persans, on en verra ici plusieurs exemples. Quand les noms étaient douteux, je les ai reproduits tels que les donnent les manuscrits. J'ai fait de même pour les passages incertains. En ce qui concerne les morceaux persans, j'ai eu recours pour quelques expressions aux lumières de M. Defrémery.

Les mots indiens transcrits en caractères arabes m'ont causé beaucoup d'embarras. En général, je ne suis parvenu à les reconnaître qu'après beaucoup de recherches et en m'aidant des traductions d'ouvrages originaux faites dans ces derniers temps. Mon principal guide, dans les commencements, a été la table alphabétique des noms propres et des termes relatifs à la mythologie et aux usages de l'Inde, que M. Langlois a mise à la fin de sa traduction des chefs-d'œuvre du théâtre indien, faite d'après la version anglaise de M. Wilson. J'ai également fait un grand usage de la traduction du *Harivansa* par M. Langlois. On sait que le *Harivansa* est considéré par les Indiens comme un appendice au *Maha-bharata*, et Albyrouny en a parlé, sous le titre de *Harivansa-parva*[1], ou histoire de Vasoudeva (Crichna), à la suite de son analyse du poëme par excellence des Indiens. Suivant Albyrouny, les Indiens, pour donner une idée de l'importance de ce poëme, disent que tout ce qu'il y a de bon dans les autres livres se trouve nécessairement dans celui-ci, et que celui-ci renferme d'excellentes choses qui n'existent pas ailleurs. Quant au Harivansa en particulier, il renferme une grande partie des traditions mythologiques de l'Inde, et son ancienneté rend son témoignage plus digne de considération.

Les indianistes trouveront toujours la forme arabe à la suite du mot restitué; les fragments proprement dits sont reproduits ici textuellement avec une traduction. Pour les passages qui ne sont offerts qu'en français, les mots indiens sont accompagnés de la transcription arabe. Les formes employées par Albyrouny ne s'accordent pas toujours avec les formes qui sont usitées dans les livres que l'on rencontre ordinairement. Il m'a semblé que l'étude comparée des formes sanscrite et arabe pourrait conduire les indianistes à la con-

[1] هربنش برب. Voyez fol. 31 du manuscrit. On manquait jusqu'à présent de la preuve que le *Harivansa* fût antérieur au XI^e siècle de notre ère; et le témoignage d'Albyrouny, qui en parle sans laisser entendre qu'il fût d'une composition récente, lui donne une plus grande autorité.

naissance de la manière dont le sanscrit se prononçait au XIe siècle de notre ère dans le nord-ouest de l'Inde.

J'ajouterai un mot au sujet du chapitre XVIIIe du traité d'Albyrouny ; j'ai comparé ensemble les deux copies de ce chapitre, et j'ai fait choix de la leçon qui me paraissait préférable ; mais lorsqu'il me restait quelque incertitude, j'ai rapporté les variantes.

FRAGMENTS ARABES ET PERSANS

RELATIFS

A L'INDE ANCIENNE.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC S

N° I.

EXTRAIT DU MODJMEL-ALTEVARYKH.

اما کتابی دیدم قدیم از آن هندوان که ابو صالح بن
شعیب بن جامع از زبان هندوانی بتازی ترجمه کرده
بود و ابو الحسن علی بن محمد الجبلتی خازن دار الکتب
جرجان در سنه سبع عشرة واربعمایه آنرا به پارسی
کرده بود از بهر سپهبدی از ان دیلمان وکتاب بخط
ناقل بود بدین تاریخ وچنانک عادت حکمت هندوانست
سخنها بزبان ددگان ومرغان گفتن بر سان کلیله ودمنه
اندرین کتاب بسیار آورده است ومن اصل پادشاهان
وقصهٔ مختصر اندر آوردم ونقل کردم زیرا که هیچ جای
دیگر نیست والله اعلم

حديث زط (1) ومید

بحکم آنك اول کتاب این ذکر بود هم برآن سان ابتدا
بدین فصل کردم گویند دو گروه بودند بزمین شند
وروذی که آن‌را بهر خوانند یکی‌را مید خواندندی
ویکی‌را زط ازفرزند ان حام واکنون به لغظ عرب اندر
هندوان‌را زط خوانند پس چنان روایتست که میدیان
بر زطیان غلبه ذاشتندي ورنجانيدندي تا ازآن
جایگاه تحویل کردند وبرود پنهن اندرپرفتند وازآن
روی جایگاهی مقام گرفتند وایشان ملاح دانستند ودر
آب بیامدندی بتاختن میدیان وایشان خداوندان
گوسفندان بودند تا کار چنان گشت که زطیان ایشانرا
زبون کردند وبسیاری کشتن وغارت بوه ومیدیان
مسخر زط شدند پس بنصیحت مهتری از آل زط ایشانرا
کفت روزکار چنین نماند یکچندی برما بوده ازایشان
واکنون ازما برایشانست صواب آنست که با ایشان
صلح کنیم وباتفاق آن ما وایشان چند ملك سوی ملك
دحوشن بن دهران رویم وازوی درخواهیم تا این زمین
مارا پادشاهی فرستد تا ما وایشان درفرمان وی باشیم
وعاقبت نیکو کرد ومردمان کفتند هرچه تو رای ببینی

1 Dans le manuscrit, on lit constamment نط

بعد بسیاری مناظرها و حکایات حکمت این کار تمام کردند وملك دحوشن آن ولایات بخواهرش داد دسل بنت ذهراب واورا بجندرت داده بود ملکی بزرك پس بیامد واین زمین بگرفتند وشهرها وشرح آن وفرزانگی دسهل در کتاب گفتست پس درآن کشور هیچ دانا وبرهمن نیافت بدان بزرکواری وپر نعمتی جاهی پیش برادر نامه نوشت دراز بدین سبب دحوشن سی هزار مرد برهمن از همه زمین هندوان بخواست وبا همه دخت وپیوستگان بخواهر فرستاد ودگر مناظرها برهینان ومثلها گفتست بسیاری تا ولایت سند اباد گشت وصفت نهاد ولایت وجویبارا وعجایب ذکر کرده وبنا شهرها ودار الملك را شهری بکرد نام او عسقلند وکوشهٔ ان ولایت زطیانرا داد ومهتری بپای کرد نام او جودرت ومیدیانرا همچنین جایگاهی بداد وبیست واند سال اندرین پادشاهی بماند تا ملك از بهارتان برفت چنانك گفته شود بعد ازین.

ذکر پادشاهی بهارتان وفانمین

چنین روایت کند کی فور ملك الملوك هندوان از فرزندان مهران بود که در عهد ضحاك وافریدون بودند از نسل جام وحام چون بمرد اورا دو پسر بود یکی را نام دهران ودیکررا فان ودهران تا بینا بود وفان کوجك پس ازین

سبب از هر گوشهٔ دشمنان سر بر آوردند وهر کس
طرفی فراز گرفت پس دهران چون فان بزرگ گشت اورا
پیش خواند وبسیاری پندها داد وگفت کار این پادشاهی
درباب وضایع مکن تا نام پدران ما زنده گردد ومارا بد
نگویند کی نا شایسته آمدند وفان بفرمان برادر
ونصیحتهاء او سپاه بساخت وبیرون رفت وهمه کشور
هندوستان را طواف کرد وبسیاری کارها رفت تا پادشاهی
مستخلص کرد ودشمنان برداشت وسوی برادر باز
گشت وبایستاد بپای وآفرین کرد وگفتا هرچه ملك
فرمود کردم دهران برخاست وبرادررا در کنار گرفت
وبر تخت نشاند گفت کار مردان کردی وبیغاره از ما
دور گشت اکنون این پادشاهی ترا سزد که من پیر
گشتم وبینائی نیست وترا بهرهٔ بیشتر اندر مملکت فان
گفت هرگز مباد که من بر ملك بر تو می جویم وترا
چون بندهٔ ام ایستاده بفرمان واگر ملك چنین سخن
گوید وفرماید خویشتن بسوزم تا در جهان آوازه شوم
وانگشتری در انگشت دهران کرد وتاج بر سرش نهاد
دهران گفت یکی ده چنین می گوئی فرمان تراست ویك
نیمه از پادشاهی برادررا داد فان وخود بپادشاهی وداد
گستردن پرداخت ودهران را چند پسر بودند ویکی

دختر ازیکی مادر نام او قندهار ومهترین پسر دجوشن نام بود ودخترا دسل آنکی ذکر ایشان گفته شد واین تخمه را بهارت خوانند ودیگران را فامین وایشان پنج برادر بودند از فرزندان فان ومهتر ایشان جهتل بود ودیگر تبهمسین وسوم اجن وچهارم شهدیت وپنجم نول وهر یکی ازین برادران بهتری موصوف بوده اند وچنان حدیث خان که او شکار دوست عظیم وهمه شب گردیدی بشکار جستن پس گوید جماعتی از برهمنان هندوان وزاهدان بر کوهی مقام داشتند ویکی مرد زاهد مستجاب الدعوت ایشان روزی دو آهورا دید که باهم جفت گشتند زاهدرا شهوت غلبه کرد اندیشید که اگر کام دل براند رسوا گردد پس دعا کرد تا خدای تعالی ویرا آهو گرداند وجفت گیرد وباز مردم شود تا رازش پوشیده ماند همچنین ببود زاهد آهو گشت ویکی آهو ماده بچنگ آورد بشب اندر وباوی همی شورید قضارا فان درآن ساعت آنجا رسید تاریک بر بانك آهو وشورش تیری بینداخت ودرآن وقت زاهد بر نشسته بود تیر بر شکمش رسید وبیفتاد وبر صورت خود باز گشت ودر خون همی غلتید گفت یا رب آنکش که شهوت بر من ببرید تو اورا بوقت شهوت مرگ ده فان فراز رسید آن

حال دید خیره گشت وسخن پرسید زاهد قصه بگفت وچان همی کند فان کفتا من ندانستم وحلالی خواست گفتا حلال کردم ولیکن وقت بدان دعا کردم این بگفت زاهد وبمرد پس فان غمی گشت سخت که اورا دو زن بود سخت نیکو ملك زاده نام یکی فوندر ودیگر مادر پس پیش دهران ملك رفت واین قصه بگفت دهران غمی گشت فان گفت مرا اکنون مزه زندگانی برفت وپادشاهی بکار نیاید مرا بکوه زاهدان روم بپرستیش تا آن جهانرا ساخته باشم که ازین جهان امید برخاست دهران درماند وهیچ نتوانست گفتن وفان همه مملکت بماند وبکوه رفت زنانش گفتند ما با تو بیاییم هر کجا باشی وهمچنان کردند روزگاری برآمد وفان اندر پرستیش خدای تعالی کار بدرجه بزرگ رسانید وزنانش همچنان مستجاب الدعوت شدند پس آخر کار چنانک گفتست نقل می باید کرد اگرچه نا معقولست واین عهده بر ما لازم نیست گوید فان خفته بود بوقت آفتاب فرو شدن مادر فوندررا گفت بیدارش کن تا چیزی بخورد وایشان بدان وقت چیزی خوردندی واگر آفتاب فروشدی تا روز دیگر همان وقت نشایستی هیچ خوردن فوندر گفت من آفتابرا بدارم تا فان بیدار شود وچیزی

بخورد پس ساق بپوشید آفتاب غایب گشت وستاره پیدا شد چنانك دو ساعت از شب گذشته باشد فان گفت این چه حالست فوندر قصه اورا باز گفت مرا چه نصیب ازین زندگانی ایشان که آفتاب بدید ازشان مقام کنند من خودرا باز دارم از بهر زندگانی پس بفرمود تا جایگاه سوختن بساختند وهرچ باوی بود برهنان را داد وزنانرا گفت که هیچ مرد بر شما کامکار نباشد ونگردد وآهنك فوندر کرد چون بوقت کار راندن شهوت رسید جان ازوی جدا گشت واورا بسوختند واین فرزندان فان که ذکر کردیم نجهتل واجن وبهمنین از فوندر بودند وشهدیب وبول بیکی شکم از مادر زادند واندر ذکر ایشان خبری گویند که پس از فان بروزگار جراز زادید وساکنان هوا با ایشان جمع شدند از تمنا ایشان اندر غلبه شهوت جفتی وهم از یا معقولات درین وضع حکمت اندیشیده اند ودرست آنست که درین وقت این کودکان خرد بودند وهریکی را زاهدی بپرورد ودانش آموخت وفان را پسری دیگر بود فن بن فان پیش دهراب پس این زاهدان گفتند پسرانرا پیش عمر بریم ملك دهران وهر پرهیزی پلر ان کودکی که پرورده بود دعا کرد

بچیزی که آن کودک در خواستی پس جهتل ملکش پاینده و دستوری قوی خواست و بهمین قوت و هیبت واجب تیر انداختن بغایت و بول مبارزی و سواری چنانک کس اورا نیستند و شهدیب خردمند بود و هرگز سخن نگفتی تا نپرسیدندی او علم نجوم خواست و اسرار دانستن و ایشان هر پنج دربن هنرها یگانه شدند و بجایگاه خویش نموده آید تا پادشاهی بعد از بهارتان با ایشان رسید و این برادرانرا فاتمین خوانده اند پس برهنیان ایشانرا با مادران ایشان پیش ملك دهران آوردند وسخت شاد گشت و بکوشك و ایوان پدرشان فرود آورد و از فرزندان خویش گرامی تر داشت پس جمله پادشاهان هندوان و فرزانگانرا بخواند و نیمی از پادشاهی برادر زادگان را داد و جهتلرا مهتر کرد و دیگر نیمه فرزندان خویش را و دجوشن را بر همه پادشاه و مهتر و بسیاری نصیحت و پندها یاد کرد و حکایتها و امثال بر داد و عدل جستن و موافقت بر یکدیگر و مردمان جهتلرا دوستر داشتندی از عقل و شایستگی و دجوشن بروی حسد کرد و حیلت اندیشید بهلاك او تا بدستوری جهتل اندر پادشاهی او اندر جانبی کوشکی بزرگوار بساخت خویش را و پیوستگان را و جهتل و برادران را کوشکی فرموه کردن

وفن ین فان را بدین حیلت بپای کرد تا میان دیوارها
تهی ساختند وچوب بسیار درآن بکار بردند و موکل
بپای کرد که چون جهتل آنجا فرود آید با برادران
اندرون چوبها بنفط بپالایند وبشب آتش اندر زنند
وچون تمام گشت اتفاق جهتل ازعم خود دستوری
خواست که به پادشاهی خویش رود دهران اورا پندها
داد وگفت نگر تا سر از طاعت دجوشن بیرون نیاری
که او مهترست بر شما وازوی نیز ایمن مباش که برتو
حسد کند وبر حذر باش جهتل گفت فرمان بردارم
وعم را بدرود کرد پس بوقت رفتن جهتل دجوشن
گفت ای برادرم خواهم که بدآنجا روی که ساخته ام
وبکوشك خویش فرود آیی جهتل گفت فرمان بردارم
وبرفتند برادران ومادران جمله پس چنین روایت است
که ایشانرا عمی دیگر بود وبهمسین نام دلش بر ایشان
بسوخت وکس فرستاد وفرمود تا درآن کوشك ایشان نی
کردند وراه کردند که بتوان رفتن وایشانرا از حیلت
دجوشن آگاه کردند چون آتش بر فروزند شما بدان راه
بیرون شوید وهمچنان کرد وبدان آتش موکل که این
کار کرد هم بسوخت ودو زن با پنج کس پیش جهتل
آمده بودند بچیزی خواستن ایشان نیز بسوختند

ومردمان شهر گریان شدند نیز جهتل واز آن پنج کانه
وزنان اثرکی پیدا بود هیچ شکی نکردند که جهتیل
وبرادران ومادرانند واین خبر به دجوشن رسید شاد
گشت وپادشاهی جمله بدست گرفت ودهران از دنیا
رفته بود پس جهتل با مادر وبرادران هفت تن بودند
جمله سوی سامان (1) برفتند وبسیار کارها پیش آمدشان
تا بیر هن رسیدند وباز بدرود ملك پیوستند ودختر او
دود نام بتیر انداختن اجن بر چشم آن ماهی زرین که
بر سر مناره ساخته بود زن ایشان گشت وبزن هر پنج
برادر بود وشرح طرفه کوید واز آن پس بدیگر کشور
افتادند وهرکسی برحسب هنر خویش کارها کردند که
انرا شرح درازست با دیوان وهر جایگاه تا پادشاه کشتند
بعد سالها وکارها بسیار خرب افتاد ودجوشن دامادش
جیدرت بخواند از سند وبا هم صد برادر روی بحرب
نهاد وهرچند جهتل پیغام فرستاد که آنچ اورا دهران
ملك داده بود چهار یك یا پنج ولایت دهد هیچ خورسند
نگشت تا آخر همه کارکشته شدند ودجوشن را جهتل
بتیر بکشت وهیچ کس نماند از ایشان وچون خبر
بدیسل بنت دهران رسید بسیاری نوحه کرد وپس

(1) Il faut peut-être lire بیابان.

خویشتن را بسوخت، و روزگار دولت بهارتان بسپری گشت
پس چنان گویند که در آن وقت که دجوشن فکنبده
بود برادران مادرشان قندهار بر ایشان زاری همی کرد
مردی برهمن بیامد و اورا پند داد بخرسندی نپذرفت
هرچیند گفت زاهد گفت خدای ترا رسوا کناد که
همی ننیوشی سخن و برفت روزی دوسه بر آمد این زن
خیره گشت از نوحه ونا خوردن و بی خویش نبود
همچنان زاری همی کرد قضارا بشب اندر چیزی بر سان
خوردنی پیدا گشت برابر قندهار بر هوا برفت و دست
دراز کرد که آنرا بگیرد نرسید پرآن بی طاقت شده بود
ومهر بر خاسته پسری را و برسینه وی بایستاد هم نرسید
بر آن ونزدیك همی نمود پس همچنان پسران را برهم همی
نهاد تا هر صد پسررا برهم دیگر انبار کرد وان چیز
بالا تر همی شد وهمی نمود اتفاق ایزدی چنان بود که برهمن
آنجا فرا رسید گفت تو آنی که پند من نپذرفتی واکنون
چنین همی کنی قندهار گفت راست گفتی دعاء تو بر
من مستجاب گشت وپرده دریده شد طمع قوت مرا
بدین کار آورد پس فرود آمد بنزد برهمن چیزی دادش
تا بخورد ودیگر روز فرزندان برسم هندوان بسوخت وآرام
گرفت والله اعلم

پادشاهی فامیین پس جهتل بپادشاهی بنشست وهمه
هندوستان فرمان بردار شدند وبشتر جندرت سنجواره
زنهار خواست جهتل اورا آمان داد وکشورش بوی باز
گذاشت وازان پس کرد پادشاهی بگردید وعدل کرد
میان رعیت برسان پدران وبر آخر برادرانرا بخواند
گفت کار عالم را هیچ بقا نیست من عزم کردم که بکوه
زاهدان روم وخدا پرستی کنم شما پادشاهی بدارید
برسان پدران وچنانك من داشتم برادران گفتند آنچ
تو می جوئی مارا نیز همان آرزوست پس فارك پسر اجن را
بپادشاهی بنشاندند وهر پنج برادر باهم برفتند بکوه
برهنان وآنجا به تعبد بایستادند تا آخر عمر پس فارك بر
سان عمر پادشاهی کرد سی سال بعد او پسرش اجمیج
بنشست مردی با سیاست وعدل بیست سال چون وی
سپری گشت پسرش شهدانیق پادشاه شد مدت بیست
پنج سال پس سفسانیق داد وعدل بگسترد مردی نیکو
کار وخوش خوی ومدت بیست وچهار سال پادشاهی کرد
بعد او پسرش بیشرا پنجاه سال پادشاهی کرد ومردمان
از وی سیر شدند وخلل بملك اندر آمد بمرد پس
برادرش قوباهور بن سفسانیق پادشاه گشت وسیرت بد
پیش آورد ودست از عادت پدران باز داشت وملکت از

دست فانمین برفت ودر پادشاهی پانزده سال بماند برین میان تا کشته شد والله اعلم

حدیث بر... ملك از فرزندان فان وحدیث برهمین و (۱) شدن دولت فانمین از سبب بیدادی بود وهم دولت کی سست گردید باخر بیدادگر شدند وروزی گاوی از آن برهمین بیاوردند که بکشند بعد از آن که ملک را پندها گفت برهمن گفتا من اندر کتابها خوانده ام کی دولت فانمین را آنگاه زوال بود که برهمنی را از بهر گاوی بکشند مرا مکشید نفیوشیدند وگاو وبرهمن کشته شدند پس ازین برهمن را پسری بود نام او برهمین مردی با قوت وعظیم خلقت وبر کوهی مقام داشتی چون آن کار بد بدانست برخاست تنها گفتا بروم وپادشاهی از فانمین بستانم کی ایشان گاو برهمن کشتند وسخن حکیمان دروغ نباشد ووقت زایل شدن ملکت ایشانست مردم بروی همی خندیدند وغوغا بروی جمع شد وشهر بگرفت وکارش همی فزود روز بروز تا با سپاهی بسیار وشهرها همی گرفت تا بشهر هتنا برسید ودار الملك وقوپاهورط بیرون آمد بحرب وکشته شد وبرهمین پادشاهی بگرفت وهر کجا از نسب فانمین کسی را یافت

[1] Il manque probablement le mot زایل

بکشت مگر کسی که نژاد پنهان کردند وبقصائی ونان
پختن وچنین کارها مشغول شدند وبرهمین همه
هندوستان بگرفت وگویند دختر بولک بن فان پیش وی
رفت وپندها دادش تا دست از کشتن قامین بداشت
وبزیندان اندر همی کرد تا بسیاری جمع شدند وبرای
جستن وزیرها کرد شان چنانک کس ایشانرا زن ندهید
ونخواهید ونیامیزد وبدین کار در پادشاهی بانک کردند
وکار ایشان بدان رسید که رامشگری پیشه گرفتند
واین رود زنان هندوان گفته است که از آن نسب است
والله اعلم

حدیث سوناغ گویند [illegible] پندان
مردم پشیمانی خورد گفت پرستیدن بر سر کوه بمردم
کشتن بدل کردم پس روزی برهمنی نام وی فاسف
بیامد واورا پندها داد برهمین گفتا همچنین است
ومن خود پشیمانم اکنون این پادشاهی ترا دادم فاسف
گفتا نه کار منست برهمین گفتا تو از من بپذیر وکسی
برادر کار از دست خویش پس خدمت کننده بود نام
او سوناغ فاسف ویرا بپادشاهی بنشاند وبرهمین بجایگاه
تعبد خویش باز رفت واین سوناغ داد وعدل بگسترد
وسیرت نیکو گرفت وبمانده پادشاهی در تخمهٔ وی تا پانزده

کس بنشستند پس بیداد گر شدند و پادشاهی از ایشان (۱)
واین در عهد گشتاسف بود پادشاه عجم وبهمن بزندگانی
گشتاسف گوید سپاه برد بهندوستان وبهری بگرفت
واز دیگر جایها هر کسی گوشهٔ بگرفت واز آن نژاد نیز
کس را ملکت نبود وبهمن میان حد هندوان وترك
شهری بنا کرد وقندابیل نام کرد ودیگر جایی که آنرا
بدهه خوانندی شهری بنا کرد وبهمن آباد نام نهاد،
وبروایتی گفته اند منصوره است والله اعلم ودرین وقت
ایران باز گشت که خبر مرگ گشتاسف رسید وپادشاهی
بگرفت واین روایت اندرین کتاب یافتم وهیچ جای دیگر
نخوانده ام ومادر بهمن گوید از ترکان بود است والله اعلم
حدیث ملك کشمیر وهال چنین گویند که هال از
فرزندان سنجواره بود پسر جندرت دختر زاده دهرات
ملك وبزمین هندوستان ملك یافت آنجایگاه که جیندرت
ونسل وایشان کرده بودند وتخت بزرگ گشت وجایگاه
نیکو ساخت وشهرها وبدان زمین جامهای نیکو یافتند
وبیرون نتوانستند برد مگر تا نشان ملك بر آنجا بودی
ورقم آن بودی که پای خویش بزعفران آلوده بر آن
جامه نهادی پس چنان افتاد که از آن جامه زن ملك

[1] Il faut probablement suppléer les mots برخاست on برفت.

کشمیر بخرید وبدوخت چون پیش ملك اندر رفت
نشان پای دید بر آن رشکش آمد گفت این چیست
واز کجا آوردی زن گفت از فلان بازرگان خریدم ملك
اورا بخواند واز آن حال باز پرسید بازرگان گفت نشان
پای ملك هال است سوکند خورد که برود وپای او ببرد و
وزیر گفتا آنجایگاه زمین برهنان است نتوان پیروزی
یافتن نشنید وبا سپاه برفت پس ازین کار هال فرو ماند .
وبرهنانرا پیغام فرستاد که از من چیزی همی خواهد از
اندام من وآنرا دشوار توان کرد برهنان دعا کردند
وفرمودند که پیلی از گل بسازید وپیش حرب بدارید
هال همچنان کرد واز آن پیل آتش همی جست وسپاه
کشمیر کبا (۱) سپهبد پیش آمده بودند بسیاری
بسوختند وآخر ملك کشمیر بصلح فراز آمد از ضرورت
وهال بسیار هدیها فرستاد وصورتی بکردند از موم ملك
کشمیر پای آن ببرید گفت سوکند راست کردم .
وباز بگشت براه دریا گفتند آب غلبه دارد بشنید وبر
ساحل بیامد هر منزلی اب کمتر گشت چند فرسنگ
از عرض وملك کشمیر آنجایگاه عمارتها کرد ودیهها ودریا
بزبان هندوی ساوندر خوانند وآنجارا ساوندی نام .

¹ Pour کبه با.

نهادند وهم بر آن سان بماند وبه بسیار جایها بتکده
کرد وشهرهای خوب تا از دشمنی خبر آمدش بکشمیر
پس سوی ولایت باز گشت ودشمن را غلبه کرد پادشاهی
بماند اندر فرزندانش وهمه هندوان بطاعت وزمین
سندرا سه ملك بودند تا اخر کشور هندوان بر ملك
قفند قرار گرفت بعد از انك بمردی غلبه کرد ایشانرا
وبرهمنی اورا دعا کرده بود که جمله پادشاهی اورا گردد والسّلام
حدیث ملك قفند واین قفند نه از هندوان بود ولیکن
از نیکوسیرتی وداد کری همه اورا فرمان بردار شدند
وخطبهای نیکو کرد وکشور هندوان وایشانرا بستود
وامید داد بنیکویها وهمچنان کرد وآنست کی بعد
سکندر رومی بود وآن خوابها دید واز برهمن تعبیر جست
وصلح خواست از اسکندر ودختر وطبیب دراز وفیلسوف
وکوزایری بسکندر فرستاد ودر شاهنامه نام او کید
هندو گفتست وان قصّه خود در روزگار سکندر گفته
شود پس چون خبر برهمن بهندوان رسید قفند کسی را
بسامید فرستاد برادرش را با برهمن منصوره رود ومهره
پارسی را بیرون کند از آن جایها که بهمن قرار گرفته
بود وبجای آتش کده بت خانه سازد سامید ملك
هندوستان حال را بخواند وبا سپاه سوی مهره پارسی

رفتند وحرب کردند تا هزیمت رفت اندر شهر ومدت سه سال مهره در حصار بماند چون هیچ روی پیروزی نبود سری فرمود کندن وجایی که آنرا قباطسه خوانند بیرون آوردند پس بفرمود تا بر بام حصار چوبها بزمین فرو بردند وسلاح اندر آن بوشیدند وترك بر سر ان نهادند بر سان ایستادکیان همی نمود وخود با جمله سپاه بدان راه برفت زیر زمین وسوی ترکان شد وپادشاه وقت اورا جایی داد وبعد چند روز کلاغهان بر سر ترکها همی نشستند سپاه سامیه گفتند این چه تواند بود وپس دانسته شد در باز کشادند ومردمان شهر از رفتن مهره فارسی خبر دادند واز پس چند سال سامیه با پیروزی سوی کشور خود باز گردید وبعد ازین کار اسکندر بهندوستان آمد .

ذکر فرزندان ققند از پس ققند پسرش ایند بپادشاهی بنشست وولایت سند بچهار قسمت کرد ملکی را بعسقلند وسه بنشاند ودیگری را بولایت زور واج متعلقست بدان وسدیگر ولایت سانید ملکی دیگررا داد وچهارم زمین هندوستان وندمه ولوهانه جداگانه دیگری را سپرد واین از پس هال بود چون روزگار ایند سپری شد پسرش راسل پادشاه گشت

ومدتی بماند تا یکی ... بوی برخاست واورا از پادشاهی بیرون کرد وراسل بناحیت جنوب آمد وآنجا مقام گرفت واورا دو پسر بود یکی را نام زوال ودیگر برقاریص خسرد بسود ،

حدیث زوال وبرقاریص چون راسل بمرد زوال مهتر پسرش پادشاهی بگرفت وچنان بود که دختری بود از فرزندان ملك با عقل وخردمند ودانایان چنان حکم کردند که هرکس که این دختر زن او باشد بر چهار اقلیم پادشاه کرده وهمه ملوك ومهتران هندوان خودرا بر دختر عرض کردند کس را نپسندید مگر برقاریص را واو سخت نیکو روی بود چون برقاریص اورا بیاورد برادرش گفت چون ترا پسندید مرا پسندید بشه ودخترا وکنیزك را بستد برقاریص با خویشتن گفت این کنیزك مرا بدانش برگزید وبه از دانش هیچ کار نیست وتن در آموختن داد وخاست ونشست او با فرزانگان وبرهمنان بود تا چنان گشت که اورا همتا نبوده پس آن متغلب که پدر ایشان را بیرون کرده بود چون خبر کنیزك بشنید گفتا ایشان بدین جایگاه نبید که چنین توانند کردن وسپاه آورد وزوال را هزیمت کرد پس با برادران ومهتران جمله بر کوهی رفتند که آنجایگاه

بر قلعهٔ استوار ساخته بود وراه بانان بر سر کوه
بنشاندند وآیمن گشته پس چنان افتاد که این دشمن
کوه‌را بحیلت بستد وقلعه‌را حصار گرفت ونزدیک
رسانید بستدن پس روال کس فرستاد واین ملک صلح
خواست گفتا این کنیزک‌را بمن فرست وهر مهتری
دختری بفرستد تا من بر سالاران خویش بخشم واز آن
پس باز گردم روال فرومانده واورا دستوری بود بهتر دو
چشم کور نام او سفر گفتا چه بینی اندرین کار وزیر
گفت آن به که زنان بدهی وجان با تو بماند تدبیر
دشمن توان کرد چون جان رفت فرزند وزن وخواسته
چه کار آید ودل برین بنهادند اتفاق‌را برقاریص اندر
آمد وافرین کرد پس گفت من هم از ان پدرم که ملک
می باشد اگر از رای خویش مرا آگاه کند باشد که
مرا تدبیری باشد درآن ویکودکی من نباید نگرید پس
ایشان اورا آگاه کردند ازین سخنها برقاریص گفتا
صواب آن می بینم که من جان خویش فداء ملک کنم
بفرمای تا مرا بیارایند برسان زنان وهمه مهتران‌را بفرمای
تا پسران‌را همچنین برسان کنیزکان بیارایند وما هر یکی
کاردی بزیر موی پنهان کنیم ومارا بفرست وبوق‌زن‌را
پنهان کن چون مارا پیش ملک برند مرا گویند ان

کنیزکست ملك از بهر خود باز داره ودیگران بمهتران بخشد پس چون ملك خواهد که با من خلوت کند بدان کارد شکمش بدرم وبغریمایم تا بوق زن بدمد مهترزادکان چون آواز بشنوند دانند که من کار کردم ایشان نیز همچنان کنند وهمه مهتران سپاه دشمن کشته شوند وتو ساخته باش با سپاه چون خروش بوق شنیدی بیرون آی با سپاه دشمن را سپری کنیم روال شاد گشت بدین سخن وهمچنان بکردند وراست آمد واز ان دشمن سواری نرست وهمه را بکشتند وآز کوه بیفتادند وکار روال بزرگ گشت پس روزی روال دستوررا گفت تدبیری نیکو ساخت برقماریص وبزرگ نضیحتی بجا آورد سغر گفتا چنین است نیکو برآمد ولیکن من اندر چیزی همی بینم گفتا چیست سغر گفت آن مرد که چنین تدبیر داند کرد ودشمنی بدان ضعبی هلاك کردن بروی ایمن نتوان بود وجز هلاك کردنش درمان نباشد روال گفت مرا دل ندهد که اورا بد کنم سغر گفت پس مردمان ازوی بمرتا هیچ نتواند کردن ودستش کوتاه کردان روال همچنان کرد وایزقماریص دانست که این کار دستور است واورا وزیری بود دانا از آن پدرش بروی سکالش کرد که خودرا دیوانه سازد

باهم میعاد هله نهاده‌اند که بیرون شهر بشب اندر یکجا جمع شوند و باهم تدبیر سازند پس برقاریص جامه تن خود بدرید و ببازار بر آمد برنشان دیوانگان و این خبر ببرادرش رفت سغر را بخواند و گفت شغل برقاریص خدای از ما برگرفت که دیوانه گشت نیك بود اورا بند نفرمودیم سغر گفت مرا با برادر تو هیچ دشمنی نیست بلی صلاح ترا گفتم واین دیوانگی نیست که زیرکی تمام است که درین زمانه بدانش او مرد نیست واگر خواهی که ترا حقیقت شود کسی را فراز کن تا بنگرد وهمچنان کردند برقاریص چون شب درآمد بصحرا[1] دست وروی بشست ونماز می کرد جاسوس بر درختی بود درخت بجنبید سایهٔ او بمهتاب اندر چون برقاریص بدید دیگرباره جامه بر خود پاره کرد وپای برهنه دویدن گرفت خروشان جاسوس باز آمد وملك را بگفت دستور گفت ویرا بدیده باشد وبرین چندی بر آمد پس شبی برقاریص ودستورش در یکخانه خفته بودند برقاریص از خواب بیدار گشت گفت در خواب دیدم که بر آسمان شدم وماه را روشنائی برفت من آنرا تعلیق کردم وبزیر آمدم وآب چهار دریا باز خوردم وزیرش گفت زود باشد

[1] Il manque probablement le mot رفت

که پادشاه جهان گردی برقاربیص دیگر باره سر در خواب کرد وزیرش برخاست وعصای بهمه قوت بر ساق برقاربیص زد بر جست وخواست که اورا بکشد وزیر بجست برقاربیص را از درد خواب نبود چون روز گشت دستور گفت از بهر آن کردم تا خوابی دیگر نبینی نخسپی وآن خواب را باطل نکنی پس روزی گرما هنگام پای برهنه در شهر می گردید بدر سرای ملك رسید کس را نیافت که منع کند اندرون رفت برادرش زوال وکنیزك بر تخت نشسته بودند ونیشکر می خوردند چون اورا بدیدند گفت خاجبان بر در این سرای نبوده اند که این مسکین اندر یارست آمدن دلش بروی بسوخت پس از آن پاره نیشکر اورا داد بستد واز آن پوست که افتاده بوده بر گرفت وبدان می خراشید یعنی که پاك می کنم ملك چنین دید دانست که پاك کرده می خواهد کنیزك را گفت وبدان می خراشید زوال گفت این کارد ویرا ده تا پاك کند کنیزك برخاست وکارد برقاربیص را داد وبدان نی شکر پاك کرد واز پنهان می نگریست چون ملك غافل شد برقاربیص بجست وکارد بر ناف ملك زد تا سینهٔ او بر شکافت بعد از آن پایش گرفت واز تختش بزیر کشید وهمانا وزیر را بخواند

ومردمان را وبه پادشاهی بنشست ومردمان آفرین کردند وملک را بسوختند وکنیزک را بازگرفت وبزن کرد وهمه کارها استقامت یافت پس سفر وزیررا بخواند وگفت دانم که همه تدبیرها تو کردی برادرم را در کار من اما بر تو اعتراض وعیب نیست ولیکن خدای چنین خواست که این پادشاهی مرا باشد اکنون تدبیر مملکت همی کن چنانک برادرم را سفر گفتا راست گویی من کردم همه نه آنرا که مرا با تو دشمنی بود اما نصیحت برادرت را جستم وصلاح اورا واکنون نیت کرده ام که خودرا بسوزم از من چنین کار نیاید چنانک بزندگانی باوی بودم با مرگ هم باوی باشم برقاریص گفت اکنون خواهم که مرا کتابی سازی اندر کار پادشاهی وسیاست وعدل گفتا فرمان بردارم وسفر کتاب ساخت که آنرا ادب الملوك خوانند ونسخت آن درین کتاب ترجمه کرده است که من اختصار را بنوشتم چون پرداخته شد پس برقاریص آورد وبر خواند وهمه بزرگان خیره شدند وآفرین کردند پس برفت وخودرا بسوخت وکار برقاریص بزرگ گشت اندر پادشاهی وآخرین پادشاهی که جمله هندوستان بفرمان او بود این برقاریص بود دست چنانک یافتیم جمله اصول نقل کرده شد.

TRADUCTION DU N°

J'ai vu un ancien livre venant des Indiens, qui a été traduit de la langue indienne en arabe par Abou-Saleh, fils de Schoayb, fils de Djami, et qui de l'arabe a été traduit en persan, l'an 417, par Aboul-Hassan Ali, fils de Mohammed al........., garde de la bibliothèque de la ville de Djordjan, pour un sipebed des Dilemites. L'exemplaire sur lequel j'ai travaillé était de la main même du traducteur et portait la date susdite. Dans cet ouvrage, suivant l'usage des sages de l'Inde, la parole est souvent dans la bouche des animaux et des oiseaux, de la même manière que dans le livre intitulé *Kalila et Dimna*. J'ai extrait de cet ouvrage le tableau de l'origine des rois avec un court récit de leur histoire, et je l'ai reproduit ici faute d'une place plus convenable. Dieu seul connaît la vérité.

HISTOIRE DES ZATH ET DES MEYD

Comme le livre original commence par ce chapitre, nous commencerons de même. Voici ce qu'on y lit: Il y avait deux tribus (gorouh) dans le pays du Sind, et une rivière nommée Béher. Une de ces tribus s'appelait Meyd et l'autre Zath[1]; l'une

[1] Comparez ce passage avec ce que dit Ibn-Haucal dans le recueil de M. Gildemeister, intitulé *Scriptorum arabum de rebus indicis*, pages 31 et 37 du texte arabe.

et l'autre descendaient de Cham (fils de Noé). Maintenant encore, dans la langue des Arabes, on appelle les Indiens (du pays) Zath.

On raconte que les Meyd subjuguèrent les Zath, et les traitèrent avec beaucoup de dureté. Les Zath, obligés de quitter leur pays, se retirèrent sur les bords de la rivière Péhen[1], où ils établirent leur demeure. Ils connaissaient l'art de la navigation, et ils pénétraient par eau dans le territoire des Meyd. Ceux-ci élevaient des brebis. A la fin, les Zath incommodèrent beaucoup les Meyd; ils en tuèrent plusieurs et firent des dégâts sur leurs terres: les Meyd se trouvèrent à la merci des Zath.

Un jour, un des chefs des Zath leur dit: « La fortune ne reste jamais la même; naguère les Meyd ont eu le dessus par rapport à nous, et maintenant c'est nous qui les dominons. Il serait plus sage de faire la paix avec eux. Nous concerterons ensemble, et des députés iront en notre nom auprès du roi Dadjouschana (Douryodhana), fils de Dahrâta (Dhritarachtra). Nous demanderons à ce prince qu'il envoie un homme pour régner sur cette terre, de manière que nous et les Meyd nous trouvions sous ses ordres. » Cette proposition fut agréée, et le peuple répondit: « Fais tout ce que tu jugeras convenable. » En conséquence, après beaucoup de discussions et de paroles dites, ce que ce chef avait proposé fut mis à exécution. Le roi Douryodhana donna cette

[1] C'est probablement la même rivière qui est nommée, quelques lignes plus haut, Beher.

contrée à sa sœur, nommée . . . .[1], laquelle était fille de Dhritarachtra. Cette princesse avait épousé Djayadratha, qui devint un prince puissant.

Le prince et la princesse occupèrent donc le Sind et ses villes. Le récit de cela et de la sagesse de la princesse se trouve dans le livre original. Il n'y avait pas dans ces régions de savant ni de brahmane qui atteignît à ce degré de grandeur. La princesse écrivit à ce sujet une longue lettre à son frère. Douryodhana rassembla trente mille brahmanes, appelés de toutes les parties de l'Inde, et les envoya, avec ses filles et ses parents, à sa sœur. Le livre original raconte à ce sujet de longues discussions et des entretiens de tout genre.

Pendant ce temps, le pays de Sind se peupla. Le livre fait la description de ses provinces, de ses rivières et de ce qu'on y trouvait de plus remarquable. Plusieurs villes furent fondées, notamment la capitale, qui se nommait Askelend[2]. Une partie du pays fut donnée aux Zath, qui reçurent pour chef particulier un homme appelé Djoudarat. Les Meyd reçurent également un territoire spécial. Djayadratha exerça l'autorité pendant vingt et quelques années, jusqu'à ce que la souveraine puissance s'échappât des mains des Bharata : c'est ce qui va être dit dans le chapitre suivant.

[1] Le nom de la sœur se trouve probablement dans le *Mahabharata*.

[2] C'est probablement la même ville qui ci-après, pag. 47, est nommée Askelendoussé.

DOMINATION DES BHARATA ET DES PANDAVA.

On lit dans ce livre que Four, roi des rois de l'Inde, était un des fils de Mahran, lesquels vivaient au temps de Dhohhak et de Ferydoun, et étaient issus de Cham. Au moment de sa mort, Cham (*sic*) avait deux fils; l'un se nommait Dhrita et l'autre Pan. Dhrita était aveugle et Pan se trouvait en bas âge. En conséquence, les ennemis levèrent la tête de tous les côtés, et chacun s'empara de quelque province. Mais dès que Pan fut devenu grand, Dhrita le fit venir devant lui et lui donna beaucoup de conseils, en disant : « Prends en main les intérêts de cet empire et ne les néglige pas, afin que le nom de nos pères se maintienne et qu'on ne ternisse pas notre réputation, en disant que nous n'avons pas fait ce qui était convenable. » Pan, conformément aux ordres de son frère et pour suivre ses conseils, leva une armée et se dirigea du côté des frontières. Parcourant toutes les contrées de l'Inde, il fit de si nombreux exploits, que l'empire fut délivré des maux qui l'affligeaient, et que les ennemis disparurent. Ensuite il revint auprès de son frère, et, se tenant debout, il fit des vœux pour lui; puis il dit : « Tout ce que le roi avait commandé, je l'ai fait. » Dhrita se leva et pressa son frère contre son sein; ensuite il le fit asseoir sur le trône et lui dit : « Tu t'es conduit à la manière des hommes de cœur, et toute idée de reproche s'est éloignée de nous; maintenant, c'est

à toi que convient l'empire : car je suis devenu vieux, je suis privé de la vue, et tu es mieux en état d'exercer l'autorité. » Pan répliqua : « A Dieu ne plaise que je cherche jamais à m'élever au-dessus de toi ; je suis comme un esclave soumis à tes ordres. Si le roi ordonne que je me brûle, je le ferai, afin que je m'acquière une bonne réputation dans le monde. » En même temps, il passa l'anneau royal au doigt de Dhrita, et lui posa la couronne sur la tête. Dhrita reprit : « ...L'autorité t'appartient[1]. » En même temps il remit à son frère la moitié de l'empire.

Pan s'occupa entièrement d'exercer l'autorité et la justice. Dhrita avait plusieurs fils, ainsi qu'une fille, tous nés d'une même mère, nommée Gandhari. L'aîné des fils s'appelait Dadjouschana ; pour la fille, son nom était.........; il en a déjà été fait mention. Toute cette race porte le nom de Bharata. L'autre famille fut nommée les Pandava ; elle se composait de cinq frères issus de Pan. Le nom de l'aîné était Youdhicht ; le second s'appelait Bhimasêna ; le troisième, Ardjouna ; le quatrième, Sahadeva, et le cinquième, Nacoula. Chacun des cinq frères se distinguait par un talent particulier.

On raconte que Pan était un grand ami de la chasse ; toute la nuit il marchait pour chercher le gibier. Or une troupe de brahmanes indiens et d'anachorètes avaient établi leur demeure sur une

[1] On pourrait, au lieu de یکی ده, lire یکی در ده, et alors la phrase signifierait : « Tu aurais beau en dire dix fois autant, l'autorité n'en devrait pas moins t'appartenir. »

montagne ; parmi eux, était un anachorète qui, par sa sainteté, avait acquis la faveur de voir tous ses vœux exaucés. Un jour, cet anachorète vit deux gazelles s'accoupler ; la concupiscence s'empara de lui ; mais il réfléchit que, si sa passion se révélait au dehors, il serait déshonoré. En conséquence, il adressa au Dieu Très-Haut une prière pour obtenir d'être métamorphosé momentanément en gazelle, et de pouvoir trouver une compagne, après quoi il redeviendrait homme sans que son secret eût été dévoilé. Ce qu'il avait demandé eut lieu. L'anachorète devint gazelle, et, ayant trouvé une compagne, il se retira pendant la nuit avec elle, et ils eurent commerce ensemble.

Par hasard Pan arriva au moment même dans cet endroit. Au bruit que faisait ce couple, il tira une flèche au milieu de l'obscurité, et, comme en ce moment l'anachorète était accroupi, le trait l'atteignit au ventre. L'anachorète tomba, et, reprenant sa figure, il se roula tout ensanglanté. En même temps, il proféra ce vœu : « Oh, mon Dieu ! puisqu'un homme m'a ainsi empêché de satisfaire ma passion, la première fois que la passion s'emparera de lui, fais-le aussi mourir ! » Pan s'approcha dans le même instant. A ce spectacle, il fut tout surpris et adressa quelques questions à l'anachorète. Celui-ci, qui respirait à peine, lui raconta son aventure. Pan reprit : « J'ignorais cela. » En même temps il demanda pardon. L'anachorète répliqua : « Je te pardonne ; mais voilà le vœu que j'ai proféré. » En

disant ces mots, il expira. Pan se retira accablé de tristesse.

Pan avait deux femmes très-belles; l'une et l'autre étaient filles de roi. L'une se nommait Counti et l'autre Mâdri. Il se rendit auprès du roi Dhrita et lui raconta ce qui venait d'arriver. Ce récit affligea Dhrita. Pan ajouta : « Maintenant, j'ai perdu tout attachement à la vie ; comme la royauté ne me convient plus, je vais me retirer sur la montagne des anachorètes, pour y passer le reste de mes jours dans les pratiques de la dévotion ; car je n'attends plus rien des plaisirs de ce monde. » Ce discours frappa Dhrita de stupeur, et il n'eut pas la force de proférer une parole. Pan abandonna donc l'autorité et se retira dans la montagne. Ses femmes lui avaient dit : « Nous irons avec toi partout où tu iras ; » et elles exécutèrent leur parole.

Quelque temps se passa ainsi. Pan fit de grands progrès dans la vie dévote ; ses femmes suivirent son exemple, et elles voyaient toutes leurs prières exaucées. Mais il faut répéter ce qui se trouve dans le récit original, quelque absurde que ce soit, et l'on ne doit pas en faire peser la responsabilité sur nous.

Un jour que, vers le moment où le soleil allait descendre sous l'horizon, Pan était couché, Madri dit à Counti : « Éveille-le, afin qu'il mange quelque chose. » En effet, c'était en cet instant qu'ils avaient coutume de manger ; et, à partir du moment où le soleil était couché, ils se faisaient scrupule de rien manger jusqu'au lendemain, à la même heure.

Counti répondit : « Je m'en vais attendre, jusqu'à ce que Pan se réveille, et qu'il puisse manger quelque chose[1]. » Bientôt le soleil se coucha et les étoiles parurent sur l'horizon. Deux heures de la nuit s'étaient écoulées, lorsque Pan demanda à Counti ce qu'elle voulait; Counti le lui dit. Pan reprit : « Quelle part ai-je aux plaisirs de ce monde...... et pourquoi me retiendrais-je plus longtemps à cause de cette vie ? » Pan ordonna de préparer un bûcher, et donna tout ce qu'il possédait aux brahmanes. En même temps, il dit à ses femmes : « Qu'aucun homme n'obtienne vos faveurs. » Puis il se disposa à faire ce qu'avait demandé Counti; mais, au moment où son amour était excité et où il allait se satisfaire, il rendit l'âme[2]. On le brûla.

Des cinq fils de Pan que nous avons fait connaître, Youdicht, Ardjouna et Bhimasêna étaient nés de Counti. Quant à Sahadeva et Naooula, ils avaient été enfantés l'un et l'autre par Mâdri. La relation originale ajoute que ces deux femmes survécurent longtemps à Pan. Lorsque la concupiscence s'emparait d'elles, elles avaient commerce avec les enfants de l'air. L'auteur fait à ce sujet les récits les plus ridicules.

En ce moment, les enfants de Pan étaient en

[1] La suite du récit fait supposer qu'en ce moment Counti était sollicitée par des désirs amoureux.

[2] Cet événement est raconté un peu autrement dans l'ouvrage de M. l'abbé Dubois intitulé *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. II, p. 24. Le texte persan est obscur; c'est aux personnes qui peuvent lire les textes sanscrits à lever toute incertitude.

bas âge, et chacun d'eux avait été confié à un homme pieux chargé de l'élever et de l'instruire. Pan avait de plus un fils nommé Pan, comme lui, et qui vivait auprès du roi Dhrita.

Cependant, les hommes pieux dirent : « Conduisons les enfants de Pan auprès de leur oncle Dhrita. » Chaque brahmane adressa à Dieu une prière, pour obtenir, en faveur de son élève ce que celui-ci désirait. Youdicht avait demandé une autorité puissante et un ministre ferme; Bhimasêna, une force imposante; Ardjouna, une grande habileté à tirer de l'arc; Nacoula, une bravoure et une adresse à monter à cheval; telles que personne ne pût tenir devant lui; enfin, Sahadeva, qui recherchait la sagesse, et qui ne parlait que lorsqu'il était interrogé, sollicita la science des étoiles et la connaissance des choses cachées. En effet, les cinq frères devinrent uniques chacun dans leur genre, ainsi qu'on le fait voir en son lieu, et l'empire quitta les Bharata pour venir à eux. Ces frères sont désignés par le nom général de Pandava.

Les brahmanes conduisirent les cinq princes, avec leurs mères, auprès du roi Dhrita, qui se montra fort joyeux. Dhrita les logea dans le kiosque et le portique de leur père, et les traita avec plus de bonté que ses propres fils; ensuite, il convoqua tous les rois de l'Inde et tous les sages, et remit à ses neveux la moitié de ses états. Youdicht était chargé de les surveiller tous. L'autre moitié de ses états fut donnée à ses propres fils, à la tête des

quels il plaça Dadjouschana. En même temps Dhrita donna beaucoup de conseils et d'avis aux uns et aux autres; il leur raconta des histoires et des apologues, leur recommandant l'équité et la justice, et un accord mutuel.

Mais le peuple avait de la préférence pour Youdicht, à cause de son intelligence et de ses bonnes manières. Dadjouschana, s'en étant aperçu, éprouva de la jalousie, et chercha un artifice pour le faire périr. De concert avec Youdicht, il fit construire, dans un certain endroit de ses états, un grand kiosque pour lui et les siens. En même temps, il ordonna d'élever un kiosque pour Youdicht et ses frères, et il chargea Pan, fils de Pan, de la machination suivante. On ménagea un vide dans les murs du kiosque; une masse considérable de bois fut enfermée dans ce creux, et un homme reçut l'ordre, lorsque Youdicht se trouverait avec ses frères dans le kiosque, de répandre du naphte sur le bois, et d'y mettre le feu pendant la nuit.

Le hasard fit qu'au moment où les travaux étaient achevés, Youdicht demanda à son oncle la permission de se rendre dans ses états. Dhrita lui donna plusieurs conseils et lui dit : « Prends garde de détourner la tête de l'obéissance à Dadjouschana, car il est votre supérieur; mais en même temps ne te fie pas à lui, car il est jaloux de toi; au contraire, tiens-toi sur tes gardes. » Youdicht répondit : « J'obéirai. » En même temps, il fit ses adieux à son oncle; mais, au moment de son départ, Dadjou-

schana lui dit : « O, mon frère, je désire que tu viennes dans l'habitation que j'ai fait construire, et que tu loges dans ton kiosque. » Youdicht répondit: « Je suis à tes ordres. » Et il se mit en mouvement avec ses frères et leurs mères, tous ensemble. Or, on raconte que les cinq frères avaient un oncle nommé Bhimasêna, lequel leur était fort attaché. L'oncle envoya un homme pour faire un trou dans le kiosque, et pour ménager un chemin souterrain par lequel il fût possible de sortir. En même temps il instruisit ses neveux du danger qui les menaçait: « Quand vous verrez le feu, leur dit-il, vous sortirez par cette issue. » Tout cela se réalisa; mais l'homme qui avait été chargé d'allumer le feu fut brûlé, ainsi que deux femmes et cinq hommes, qui s'étaient présentés en ce moment auprès d'Youdicht pour lui adresser une demande. Les habitants de la ville, persuadés que les cadavres qu'on trouva après l'incendie étaient ceux d'Youdicht, de ses frères et de leurs mères, pleurèrent leur mort; et Dadjouschana, trompé par cette fausse nouvelle, ressentit la joie la plus vive. Il réunit dans ses mains toute l'autorité. Dhrita mourut quelque temps après.

Youdicht, ses frères et leurs mères formaient sept individus; ils se rendirent ensemble vers. . . . ., et éprouvèrent diverses aventures. Ensuite, ils allèrent auprès d'un brahmane, puis ils se joignirent au roi Droupada, dont la fille, nommée Drôpadi, devint leur femme, à cause de l'avantage qu'Ardjouna eut d'atteindre avec sa flèche l'œil d'un

poisson d'or placé au haut d'une tour. Drôpadi servit d'épouse aux cinq frères. La relation raconte à ce sujet des choses singulières.

Après cela, les cinq frères se rendirent dans une autre contrée, et chacun d'eux chercha à briller par le talent dont il était doué. Le récit de leurs aventures avec les dives serait long à répéter. Ils parcoururent beaucoup de pays, et obtinrent enfin la royauté.

Mais au bout de quelques années la guerre commença entre eux et Dadjouschana. Celui-ci appela son beau-frère Djayadratha du Sind, et, avec ses cent frères, il marcha au combat. En vain Youdicht lui envoya plusieurs messages, pour l'inviter à lui remettre les quatre ou cinq provinces que le roi Dhrita lui avait cédées. Dadjouschana ne voulut se prêter à aucun accommodement. A la fin, ils furent tous tués : Youdicht perça Dadjouschana d'un trait, et aucun d'eux ne survécut. Quand la nouvelle de ce désastre arriva à .... fille de Dhrita, elle poussa de vifs gémissements; ensuite elle se brûla. Ainsi finit l'empire des Baratha.

On raconte que, lorsque Dadjouschana et ses frères eurent péri, leur mère Ghandari alla pleurer sur leurs cadavres. Un brahmane étant venu pour lui donner quelques conseils, elle ne voulut pas l'écouter : tous les efforts du brahmane furent inutiles. Alors ce brahmane dit à la princesse : «Que Dieu te couvre de honte, puisque tu ne veux pas écouter mes paroles. » Puis il se retira. Au bout de deux ou trois jours, cette femme se trouva comme

hébétée, à force de gémir et à cause qu'elle ne mangeait pas. Elle était comme hors d'elle-même; mais elle continuait à pleurer. Une nuit, par hasard, quelque chose qui ressemblait à un aliment s'étant montré dans les airs, et ayant passé en face de Ghandari, elle se leva et étendit la main pour prendre l'objet; mais elle ne put l'atteindre, et tomba sans force. Le lendemain, au lever du soleil, elle prit le corps d'un de ses fils et se dressa sur sa poitrine; mais elle ne put atteindre cet objet, qui toutefois se montrait proche. En vain elle plaça les cadavres de ses fils les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'elle eût fait un monceau de ses cent enfants; cet objet se trouvait toujours trop haut. Par un hasard divin, le brahmane passa en cet endroit et dit : « Tu n'as pas voulu écouter mes avis, et maintenant tu fais cela. » Ghandari répondit : « Tu as dit vrai, et les vœux que tu avais faits contre moi se sont accomplis. Maintenant le voile est déchiré : voilà où m'a portée le désir de manger. » Là-dessus la princesse descendit auprès du brahmane, qui lui donna quelque chose à manger. Le lendemain elle brûla les corps de ses enfants à la manière des Indiens, et elle prit du repos. Dieu seul connaît la vérité.

EMPIRE DES PANDAVA.

Youdicht s'assit sur le trône, et tout l'Hindoustan se soumit à ses lois. Sendjouâra, fils de Djayadratha, ayant imploré ses bonnes grâces, il lui accorda merci et le Sind fut rendu à celui-ci. A partir de ce mo-

ment, Youdicht exerça l'autorité souveraine, et fit fleurir la justice parmi ses sujets, à la manière de ses pères. A la fin, il appela ses frères auprès de lui, et leur dit : « Les choses de ce monde n'ont pas de durée. J'ai formé le projet de me retirer à la montagne des anachorètes, et de m'y vouer au culte de Dieu. Recevez l'autorité, et exercez-la comme l'ont fait nos pères et comme je l'ai exercée. » Ses frères lui dirent : « Tout ce que tu désires nous paraît convenable. » Alors on fit monter sur le trône Parik, fils d'Ardjouna, et les cinq frères se retirèrent ensemble à la montagne des brahmanes, où ils se livrèrent à des exercices de piété jusqu'à leur mort.

Parik imita la conduite de son oncle, et régna trente ans. Il eut pour successeur son fils Djanamedjaya. Celui-ci était un homme ferme et juste[1]; il régna vingt ans, et il fut remplacé par son fils Satanika, qui régna l'espace de vingt-cinq ans. Ensuite, Safsânica exerça la justice et l'équité : c'était un homme d'une bonne conduite et de mœurs douces. Son règne fut de vingt-quatre ans. Après lui son fils Yesra régna pendant cinquante ans, et les peuples se lassèrent de son autorité. Le désordre se mit dans les affaires de l'état. A sa mort, il fut remplacé par son frère Couyâhour, fils de Safsânica. La conduite de celui-ci fut mauvaise; il retira la main des coutumes établies par ses ancêtres, et l'empire sortit des mains des Pandava. Il fut tué,

[1] C'est sous ce prince et pour lui que le *Maha-bharata* est censé avoir été composé.

après avoir régné de cette manière pendant quinze ans. Dieu connaît la vérité.

RÉCIT DE LA MANIÈRE DONT L'EMPIRE SORTIT DES MAINS DES ENFANTS DE PAN, ET HISTOIRE DE BRAHMYN.

La dynastie des Pandava tomba, à cause de son peu de respect pour la justice. En effet, toute dynastie qui se néglige finit par manquer aux lois de l'équité. Un jour, on amena un bœuf appartenant à un brahmane, et on voulut le mettre à mort. Après avoir donné des avis au roi, ce brahmane dit au prince : « J'ai lu dans les livres que l'empire des Pandava finira, lorsqu'ils auront tué un brahmane à l'occasion d'un bœuf : prenez garde de me faire mourir. » Mais on n'eut aucun égard à ses paroles, et on mit à mort à la fois le bœuf et le brahmane. Or ce brahmane avait un fils nommé Brahmyn[1]; c'était un homme vigoureux et d'un caractère énergique. En ce moment, il demeurait sur une montagne. Quand il apprit le châtiment injuste infligé à son père, il se leva, et, quoique réduit à ses propres forces, il dit : « J'irai, et j'arracherai l'empire aux Pandava, parce qu'ils ont tué le bœuf d'un brahmane, et afin que la parole des sages ne soit pas vaine ; car le moment de la chute de leur puissance est arrivé. » On rit d'abord de ce discours ; mais

[1] Cette histoire est éclaircie par la légende concernant Parasourâma, fils de Djamadagni, appelé ici Brahmyn; Couyâhour est Cartavîrya; Fâssaf, Çasyapa; Sounâga, le manou Soumaka; et le bœuf est la vache Camadhenou.

bientôt il s'amassa du monde auprès de lui ; il prit la ville de. . . . . ; son crédit augmenta de jour en jour ; il rassembla des troupes considérables, et prit des villes, jusqu'à ce qu'il arrivât à la ville de Hatna[1], qui était la capitale. Gouyâhour sortit pour combattre et fut tué. Brahmyn s'empara donc du pouvoir, et partout où il trouva des personnes de la race des Pandava, il les mit à mort. Il n'échappa que ceux qui parvinrent à cacher leur naissance, et qui s'étaient mis à exercer le métier de boucher, de boulanger, et d'autres occupations du même genre. Brahmyn subjugua tout l'Hindostan. On dit qu'une fille de Nacoula, fils de Pan, s'étant rendue auprès de lui pour lui faire des représentations, il commença à respecter la vie des Pandava et se contenta de les mettre en prison. Plusieurs d'entre eux furent réunis dans un même lieu. . . . . de manière que personne ne leur donnât ses filles en mariage, ni n'acceptât les leurs pour épouses et ne s'alliât avec eux. Ils perdirent donc tout espoir de recouvrer la royauté, et leur situation devint telle, qu'ils adoptèrent le métier de musiciens. On dit que les joueurs de guitare de race indienne qu'on voit dans nos pays, appartiennent à cette famille. Dieu sait ce qui en est.

HISTOIRE DE SOUNAGA.

On dit que Brahmyn éprouva un vif repentir pour avoir fait mourir tant de personnes, et dit : « J'aime

[1] Probablement Hastinapoura.

mieux aller servir Dieu au haut de la montagne, que de mettre des hommes à mort. » Sur ces entrefaites, un brahmane appelé Fâsaf (Casyapa) se présenta devant lui et lui fit quelques représentations; mais Brahmyn lui dit : « Voilà où en sont les choses. J'éprouve un vif repentir; maintenant je t'abandonne cet empire. » Fâsaf répondit : « L'empire ne me convient pas. » Brahmyn reprit : « Accepte ce que je te propose, puis tu choisiras quelqu'un qui tiendra l'autorité de ta main. » Or il y avait un serviteur nommé Sounâga. Fâsaf le fit asseoir sur le trône, et Brahmyn se retira dans un lieu consacré à la piété.

Sounâga pratiqua la justice et l'équité, et mena la vie la plus honorable; l'empire resta dans sa famille jusqu'à la quinzième génération. A la fin, ces princes oublièrent les lois de la justice, et l'autorité sortit de leurs mains. Cela eut lieu sous le règne de Gustasp, roi de Perse. On rapporte que Bahman, pendant la vie de Gustasp, se rendit avec une armée (perse) dans l'Hindostan. Il en conquit une partie, et chacun occupa quelque lieu dans les autres provinces de l'empire. Aucun prince de la famille de Sounâga ne conserva le pouvoir. Bahman fonda, sur les limites de l'Inde et du pays des Turks, une ville qu'il nomma Cadâbyl (Candâbyl); il fonda également dans un autre endroit nommé Bodhah, une ville qu'il appela Bahman-abad. Suivant une autre version, c'est la ville de Mansoura. Dieu sait ce qui en est[1].

[1] Voyez sur ce passage ce que dit Ibn-Haucal, recueil de M. Gildemeister, pag. 26 et suivantes. Voyez également ci-après. En ce

Mais, sur ces entrefaites, Bahman reçut la nouvelle de la mort de Gustasp. Il retourna en Perse et prit possession du trône. J'ai trouvé l'indication de ce fait dans ce livre ; je ne l'ai rencontrée nulle part ailleurs. La mère de Bahman était d'une race turke. Dieu sait ce qui en est.

HISTOIRE DU ROYAUME DE CACHEMIRE ET DE HAL.

On dit que Hal descendait de Sendjouara, fils de Djayadratha et de la fille du roi Dhrita. Il eut en sa possession la partie de l'Hindostan qu'avaient occupée Djayadratha et, . . , . . et leurs enfants. Son pouvoir devint très-grand ; il se bâtit une bonne capitale et fonda plusieurs villes. De bonnes fabriques d'étoffes se formèrent dans le pays ; mais on ne pouvait pas transporter ces étoffes au dehors, à moins qu'elles ne portassent la marque du roi. Or, cette marque consistait dans l'empreinte du pied du roi, que ce prince appliquait sur l'étoffe, après s'être frotté de safran.

Il arriva que la femme du roi de Cachemire [1] acheta une pièce de cette étoffe et s'en fit faire une robe. La première fois qu'elle se présenta avec cette

qui concerne le mot *Turk*, employé ici, il est bon d'observer que, dans le langage des anciens écrivains arabes et persans, cette dénomination a une acception aussi étendue que celle de *Scythe*, chez les écrivains grecs et romains.

[1] Il s'agit ici de Mihirakula. (Voyez la partie de l'Histoire de Cachemire qui a été publiée par M. Troyer, t. II, p. 32.) Le fait y est raconté d'une manière beaucoup moins vraisemblable. On trouvera ci-après, dans les fragments d'Albyrouny, un fait analogue.

robé devant le roi, celui-ci aperçut la figure du pied. Saisi d'indignation, il s'écria : « Qu'est-ce que cela, et d'où as-tu apporté cette étoffe? » La reine dit : « Je l'ai achetée d'un tel marchand. » Le roi fit venir ce marchand, et lui fit des questions sur ce même sujet. Le marchand répondit : « C'est la marque du pied du roi Hal. » A ces mots, le roi fit le serment de se diriger vers le Sind, et de couper le pied à Hal. En vain le visir dit au roi : « Le Sind est le pays des brahmanes; il n'est pas possible de triompher de ce pays. » Le roi n'écouta aucune représentation, et se mit en marche avec une armée.

Hal, se voyant hors d'état de résister, envoya un messager aux brahmanes, en disant : « Le roi de Cachemire veut m'enlever un membre du corps; il convient de lui susciter des obstacles. » En conséquence, les brahmanes adressèrent des prières à Dieu. En même temps ils conseillèrent au roi de faire faire un éléphant d'argile, et de le placer en tête de l'armée. Le roi se conforma à cet avis. On fit sortir du feu de cet éléphant, et plusieurs hommes de l'armée du Cachemire qui se trouvaient sous les ordres du sipehbed, s'étant portés en avant, furent brûlés. A la fin, le roi du Cachemire fut obligé de consentir à la paix. Hal lui envoya beaucoup de présents. En même temps on fit une figure de cire à laquelle le roi de Cachemire coupa le pied. Le roi dit alors : « J'ai accompli mon serment »; et il se mit en mouvement pour retourner dans ses états.

Le roi s'était d'abord embarqué sur le fleuve.

Comme on lui dit que les eaux coulaient avec violence, il mit pied à terre et suivit la côte; mais, au bout de chaque journée, l'espace occupé par l'eau diminuait de quelques parasanges de large. Le roi bâtit dans la contrée des habitations et des villages. La mer, dans le langage des Indiens, se nomme *Savandra*[1]; en conséquence, ce lieu reçut le nom de Savendy : il subsiste encore dans le même état. Dans beaucoup d'endroits, le roi bâtit des pagodes[2] et fonda des villes superbes; mais, apprenant que le pays de Cachemire était attaqué par ses ennemis, il rentra dans ses états et repoussa les agresseurs. L'autorité passa à ses enfants, et tous les Indiens leur obéirent.

Quant au pays de Sind, il resta partagé entre trois princes, jusqu'au moment où Kefend, par sa bravoure, parvint à dompter ses rivaux, et réunit le pays des Indiens dans sa main. En effet, un brahmane avait demandé à Dieu l'empire tout entier pour Kefend.

HISTOIRE DE KEFEND.

Kefend n'était pas d'origine indienne; mais, par sa bonne conduite et sa justice, il se fit obéir de tous. Il prononçait de beaux discours, relevait par ses louanges l'Inde et ses habitants; il faisait espérer les plus grands avantages de ses bonnes dispositions, espérances qu'il réalisa. C'est le prince qui, après

[1] En sanscrit, *Sâmoudra*.

[2] Littéralement, *maisons d'idole*. Les rois de Cachemire professaient en général le bouddhisme; en conséquence il s'agit probablement ici de temples bouddhiques.

Alexandre le Grec, régna sur l'Inde. Il avait eu plusieurs rêves. D'après l'interprétation de ses rêves, qui lui fut donnée par un brahmane, il sollicita la paix d'Alexandre. Pour se le concilier, il lui envoya sa fille, un médecin habile, un philosophe et une coupe intarissable [1]. C'est ce prince qui, dans le *Schah-nameh*, est appelé Keyd l'Indien. Nous avons raconté cette aventure dans la Vie d'Alexandre [2].

[1] Le texte porte كوزابرى, mot qui ne se trouve pas expliqué dans les dictionnaires. Massoudi qui, dans son *Moroudj-aldzcheb*, chap. XXVI, s'est beaucoup étendu sur les relations entre Alexandre et le roi Kefend, qu'il nomme Kend, fait, au sujet de la coupe, un récit qui nous fournit l'explication de la dénomination employée ici. كوزابرى se compose de deux mots arabes, كوز ou *coupe*, et ابر ou *aiguilles*. Or, voici ce que dit Massoudi : « Cette coupe avait appartenu à Adam, à l'époque où le père des hommes demeurait dans l'île de Ceylan. Elle passa de main en main jusqu'à ce qu'elle échût au roi Kend. Elle avait la vertu de ne jamais tarir. Une armée, pressée par la soif, pouvait s'y désaltérer sans qu'il y manquât une seule goutte du liquide qu'elle contenait : c'était un avantage précieux pour Alexandre, qui, plus d'une fois, se trouva menacé, avec ses troupes, de mourir faute d'eau. Alexandre, voulant éprouver le philosophe que lui avait envoyé Kend, fit remettre au philosophe la coupe remplie de beurre en aussi grande quantité qu'elle en pouvait contenir. A son tour, le philosophe renvoya la coupe à Alexandre avec mille aiguilles enfoncées dans le beurre. Alexandre avait voulu faire entendre que son cœur était plein et sa science complète, de la même manière que la coupe était remplie de beurre. Le philosophe, à son tour, qui avait compris l'allégorie, avait fait entendre que l'intention du prince ne lui avait pas échappé, et qu'il l'avait pénétrée, de la même manière que les aiguilles s'étaient enfoncées dans le beurre. (Voyez le *Moroudj-aldzcheb*, manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, suppl. t. I, fol. 130, 131, 132 et 133.)

[2] L'auteur a parlé des conquêtes d'Alexandre le Grand, aux folios 38 et suivants. L'auteur, qui, pour cette partie de son récit, a adopté les détails romanesques du *Schah-nameh*, suppose que

Les explications données par le brahmane s'étant répandues parmi les Indiens, Kefend envoya son frère avec le brahmane auprès de Sâmyd, avec ordre de se rendre à Mansoura, et de chasser Mahra le Perse des pays qui avaient été subjugués par Bahman[1]. Sâmyd était chargé de plus de construire des pagodes à la place des pyrées. Sâmyd appela à son secours Hal, roi de l'Hindostan, et ils marchèrent tous deux, avec une armée, contre Mahra le Perse. Après quelques combats, Mahra s'enferma dans la ville et y soutint un siége de trois ans. A la fin, comme il ne lui restait aucune chance de victoire, il fit percer un souterrain qui aboutissait au lieu nommé Keyâthessé. Ensuite, il fit planter dans la terre, au sommet de la forteresse, des bâtons que l'on revêtit d'armes, et qui furent coiffés d'un casque. Ces bâtons présentaient l'apparence de guerriers debout. Pour lui, il s'enfuit, avec toutes ses troupes, par le souterrain, et se retira chez les Turks, dont le roi lui donna asile. Cependant, au bout de quelques jours, les corbeaux se perchèrent sur le sommet des casques. A cette vue, l'armée de Sâmyd s'écria : « Qu'est-ce que cela peut être? » On apprit ensuite

Keyd, qu'il a soin de distinguer de Four ou Porus, roi de Canoge, régnait sur les pays voisins de l'Indus, et avait pour capitale une ville nommée Mylad. Le brahmane qui interpréta le songe de Keyd s'appelait, suivant Ferdoussy, Mâhran. (Voyez, pour les détails, le *Schah-nameh*, édition de M. Macan, t. III, p. 1290 et suiv.)

[1] Il s'agit ici, ce semble, des pays que les rois de Perse, de la dynastie des Achéménides possédaient dans la vallée de l'Indus, possessions dont Hérodote a fait mention, et où apparemment dominait le culte de Zoroastre. Le texte est fort obscur.

ce qui s'était passé. On ouvrit les portes de la ville, et les habitants racontèrent la fuite de Mahra de Perse. Ainsi, après quelques années d'absence, Sâmyd retourna triomphant dans la capitale. Ce fut après cela qu'Alexandre entra dans l'Hindostan.

HISTOIRE DES ENFANTS DE KEFEND.

Après la mort de Kefend, son fils Ayanda s'assit sur le trône, et partagea le Sind en quatre principautés. Il établit un roi à Askelendoussé[1] et un autre dans le pays de Zoûr et ses dépendances. Le pays de Sâmyd forma une troisième principauté. Ayanda confia à un quatrième prince le pays de l'Hindostan, le Nadmah et le Louhana, destinés à former un état particulier. Tout cela se passa après la mort de Hal. Ayanda, à sa mort, fut remplacé par son fils Rassel; mais, quelque temps après, un homme leva l'étendard de la révolte et chassa Rassel du trône. Rassel se retira du côté du Midi, et établit sa demeure en ce lieu. Il avait deux fils, l'un appelé Raoual, et l'autre Barkamârys, qui était encore jeune.

HISTOIRE DE RAOUAL ET DE BARKAMÂRYS.

Après la mort de Rassel, son fils aîné Raoual prit le titre de roi. A cette époque, il y avait dans l'Inde une fille de roi célèbre par son intelligence et sa sagesse; les savants avaient déclaré que celui qui l'épouserait deviendrait maître des quatre cli-

[1] Voyez ci-devant, p. 27.

mats[1]. Tous les princes et les chefs de l'Inde se présentèrent à cette fille ; mais, elle n'accueillit que Barkamârys, qui en effet avait une figure très-belle. Lorsque Barkamârys eut amené cette fille, son frère lui dit : « Puisque elle t'a plu, elle me plaît aussi. » En même temps il la prit pour femme.

Cependant Barcamârys se dit en lui-même : « Cette fille m'a choisi de préférence pour ma science ; et il n'y a rien qui soit au-dessus de la science. » Il se mit donc à chercher l'instruction : il se levait et s'asseyait au milieu des sages et des brahmanes ; et il se distingua tellement qu'il n'avait pas son pareil.

Sur ces entrefaites, le rebelle qui avait chassé Rassel du trône, ayant appris l'aventure de la fille, se dit : « Comment se fait-il que les deux frères aient été en position de faire cela ? » Là-dessus il leva une armée et obligea Raoual à prendre la fuite. Les deux frères et tous leurs officiers se réfugièrent sur une montagne, dans un château fort construit au sommet. Des gardes furent placés au haut de la montagne, pour observer ce qui se passerait dans le voisinage et pour veiller à la sûreté de la place. Mais, au bout de quelque temps, l'ennemi occupa la montagne par ruse, et, formant le siége du château, se trouva sur le point d'y entrer de force. Dans cette

[1] Les quatre climats et les quatre mers dont il sera parlé ci-après, paraissent désigner les quatre points cardinaux, ou l'univers tout entier. Une opinion indienne suppose quatre grands dwipas ou continents : Outtara-courou ou le Nord, Bhadraswa ou l'Est, Djambou ou le Sud, et Kétoumâla ou l'Ouest ; chacune de ces contrées est baignée par un fleuve ou mer.

extrémité, Raoual envoya un député au rebelle pour demander la paix; mais celui-ci répondit : « Envoie-moi cette fille, et que chacun de tes officiers m'envoie une fille; je les mettrai à la disposition de mes propres officiers; ensuite je m'en retournerai. » Raoual était fort embarrassé; il avait un vizir privé de ses deux yeux et nommé Safar, et il lui demanda conseil. Le vizir répondit : « Il vaut mieux livrer ces femmes et conserver la vie. On peut prendre des mesures contre son ennemi; mais, lorsqu'on a perdu la vie, de quelle utilité peuvent être les femmes, les enfants et les richesses ? » On s'arrêta à ce parti.

Barcamârys entra par hasard dans ce moment; après avoir salué son frère, il dit : « Je suis du même père que le roi; si le roi veut bien me faire part de ses intentions, il est possible que je trouve un moyen de salut; qu'on ne fasse pas attention à ma jeunesse. » Le roi et le vizir l'ayant instruit de l'état des choses, Barcamârys dit : « Il me paraît convenable que je me dévoue pour le salut du roi; ordonne qu'on m'habille en femme, et commande à tous tes officiers qu'ils habillent également leurs fils en filles; chacun de nous, nous cacherons un couteau dans nos cheveux; ensuite tu nous enverras au rebelle, ayant avec nous un trompette déguisé. Quand on me présentera à l'usurpateur, on lui dira : « Voilà la fille du roi. » L'usurpateur me réservera pour lui et distribuera mes compagnons à ses officiers. Lorsque l'usurpateur voudra me voir en particulier, je lui fendrai le ventre avec ce couteau. En même temps le

trompette sonnera de son instrument, ce sera pour mes compagnons un signal que j'ai mis mon projet à exécution ; ils suivront mon exemple, et tous les officiers de l'armée ennemie seront mis à mort. Pour toi, tu te tiendras prêt avec tes troupes : au premier son de la trompette, tu feras une sortie, et nous exterminerons nos ennemis. » Ces paroles réjouirent Raoual. Il fit ce qu'on lui proposait, et tout fut réalisé. Pas un seul cavalier de l'armée ennemie n'échappa ; tous furent massacrés et précipités du haut de la montagne. Voilà comment Raoual ressaisit la puissance souveraine.

Raoual dit un jour à son vizir : « Barcamârys a eu une bonne idée, et il est venu à bout d'une grande entreprise. » Safar répondit : « C'est vrai ; il a rendu un grand service ; mais il me vient une certaine pensée. » Le roi demanda quelle était cette pensée. Safar reprit : « Un homme qui a su exécuter une telle entreprise, et qui, au milieu d'un si grand embarras, nous a délivrés de l'ennemi, mérite qu'on ait toujours l'œil ouvert sur lui ; il n'y a pas d'autre moyen d'échapper au danger qui nous menace que de le faire périr. » Raoual répondit : « Je n'ai pas le cœur de lui faire du mal. » Safar répliqua : « Détache au moins le peuple de l'amour qu'il a pour lui, afin de le mettre hors d'état de rien entreprendre et afin de lui lier les mains. » Raoual suivit ce conseil.

Barcamârys ne tarda pas à s'apercevoir de la politique du vizir. Il avait, de son côté, un vizir très prudent, qui avait été au service de son père. Le vizir

lui ayant conseillé de contrefaire l'insensé, ils convinrent de sortir pendant la nuit de la ville et de se réunir dans un certain endroit où ils concerteraient ce qu'il restait à faire. Tout à coup Barcamârys déchira ses habits, et se rendit au bazar dans l'état d'un homme qui a perdu la raison. Cette nouvelle étant parvenue à son frère, il appela Safar et lui dit : « Dieu vient de nous délivrer de tout souci par rapport à Barçamârys ; le voilà devenu fou ; tant mieux ; nous n'aurons plus à lui faire du mal. » Safar répondit : « Aucune inimitié n'existe entre ton frère et moi. J'ai parlé seulement pour ton bien ; cette folie n'est pas réelle ; c'est un pur artifice. Il n'existe pas en ce moment un homme aussi prudent que ton frère ; si tu veux t'assurer de la vérité, charge quelqu'un de l'observer. » Son avis fut adopté.

La nuit étant venue, Barcamârys se rendit dans la campagne, et, après s'être lavé les mains et le visage, il fit sa prière. Or un espion se trouvait caché sur un arbre du voisinage. L'arbre ayant remué, et l'ombre de l'espion étant devenue visible à travers le clair de la lune, Barcamârys recommença à mettre ses vêtements en pièces et courut, les pieds nus, en poussant des cris. L'espion retourna tout échauffé auprès du roi et lui raconta ce qu'il avait vu ; mais le vizir dit : « C'est qu'il aura vu l'espion. » Quelque temps se passa après cela.

Une nuit, Barcamârys et son vizir se trouvant couchés dans une pagode, Barcamârys se réveilla en sursaut et dit : « Je viens de voir en songe que j'étais

transporté au ciel. La lune avait perdu son éclat; je l'ai foulée aux pieds, puis je suis descendu en bas et j'ai bu de l'eau des quatre mers. » Le vizir répondit : « Le moment est proche où tu deviendras le roi du monde. » Mais Barcamârys s'étant de nouveau endormi, le vizir se leva et le frappa de toutes ses forces sur les jambes avec un bâton. Barcamârys sauta aussitôt et voulut le tuer. Le vizir s'enfuit. Barcamârys ne se rendormit plus, par l'effet de la douleur. Lorsque le jour arriva, le vizir dit au prince : « J'ai agi ainsi afin de t'empêcher de t'endormir, de faire de nouveaux rêves et de rendre par là ton premier rêve sans effet. »

Un jour, au moment où il faisait le plus chaud, Barcamârys se promena les pieds nus dans la ville et se présenta à la porte du palais. Personne n'étant à la porte pour en défendre l'accès, il entra dans l'intérieur. Son frère et la princesse étaient en ce moment assis sur le trône et suçaient une canne à sucre. Raoual, en voyant Barcamârys, dit : « Apparemment il n'y avait aucun huissier à la porte du palais, puisque ce mendiant a pu s'introduire jusqu'ici. » En disant ces mots, il était enflammé de colère. Cependant il offrit à Barcamârys un morceau de canne. Barcamârys prit le morceau et voulut l'essuyer avec la peau qui était tombée à terre, faisant entendre par là qu'il voulait le nettoyer. Le roi, voyant cela, comprit l'intention de Barcamârys, et dit à la princesse : « Puisqu'il veut essuyer la canne, donne-lui ce couteau, afin qu'il puisse la nettoyer. » A ces mots,

la princesse se leva et présenta le couteau à Barcamârys, qui se mit en devoir de nettoyer le morceau de canne. Mais celui-ci regardait en cachette; lorsqu'il vit que le roi n'était pas sur ses gardes, il se précipita sur lui, et, le perçant avec le couteau au nombril, il lui ouvrit le ventre. Après cela, il le saisit par les pieds et le jeta à bas du trône. Puis il appela le vizir et le peuple, et prit possession de la souveraineté. Le peuple fit des vœux pour lui; on brûla le corps de Raoual; Barcamârys reprit la princesse et en fit sa femme. L'ordre se rétablit partout.

Barcamârys fit venir le vizir Safar et lui dit : « Je sais que tu es cause de tout ce qui est arrivé, et que c'est toi qui as fait agir mon frère; mais il n'y a pas de ta faute, et l'on n'a aucun reproche à te faire. C'est Dieu qui a voulu cela, afin que je parvinsse au trône. Maintenant, prends le timon des affaires, comme tu l'as fait au temps de mon frère. » Safar répondit : « Ce que tu dis est vrai; ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait par inimitié pour toi, mais par attachement pour ton frère et dans ses intérêts. Mais à présent, je suis dans l'intention de me brûler; je ne puis donc accepter ta proposition. Il convient que, de même que j'ai été avec lui pendant sa vie, je l'accompagne après sa mort. » Barcamârys reprit : « Je désire que du moins tu écrives pour moi un livre sur les devoirs de la royauté, sur les besoins de l'administration et de la justice. » Safar consentit à ce qu'on lui demandait. Il composa un livre intitulé *Adab almolouk* ou l'instruction des rois, et c'est

sur la traduction de ce livre que j'ai fait l'abrégé qu'on voit ici. Quand le livre fut achevé, Safar le présenta à Barcamârys et lui en donna lecture. Tous les grands en furent dans l'admiration et remercièrent Dieu. Après cela, Safar quitta le roi et se brûla [1].

La puissance de Barcamârys ne cessa pas de s'élever; et il fut le dernier qui réunit tout l'Hindoustan sous ses lois. Voilà de quelle manière on nous représente Barcamârys; nous en avons reproduit les traits principaux.

N°. II.

EXTRAIT DU SCHAH-NAMEH[2].

HISTOIRE DE DJEMHOUR, RAJA (راى) DE L'INDE; DE SON FILS GOU ET DE SON NEVEU THALHEND, AVEC LE RÉCIT DE LA DÉCOUVERTE DU JEU D'ÉCHECS.

Un ancien précepteur royal s'exprime ainsi : Écoute un vieillard de la cour. Il y avait dans l'Inde un homme qui portait haut la tête et qui était riche

[1] Kalhana, auteur de la première partie de l'histoire de Cachemire, cite, parmi les sources où il a puisé, une histoire composée par Suvrata. (Voyez l'édition de M. Troyer, trad. française, t. II, p. 2.) *Suvrata* ne s'éloigne pas beaucoup de *Safar*, nom qui, dans le texte, n'est pas accompagné des points diacritiques, et peut se prononcer de différentes manières.

[2] Édition de Macan, t. IV, p. 1726-1745.

en trésors, en troupes et en armes. Son nom était Djemhour[1]; il était célèbre dans toute l'Inde, et il avait une réputation de bravoure plus grande que celle de Four (Porus). Il régna sur les Indiens avec tant de sagesse et de vigilance que, depuis le pays de Bost (dans le Sedjestan) et de Cachemire jusqu'aux frontières de Chine, tous les hommes considérables célébraient son nom. Par son courage, il avait subjugué une région tout entière. Le pays où il résidait s'appelait Sandaly[2].

Ses sujets vivaient contents sous son autorité. Il avait une femme sage, instruite et éclairée. Une nuit il lui naquit un fils auquel il donna le nom de Gou[3]. Mais, au bout de peu de temps, le roi tomba malade. La mort approchant, il recommanda son fils à la reine et mourut. Aussitôt les grands se couvrirent la tête de poussière; leurs cœurs étaient saisis de douleur de la mort de Djemhour. Tous se rappelaient avec attendrissement sa générosité et sa justice.

L'armée et les citadins s'assemblèrent; la mère, l'enfant et les hommes commencèrent à délibérer ensemble. Le prince n'était pas en âge de conduire l'armée; il ne pouvait ni s'asseoir sur le trône, ni porter la couronne; on craignit que le désordre ne se mît dans l'état, si on ne trouvait un roi arrivé à l'âge d'homme.

Djemhour avait un frère appelé May[4], qui s'était fait une grande réputation de prudence. Il résidait

¹ جمهور — ² سندلی — ³ گو — ⁴ مای

dans le pays de Danbar[1] et y faisait fleurir le culte des idoles. Les hommes sages se rendirent, les uns après les autres, de Sandâl à Danbar, et offrirent le trône à May. Les grands, depuis Cachemire jusqu'aux frontières de Chine, saluèrent May du titre de roi

May vint de Danbar, en portant haut la tête, et s'assit sur le trône de la grandeur. Il mit sur sa tête la couronne de Djemhour et régna avec justice et générosité. En même temps il épousa la veuve de son frère, et en eut un fils qu'il nomma Thalhend[2]. Mais, à peine ce fils fut-il arrivé à sa deuxième année, que May tomba malade et mourut. Gou avait alors sept ans.

Tout Sandaly fut dans la douleur et versa des larmes. On brûla le corps de May et on garda le deuil pendant un mois. Au bout du mois, l'armée s'assembla, ainsi que les hommes notables de la ville et tous ceux qui avaient quelque réputation de sagesse. Différentes opinions furent émises; enfin, un homme réputé pour sa prudence s'exprima ainsi: « Cette femme, qui a été l'épouse de Djemhour, s'est toujours tenue éloignée du mal; elle a cherché la vérité, et ses deux maris n'ont jamais rien fait que de juste; c'est une famille née pour l'équité et la droiture. Le parti le meilleur est de proclamer cette femme reine; en effet, elle rappelle la mémoire des rois. » L'assemblée ayant applaudi à ces paroles, cet

[1] دنبر — [2] طلهند

homme dit à la reine : « Occupe le trône de tes deux fils ; lorsque l'un d'eux sera digne d'exercer la souveraineté, tu lui céderas la puissance, les trésors et l'armée ; mais tu lui serviras de conseiller, de ministre et d'ami. »

La reine, conformément à ces paroles, prit en main l'autorité ; et l'empire tout entier eut à se louer de sa bonté, de sa vertu et de sa justice. Elle fit choix de deux moubeds[1], habiles et d'un esprit pur, et leur confia ses deux fils. Elle ne se séparait pas un seul instant de ses fils, et leur vue faisait sa plus grande joie. Lorsqu'ils eurent acquis de la force, et que leur esprit se fut développé, on les instruisit dans toutes les sciences. Quelquefois l'un des deux se trouvait seul avec sa pieuse mère, et alors il lui disait : « Qui de nous deux est plus sage, plus courageux et plus digne ? » La mère répondait : « Si vous voulez m'honorer, ce sera par la prudence, la retenue, la piété et des paroles honnêtes et polies. Puisque vous êtes l'un et l'autre appelés à occuper le trône, il vous faut pratiquer la sagesse, la pudeur et l'équité. » Une autre fois, l'un des princes se trouvant seul avec sa mère, lui disait : « A qui de nous appartient l'empire ? Qui a droit aux trésors, au trône et à la couronne ? » La mère répondait : « Le trône et la fortune qui te conviennent, c'est la sagesse et la prudence. »

[1] Ministres de la religion de Zoroastre. On voit que Ferdousy, à l'exemple d'autres auteurs musulmans, a mal à propos évité d'employer les termes propres à la religion indienne.

Cependant chacun des deux princes aspirait à la souveraineté. Un esprit malfaisant s'étant introduit auprès d'eux, ils commencèrent à s'agiter pour s'emparer de la couronne et du trésor. L'armée et la ville se trouvèrent partagées en deux moitiés; et la frayeur devint universelle. Excités par de perfides conseils, les deux princes se rendirent chez leur mère et lui dirent : « Qui de nous te paraît plus digne et plus capable de supporter le bien et le mal? » L'habile princesse répondit : « Il convient d'abord de conférer avec un moubed prudent et de bon conseil; vous chercherez en paix le parti le plus convenable. »

Un jour Gou dit à sa mère : « Réponds-moi franchement. Si je ne dois pas diriger l'empire avec honneur, dis-le-moi, et ne me cache pas la vérité; il vaut mieux confier le trône et la couronne à Thalhend. Quoiqu'il soit mon cadet, je suis prêt à le servir. » La mère répondit : « Ne précipite rien et parle avec mesure : quiconque s'assoit sur le trône de la royauté doit se ceindre les reins et avoir les deux mains ouvertes; il doit conserver son âme pure de tout péché, et être prêt à combattre ses ennemis; un jour le maître du soleil et de la lune l'interrogera sur la manière dont il a pratiqué la justice envers les bourgeois et l'armée; si un simple cousin a eu à souffrir de sa violence, son âme recevra l'enfer pour demeure. Le terme où il doit aboutir, c'est une couche de brique et de terre; ou bien on le brûlera dans une fosse. Si je fais choix de l'un de vous deux, l'autre sera courroucé contre moi. Ne

versez pas le sang pour obtenir la couronne ; car ce monde passager ne restera à personne. »

Ces paroles furent rapportées à Thalhend ; mais elles ne firent aucune impression sur son esprit. Il parla ainsi à sa mère : « Tu veux procurer la souveraineté à Gou, en sa qualité d'aîné ; mais, s'il me devance de quelques années, il n'en est pas pour cela meilleur ; je vois que ton cœur penche pour Gou. A Dieu ne plaise que je laisse déchoir le nom de mon père ! » La mère répondit, en faisant un serment : « Puissé-je être privée de la vue de la voûte azurée, si jamais j'ai adressé à Dieu un vœu semblable et si je l'ai caressé dans mon cœur ! »

Après cela, la mère assembla les grands de l'état, et répéta devant eux les conseils qu'elle avait donnés à ses enfants. Elle apporta la clef du trésor de ses deux maris ; et, après avoir exposé devant les assistants les effets de son administration, elle remit à chacun la récompense qui était due à son mérite.

Là-dessus, Gou dit à Thalhend : « Tu sais que Djemhour (mon père) était plus âgé de quelques années que (ton père) May, et le surpassait par la sagesse ; or, ton père ne manifesta jamais le désir de s'emparer du trône ; jamais il ne se crut humilié d'être dans un rang inférieur, et jamais il ne chercha à s'élever au-dessus de son aîné. Imite une conduite si droite ; réfléchis-y bien. Un homme aussi juste que ton père approuverait-il que je me misse sous les ordres de mon cadet ? Ma mère n'a dit que des choses équitables ; pourquoi ton cœur nourrit-il

des projets injustes? Appelons quelques hommes notables de l'armée ; quand ces hommes sages auront parlé, nous nous conformerons à ce qu'ils auront décidé. »

Les deux gouverneurs des princes intervinrent et discutèrent entre eux. Le gouverneur de Gou proposa de proclamer celui-ci roi de Sandal et de lui décerner la prééminence. La discussion s'échauffant, on plaça deux trônes sous un portique, et les deux princes s'assirent dessus. A droite se placèrent les deux gouverneurs ; à droite et à gauche on mit les grands de l'état. Les deux gouverneurs prirent la parole et dirent : « O hommes, qui portez haut la tête et qui avez donné tant d'exemples de courage, que pensez-vous qu'on doive faire au sujet de ces princes d'une naissance illustre, qui désirent marcher sur les traces de leur père? » L'assemblée gardant le silence, les gouverneurs reprirent : « Les bourgeois et l'armée savent que la discorde amènera des querelles et des combats. Le pays se trouvera divisé en deux moitiés, et les hommes sages seront très-embarrassés. » Là-dessus, un des assistants se leva et dit : « Que pourrions-nous faire d'utile en présence des deux princes? Réunissons-nous demain entre nous, et nous nous communiquerons les uns aux autres nos pensées ; ensuite nous ferons part à chacun des deux princes de ce qui aura été fait. Peut-être nous parviendrons à les mettre d'accord. » Chacun se retira agité et plein de noires pensées.

Le lendemain, les grands se rendirent au lieu désigné. Les uns penchaient pour Gou, les autres pour Thalhend. Les paroles se succédèrent sans ordre; les avis se trouvèrent partagés, et le pays de Sandal fut dans la confusion.

Les deux princes étaient dans la plus grande agitation. Nuit et jour ils se tenaient sur leurs gardes. Un jour les princes, se trouvant seuls ensemble, entrèrent en conversation, le visage enflammé et la tête remplie de projets hostiles. Gou dit à son frère: « Fais en sorte que nous ne disions rien que de mesuré. Tu sais que, tant que mon père Djemhour vécut, ton père May lui fut soumis comme un esclave. Il mourut me laissant faible et petit. Si, en ce moment j'avais été en état d'occuper le trône, personne n'aurait songé à son frère May. Suivons l'exemple des rois qui nous ont précédés. Je l'emporte sur toi par l'âge et par la position de mon père. Tu reconnais toi-même que je suis le plus âgé et le plus capable. Cesse de rechercher la couronne contre tout droit, et de mettre le désordre dans l'empire. » Thalhend répondit: « Il n'y a rien d'injuste dans mes démarches. Cette couronne et ce trône, je les tiens de mon père; je recueille le fruit de ce qu'il a semé. J'ai de plus mon épée, pour réclamer l'empire, le trésor et l'armée. Ainsi, qu'il ne soit plus question de Djemhour et de May. Si tu veux avoir le trône, il faut en venir aux mains. »

Les deux frères se séparèrent avec l'intention de recourir à la voie des armes, et ils firent aussitôt

leurs préparatifs. Soldats et bourgeois, tous ne respiraient que les combats. Un parti soutenait Thalhend, un autre Gou. Un bruit effroyable se faisait entendre à la porte de chacun des princes; on ne pouvait plus circuler dans la capitale. Thalhend fut le premier prêt à combattre, tant il était impatient de montrer sa bravoure. Il ouvrit la porte des trésors de son père, et il distribua à ses partisans des casques et des cuirasses. L'empire tout entier prit part à la querelle; des guerriers arrivaient de tous les côtés.

Thalhend revêtit la cuirasse, Gou se couvrit également de la cuirasse et du casque; l'un et l'autre se disposèrent à monter sur leur éléphant. Tu aurais dit que la terre entière se préparait à combattre. On entendait partout le bruit du tambour et de la clochette indienne; les oreilles étaient frappées du son de la trompette. Les deux armées se déployèrent sur une étendue de deux milles. Les deux princes dominaient les regards du haut de leur éléphant. En tête se trouvaient deux étendards d'un éclat éblouissant, l'un représentant un tigre et l'autre un aigle. L'infanterie occupait le premier rang, armée de lances, de boucliers et de tout l'équipement de guerre.

Gou, ayant jeté un coup d'œil sur le champ de bataille, eut sous les yeux un tableau qui, par la variété des couleurs, ressemblait au dos de la panthère. Les pieds des combattants étaient souillés de poussière; la plaine offrait l'aspect d'une mer de sang.

Gou; quelque irrité qu'il fût contre son frère, ne renonça pas à l'espoir d'une réconciliation. Il fit choix d'un homme à la parole éloquente, et qui était le principal de ses officiers. Il le chargea de rapporter ces mots à Thalhend : « O mon frère, mets un terme à cette guerre injuste ; le sang que tu auras versé dans un sentiment de haine restera attaché à toi ; ouvre l'oreille aux avertissements de Gou, et ne te laisse pas égarer par les paroles des méchants. Je ne veux pas laisser dans le monde une mémoire entachée de blâme. Or l'Inde sera ruinée par l'effet de cette guerre, et le pays deviendra la retraite des panthères et des lions. Cesse de vouloir combattre, et rends la joie à mon cœur en faisant la paix. Mesurons la contrée depuis ici jusqu'en Chine, et prends tout ce que tu désireras ; je te mettrai la couronne sur la tête et te céderai la royauté ; le trône et le diadème ne valent pas un grain de riz. »

Le député s'étant acquitté de son message, Thalhend le chargea de dire ces mots à son frère : « Ne cherche pas de prétexte pour me faire la guerre. Je ne te reconnais ni pour frère, ni pour ami ; tu n'es pas du même sang que moi. C'est toi qui causes la ruine de l'État, en t'attaquant aux braves. Les méchants se sont tous réunis auprès de toi. Tout le sang que la haine te fera verser, à partir de ce moment, sera pour toi un sujet de malédiction et de louange pour moi. Quant à la proposition que tu fais de m'accorder la couronne avec des provinces considérables et ce trône d'ivoire, je réponds que la

puissance et le trésor sont ma propriété. Tout m'appartient depuis le soleil jusqu'au dos du poisson[1]. Si tu veux que nous soyons amis, remets-moi les états que tu occupes. J'ai rangé mon armée en ordre de bataille ; nous abattons les têtes au milieu de la plaine ; nous forçons l'armée de Gou à demander merci. Je fais mouvoir mon armée de telle manière que la féroce panthère elle-même sera rassasiée de sang. Nous allons emmener Gou les mains liées derrière le dos. »

Le député ayant répété mot pour mot cette réponse à Gou, celui-ci fut accablé de tristesse. Il appela son précepteur et lui parla longuement à ce sujet. « O toi, lui dit-il, qui recherches la sagesse, indique-moi un remède à une telle situation. Toute la plaine est devenue une mer de sang ; les corps sont privés de leur tête. Il ne faut pas que les suites de cette guerre tournent contre nous. »

Le précepteur répondit : « Tu n'as pas besoin des conseils d'autrui. Si tu veux avoir mon avis, je te conseille de ne pas t'obstiner à combattre ton frère. Envoie-lui de nouveau un homme habile et à la parole insinuante ; peut-être on parviendra à le calmer. Abandonne-lui sans regret l'argent du trésor : la vie de ton frère vaut plus que tout l'argent du monde. Puisque la couronne et l'anneau t'appar-

[1] Cela signifie *depuis le soleil qui domine le monde jusqu'au poisson qui lui sert de support.* (Sur cette image, qui est commune aux Indiens et aux Persans, comparez Williams Jones, *Recherches asiatiques*, t. II, p. 174, de la traduction française, et Silvestre de Sacy, *Pend-nameh, ou Livre des conseils*, p. xxxiii et xxxvi.)

tiennent, n'entre pas en contestation avec lui au sujet du trésor. J'ai examiné les mouvements célestes; il n'a plus pour longtemps à vivre. Des sept planètes qui se meuvent dans le ciel, je n'en ai pas vu une qui lui soit favorable. Il doit périr sur ce champ de bataille. Tout ce qu'il te demandera en chevaux et en argent, abandonne-le-lui, afin de n'avoir pas à pleurer sur le sort qui lui est réservé. Un amour trop prononcé de la royauté, du trône et de la couronne t'exposerait à être traité par l'armée de mauvais cœur. » Là-dessus, Gou fit choix d'un homme né sous une heureuse constellation et à la parole agréable, et il lui dit : « Rends-toi auprès de Thalhend, et dis-lui que Gou est vivement affligé de cette lutte. Il prie Dieu de t'inspirer des sentiments de sagesse et d'amitié, et désire que tu cesses de faire la guerre à ton frère. C'est probablement ton précepteur qui t'a entraîné dans l'égarement; quelque effort que tu fasses, tu n'échapperas pas à l'influence des mouvements célestes. Nous sommes en butte aux reproches du roi de Cachemire et du fagfour de la Chine, qui pressent nos états de deux côtés différents. « Comment, disent-ils, Thalhend et Gou « ont-ils osé en venir aux mains pour le trône et la « couronne? Peut-être ils ne sont pas d'une naissance « aussi illustre qu'on le croit. » Si tu quittes ton armée pour venir à moi, tu rendras son éclat à mon âme flétrie. Je te prodiguerai l'or, la soie, les chevaux et les pierres précieuses; tu régneras sur de vastes contrées; tu recevras le sceau, la couronne, les

bracelets et le trône d'ivoire. » Le député se rendit en toute hâte auprès de Thalhend; mais celui-ci le chargea de cette réponse pour Gou : « On te coupera la langue avec le glaive, et on livrera ton corps aux flammes. J'ai entendu tous tes discours frivoles, et je n'ai vu émaner de ta part que des subterfuges. Comment me donnerais-tu le trésor royal? Qui es-tu au milieu de cette grande réunion d'hommes? Probablement ta vie touche à sa fin, puisque tu te livres à des idées vaines. Tu es venu pour combattre; pourquoi ces retards? »

La nuit étant venue, les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Des retranchements avaient été creusés devant le camp et des gardes veillaient à l'entour. Le lendemain, au moment où le soleil sortit de la constellation du Lion, la terre se trouva comme une mer agitée; le soleil étendit son voile jaune sur la voûte azurée. Aussitôt le bruit de la trompette et des clairons se fit entendre des deux pavillons suprêmes. Les deux étendards royaux furent déployés, et les deux armées se rangèrent par aile droite et aile gauche. Les deux rois s'étaient placés au centre, ayant chacun à leur côté le précepteur qui leur servait de ministre.

Gou chargea son précepteur de crier ces mots aux officiers : « Tenez l'étendard déployé, et dégainez vos épées couleur de violette. Qu'aucun d'entre les braves n'avance son pied hors des rangs; que les fantassins ne quittent pas leur place; la précipitation au jour du combat dénote un manque de prudence.

Je vois Thalhend s'avancer fièrement avec son armée. La sagesse appartient à Dieu seul, et j'espère que Dieu dirigera nos pensées. Nous avons déféré aux conseils qu'on nous a donnés; nous avons fait porter des paroles d'amitié; et Thalhend n'a pas voulu agréer nos avances. Sans doute notre armée sera victorieuse; le soleil et la lune se montrent favorables. Évitez de répandre le sang en vue du butin; vous obtiendrez une riche récompense. Si quelqu'un d'entre vous lance son cheval sur le centre de l'armée ennemie, et qu'il rencontre Thalhend, il doit éviter de le renverser sur la poussière. »

De son côté, Thalhend, se plaçant devant son armée, prononça ces mots : « O gardiens du camp! sans doute nous serons victorieux, car les mouvements des astres nous sont propices. Dégainez tous vos épées, invoquez le nom de Dieu et marchez à l'ennemi. Quand vous prendrez Gou, vous ne le tuerez pas; vous ne lui adresserez pas des paroles dures. Vous l'enlèverez du dos de son éléphant furieux, et vous me l'amènerez les deux mains attachées. »

En même temps, le bruit des trompettes se fit entendre des deux tentes royales. Les montagnes et la mer retentirent du bruit du hennissement des chevaux et du choc des pesantes massues; tu aurais dit que le ciel rétrogradait dans sa marche.

Au moment où les deux princes, qui étaient placés au centre, firent mettre leur éléphant en mouvement, Thalhend cria à son frère : « Tiens-toi loin

de la portée de mon javelot. Évite, ô mon frère, d'engager le combat avec moi, et prends garde à mon épée. » Gou adressa les mêmes paroles à Thalhend. Bientôt la terre fut comme une mer de sang. Les héros habitués à manier le poignard parcouraient le champ de bataille. Par suite des coups que portaient les deux rois belliqueux, le sang coulait avec les cervelles. . . . . .

Le carnage dura jusqu'au coucher du soleil. Alors on entendit ces paroles de Gou : « O vaillants guerriers ! ô héros invincibles ! quiconque demandera merci, ne lui montrez aucun ressentiment de l'opiniâtreté de cette lutte. Il faut que mon frère redoute les suites de la guerre. Dès qu'il se verra abandonné, il n'hésitera pas à se donner à nous. » Beaucoup de guerriers de l'armée de Thalhend demandèrent merci, beaucoup d'autres se firent tuer les armes à la main. L'armée entière était en déroute; les troupeaux étaient séparés des bergers, et les bergers des troupeaux. Gou ayant vu son frère délaissé sur son éléphant, lui cria : « Retourne, ô mon frère, dans ton palais. Tu n'éprouveras aucun mauvais traitement de ma part, ni toi ni aucun des officiers de ton armée. Tu pourras remercier Dieu, tout le reste de ta vie, de ce que tu as échappé aux périls de cette guerre. »

A ces mots, Thalhend rougit de honte; il quitta le champ de bataille pour se rendre à Morg[1].

Là, ses troupes étant venues le trouver de tous

[1] مرغ C'est un nom de lieu.

les côtés; il ouvrit la porte de son trésor et donna aux soldats leur paye. Bientôt l'armée se trouva remise et satisfaite. Tous ceux qui avaient droit à un khilat reçurent un habillement d'une richesse proportionnée à leur mérite. Dès que les guerriers se virent de l'argent dans les mains, ils oublièrent les fatigues auxquelles ils avaient été en proie. Alors, Thalhend fit dire ces mots à son frère : « O toi qui es pour le trône ce que l'ivraie est pour un jardin, tu seras livré aux flammes au moment où tu t'y attends le moins. Ton âme sera percée; tes yeux seront piqués à coups d'aiguille. En vain tu prétends échapper à ma vengeance; n'attache pas ton cœur aux illusions. »

Lorsque Gou reçut cette réponse grossière, il renonça à tout sentiment d'amour pour son frère. Plein de tristesse, il appela son précepteur et lui témoigna sa douleur. Le précepteur répondit : « Prince, toi seul, par les droits que t'a transmis ton père, tu es digne du trône. Zélé pour les sciences, tu es plus savant que qui que ce soit. Tu es plus puissant que les rois qui portent couronne. Je t'ai dit ce que m'avaient annoncé les mouvements du soleil et de la lune. Tant que ton frère vivra, il ne cessera pas de te faire la guerre. Ton intérêt est de gagner du temps. Évite dans ta réponse les expressions dures. Cherche à ramener ton frère par les liens de la parenté et de l'honneur. Tous ses efforts tendent à un but criminel. Que peut-il espérer, lorsque Dieu seul est maître du succès? »

Gou rappela le député, et le chargea de ces mots pour son frère : « Cesse de montrer cette dureté et cette rudesse. Les expressions dures ne sont pas dignes d'un roi. Jusqu'ici tu n'as pas voulu m'écouter, et tu n'as tenu aucun compte de la parenté qui nous unit. Mais, comme je désire vivement que tu te conserves dans un rang élevé, et que tu restes fidèle aux convenances, je t'exprime tout ce que je sens dans mon cœur. C'est ton méchant ministre qui t'a détourné de la douceur, de la prudence et de la sagesse. Consens à la paix; je t'enverrai tout ce qu'il y a auprès de moi en fait de richesses et de sujets dévoués. Ton âme prévenue verra que mon cœur ne respire que la justice. Périsse celui qui ne se réjouit pas de ta vie! Mais, peut-être tu n'as pas d'autre désir que la guerre; je disposerai, en conséquence, mon armée pour le combat; car j'ai droit à l'empire. Nous quitterons ces contrées florissantes, et nous conduirons nos armées sur les bords de la mer. On creusera autour du camp un fossé qui se remplira avec les eaux de la mer. Alors, nous mettrons les deux armées aux prises, et celle des deux qui sera vaincue se trouvera sans issue pour se sauver. Le vainqueur s'abstiendra de verser le sang; mais les vaincus seront tous faits prisonniers[1]. »

[1] Par le mot *mer*, دريا, il faut peut-être entendre un fleuve, tel que la Djomna ou le Gange. Ordinairement quand les écrivains persans de l'Inde veulent parler de la véritable mer, ils disent *la mer salée*, درياى شور.

Lorsque Thalhend eut reçu ce message, il convoqua les principaux officiers de son armée. Après qu'ils se furent assis, Thalhend leur fit part des propositions de son frère; ensuite, il leur dit: « O guerriers intrépides, que pensez-vous de cette idée de nous rapprocher de la mer, et comment faut-il accueillir cette proposition? Si vous voulez ne faire qu'un avec moi, personne ne se relâchera le moins du monde des devoirs de cette guerre. Puisque nous cherchons le combat, que nous importent la mer et les montagnes? L'ambitieux qui est tué, mais qui se rend célèbre, est au-desssus de l'homme qui vit et qui est le jouet de ses ennemis. Ceux d'entre vous qui se signaleront par leur zèle seront récompensés. Je leur donnerai beaucoup de biens, des esclaves et des chevaux parés. Nos noms seront bénis dans toutes les cités, depuis Cachémire jusqu'à la mer de Chine. Je distribuerai à l'armée toutes les villes, du moment que je serai maître du pouvoir, de la couronne et du trône. »

A ce discours, tous les officiers, l'un après l'autre, se prosternèrent la face contre terre; puis ils dirent: « Nous ne demandons pas mieux que de rendre notre nom illustre. Tu es notre souverain. Abandonne-toi à la fortune. » En même temps, il s'éleva un cri de la tente du roi; toute la contrée fut, pour ainsi dire, ébranlée par le mouvement qui eut lieu. Thalhend conduisait son armée vers la mer; l'armée de Gou avait pris la même direction. Les deux princes, qui respiraient la haine, s'arrêtè-

rent en face l'un de l'autre. On creusa un fossé autour des deux camps; quand le fossé fut assez profond, l'on y fit entrer l'eau de la mer. Les deux armées se rangèrent en face l'une de l'autre. On plaça les bagages sur les bords de la mer.

Les deux rois s'avancèrent au centre, montés sur leur éléphant, et leurs troupes se placèrent autour d'eux. Bientôt, la terre devint semblable à de la poix, à cause du grand nombre des javelots; le ciel parut se couvrir de violettes, par le reflet des étendards; l'atmosphère prit une couleur d'ébène, à cause de la poussière soulevée par les deux armées. Tu aurais dit qu'au son des trompettes et au bruit des tambours la mer s'agitait, et que les crocodiles étaient dans un état bouillonnant. Les blessures faites par les haches d'armes, les massues et les épées produisirent sur la surface des eaux un brouillard rouge. Au moment où le soleil se coucha, personne ne distinguait plus la face du monde. Une des deux armées était tombée dans le fossé rempli de sang; l'autre était étendue dans la plaine, les têtes séparées des corps. Le sol était jonché de cervelles, les sabots des chevaux étaient couverts d'une boue mêlée de sang.

Thalhend ayant jeté un regard du haut de son éléphant, vit la terre semblable à une mer. Comme le vent soufflait de son côté, il sentit le besoin de boire et de manger. Il ne lui restait plus d'abri à espérer contre le vent, les rayons du soleil et le glaive perçant; il n'avait plus de chances de repos

ni de fuite. Là-dessus, il se coucha sur sa selle dorée et mourut, abandonnant l'Inde tout entière à son frère Gou. L'homme a dirigé ses regards vers la grandeur. Son cœur ressent la douleur et la colère, en voyant son impuissance. Ni ceci, ni cela, ô sage vieillard, n'a de chance de durée; parmi toutes les choses de ce monde, fais choix du contentement intérieur.

Gou jeta un regard du centre de son armée, et n'aperçut plus l'étendard de son frère. Il envoya un cavalier pour rôder autour de l'éléphant du prince, et pour savoir ce qu'était devenu ce drapeau qui, par son rouge éclatant, répandait une nuance violette sur la face des cavaliers. « Peut-être, se disait-il, ma vue est-elle encore plus trouble que la poussière qui couvre l'atmosphère. » Le cavalier chercha partout et n'aperçut pas le drapeau. Une grande rumeur se faisait entendre au centre; les braves cherchaient leur roi. Le cavalier retourna sur ses pas, et rendit compte à Gou de ce qu'il avait vu et entendu. Alors le prince descendit de son éléphant, et marcha à pied, en pleurant, l'espace de deux milles. Il examina le corps de son frère, de la tête aux pieds, et n'aperçut aucune trace de blessure. Le prince au cœur élevé était très-ému. Il s'assit, le cœur triste et abattu, et dit : « O brave jeune homme, tu t'en es allé, en proie à la douleur et l'âme flétrie. Tu as été victime de l'influence d'une mauvaise étoile; sans cela, un vent funeste n'aurait pas soufflé sur toi. Tu t'en es allé, laissant ta mère dans un état déplorable.

Je t'ai prodigué avec bonté les avis; mais tous mes avis ont été inutiles.»

Lorsque le précepteur de Gou arriva en ce lieu, il vit l'ambitieux Thalhend étendu sans vie. Son frère pleurait au milieu de cette vaste plaine, et ses cris s'élevaient jusqu'au-dessus de la sphère céleste. Le précepteur se roula par terre en pleurant, et en criant: «Hélas, prince intrépide!» Puis il fit venir d'agréables paroles sur ses lèvres et s'exprima ainsi: «O monarque sublime! de quelle utilité peuvent être cette tristesse et ce deuil? Il est arrivé ce qui devait arriver. Loue plutôt le Créateur du monde de ce que ton frère n'est pas mort de ta main. J'avais fait part au roi de ce qui était annoncé par Saturne, Mars, le soleil et la lune. J'avais dit que les efforts que faisait ce jeune homme pour combattre lui attireraient quelque malheur sur la tête. Thalhend a passé comme le vent; il s'est perdu par son ignorance et sa précipitation. Mais voilà une armée qui est mécontente et qui a les yeux levés sur toi. Calme-toi, et montre-nous un cœur paisible. Prouve, par la sérénité de ton âme, que tu es vraiment sage. Si le roi se faisait voir à l'armée, accablé par la tristesse, les yeux mouillés de larmes et marchant à pied, il ferait tort à sa considération auprès des soldats, il s'exposerait à l'insolence des hommes vils. Le roi est comme une coupe d'eau de rose. Il ne faut pas laisser corrompre l'eau de rose par le contact de l'air.»

Le roi eut égard à cet avis plein de sagesse. Aussi-

tôt l'on proclama ces mots dans l'armée : « O guerriers illustres ! ne restez pas tous ensemble sur le champ de bataille ; mettez-vous en devoir de célébrer les louanges de Dieu. Vous êtes tous sous ma sauvegarde, vous êtes destinés à me rappeler la mémoire de mon frère. »

Ensuite le roi convoqua tous les chefs et exhala par des larmes de sang ce qu'il éprouvait dans son cœur. Il fit construire une bière étroite, ornée d'ivoire, d'or, de turquoise et de bois de sadj (tek) ; on en couvrit la surface de soie de Chine ; elle fut enduite de glu, de poix, de camphre et de musc. L'armée se mit alors en marche pour retourner vers la capitale.

Depuis le moment où les deux princes avaient annoncé l'intention de vider leur querelle par la force des armes, leur mère avait perdu le sommeil, le repos et l'appétit. Elle tenait constamment ses regards fixés sur la route ; tous ses jours se passaient dans l'amertume. Lorsque l'on commença à voir la poussière que l'armée soulevait dans sa marche, cette mère au cœur inquiet aperçut, du haut d'un belvédère, l'étendard de Gou, dont l'armée couvrait toute la surface du pays. Sa vue s'étendit à une distance de deux milles, espérant reconnaître la couronne et l'éléphant de Thalhend. N'apercevant rien de semblable, elle se jeta en bas du belvédère et cria : « L'armée s'avance par ce côté de la montagne ; on reconnaît Gou et les troupes qui étaient parties avec lui ; rien n'indique ni Thalhend, ni son élé-

phant, ni son étendard, ni ses officiers aux bottines dorées. » En prononçant ces mots, cette mère versa des larmes de sang; son sein était inondé de sang. Ensuite, quand on lui raconta que l'éclat de la puissance de Thalhend s'était obscurci, et que l'ambitieux Thalhend était mort sur la selle de son éléphant, abandonnant à son frère la souveraineté tout entière, elle se mit à courir vers son palais. Là elle se frappa plusieurs fois la tête contre le mur, elle se déchira les habits, s'ensanglanta la figure; elle livra aux flammes son palais et son trésor, ainsi que ses pavillons, et le trône symbole de la grandeur. Enfin, elle alluma un grand feu, afin de se brûler à la manière des Indiens, et pour rendre hommage par ce sacrifice au culte national.

Lorsque Gou fut instruit de l'état de sa mère, il monta sur un cheval rapide, se rendit auprès de sa mère, la pressa contre son sein et lui dit, les larmes aux yeux : « O ma mère, prête-moi une oreille bienveillante; car je suis innocent de ce qui est arrivé. Ce n'est ni moi, ni mes compagnons, qui l'avons tué, ni aucun homme de cette illustre compagnie. Personne n'eût osé lui dire un mot de dureté; c'est son mauvais astre qui l'a perdu. » La mère répondit : « O cœur méchant, ta conduite sera condamnée par le ciel. Tu as fait mourir ton frère pour avoir la couronne et le trône. Personne ne t'appellera ni bon, ni heureux. » Gou reprit : « O mère excellente, il ne faut pas avoir une si mauvaise idée de moi. Calme-toi et je te ferai voir le champ de bataille,

avec la place qu'occupaient tes deux fils et leurs armées. J'en prends Dieu à témoin, lui qui a créé la lune et le soleil, lui qui a fait le jour, la nuit et le ciel, qui tourne sur lui-même. On ne verra plus désormais en mes mains ni sceau, ni trône, ni cheval, ni massue, ni épée, ni diadème, jusqu'à ce que j'aie prouvé ce que j'avance. Je veux attendrir ton cœur, de dur qu'il était; tu verras, avec ton esprit éclairé, que personne n'a été l'artisan de sa mort. Qui peut se préserver de la mort, même en se couvrant d'une cuirasse et d'un casque? Si tout ce que je te dirai ne suffit pas pour te persuader, j'en jure par le maître suprême de toutes choses, Gou est résolu à périr dans les flammes et à faire par cela même la joie de ses ennemis. »

Lorsque la mère entendit les paroles de Gou, elle regretta d'avance la perte d'un jeune homme d'une taille si imposante, et qui se trouvait encore au début de la vie. Elle lui dit : « Montre-moi la manière dont Thalhend est mort sur son éléphant. Peut-être ce spectacle rendra le calme à mon cœur. » Gou se rendit, plein de tristesse, dans son palais, et, faisant venir son précepteur, qui était expérimenté dans les choses de la vie, il lui fit part de la situation de sa mère. Le roi et le précepteur s'assirent, pour parler sur cette affaire. Mais le précepteur dit : « O roi excellent, nous sommes hors d'état de résoudre cette difficulté. Faisons un appel à tous les hommes illustres et prudents de l'empire, jeunes et vieux; qu'on envoie des messagers à Cachemire, à Danbar,

à Morg et à May [1]. » En conséquence, Gou fit partir des cavaliers dans toutes les directions, et partout où se trouvait quelque mobed du premier rang.

Lorsque tous ces personnages furent réunis à la cour, le roi s'assit au milieu d'eux. Alors le précepteur fit la description du champ de bataille, et raconta de quelle manière le combat avait eu lieu. On s'entretint de la mer, du fossé, et du canal qui les faisait communiquer l'un à l'autre. Pendant la nuit qui suivit, les assistants ne purent dormir d'un sommeil paisible; car, de temps en temps, ils se faisaient des questions à ce sujet. Le lendemain, lorsque le bruit des trompettes, qui se faisait entendre de la grande place, annonça le lever du jour, l'assemblée demanda qu'on apportât du bois d'ébène. Deux hommes habiles construisirent une table carrée, sur laquelle ils figurèrent le fossé, le champ de bataille et les deux armées. Ils ménagèrent sur la table cent cases, au milieu desquelles on pouvait faire défiler les guerriers et les deux monarques. Les guerriers furent représentés en bois de tek et en ivoire; les deux rois portaient la couronne sur leur tête, et présentaient un aspect imposant. Les fantassins et les cavaliers étaient placés sur deux rangs, occupés à se combattre. Un brave se détachait du milieu des chevaux, des éléphants et des deux ministres royaux, pour lancer son cheval sur l'armée ennemie. Tous les personnages offraient

un aspect guerrier; l'un se mouvait avec rapidité, l'autre procédait avec lenteur[1].

La reine contempla ce jeu, le cœur triste de la mort de Thalhend. Nuit et jour elle faisait tenir devant elle un jeu d'échecs, et y avait les yeux fixés. Toutes ses pensées, tous ses désirs se rapportaient à ce jeu. Au souvenir de Thalhend, son âme était en proie à l'angoisse; elle répandait à chaque instant des larmes de sang, et le jeu d'échecs était sa seule distraction. Elle passa ainsi le reste de ses jours, sans boire ni manger, jusqu'à ce que le terme de sa vie arrivât. Moi aussi, je termine ici cette histoire que j'ai entendu raconter à des personnes anciennes.

N° III[2].

EXTRAIT

DE L'OUVRAGE D'ALBYROUNY SUR L'INDE.

فى معارف شئ من بلادهم وانهارهم وتخزهم وبعض المسافات بين ممالكهم وحدودهم

يصور فى المعمورة انها فى نصف الارض الشمالى ومن هذا النصف فى نصف فالمعمورة اذن فى ربع من ارباع الارض

[1] Ici viennent quelques vers, dont une partie a été publiée par Hyde, dans sa dissertation intitulée *De Ludis orientalibus*. (Voyez le *Syntagma Dissertationum* de Hyde, t. II, p. 75 et suiv.)

[2] Fonds Ducaurroy, n° 22; ch. XVIII, f. 46 et s. (Voyez aussi l'exemplaire du Traité d'Edrisi, man. de la Bibl. roy. à la fin.)

ويطيف به بحر يسمى فى جهتى المغرب والمشرق محيطا
ويسمى اليونانيون ما يلى الغربى منه وهو ناحيتهم
اوقيانوس وهو قاطع بين هذه المعمورة وبين ما يمكن ان
يكون وراء هذا البحر فى الجهتين من برّ او عمارة فى جزيرة
اذ ليس بمسلوك من ظلام الهوآء ومن غلظ الماء ومن
اضطراب الطرق وعظم الغرر مع عدم المعايدة ولذلك
عمل الاوآئل فيه وفى سواحله علامات تمنع عن سلوكه
واما من جهة الشمال فالعمارة تنقطع للبرد دونه الا فى
مواضع تدخل اليها منه السفينة والجباب واما من جهة
الجنوب فالعمارة تنتهى الى ساحل البحر المتصل بالمحيط
فى الجانبين وهو مسلوك والعمارة غير منقطعة عنده وانما
هو مملو بالجزائر العظام والصغار وهذا البحر مع البر
يتنازعان الوضع حتى يلج احدهما فى الاخر اما البر فانه
يدخل البحر فى النصف المغربى ويبعد ساحله فى الجنوب
فيكون فى تلك البرارى سودان المغرب الذين يجلب الخدم
من عندهم وجبال القمر التى منها منابع نهر النيل وعلى
الساحل والجزائر اجناس الزنج ويدخل فى هذا النصف
المغربى من البحر خلجان فى البر كخليج بربرا وخليج قلزم
وخليج فارس ويدخل ارض المغرب فيه فيما بين هذه
الخلجان دخولا ما واما فى النصف المشرقى فانه يدخل فى

بر الشمال دخول ذلك البر فى الجنوب وربما امعن باغباب
منه واخوار اليه وهذا البحر يسمى فى اكثر الاحوال
باسم ما فيه او ما يحاذيه ونحن نحتاج منه الى ما يحاذى
ارض الهند فيسمى بهم وبعد ذلك فنتصور فى المعمورة
جبالا شاهقة متصلة كانها فقار ظهر فيها تمتد فى اواسط
عروضها على الطول من المشرق الى المغرب فتمر على الصين
والتبت والاتراك ثم كابل وبدخشان وطخارستان وباميان
والغور وخراسان والجبل واذربيجان وارمينية والروم وفرنجة
والجلالقة ولها فى امتدادها عرض ومسافة وانعطافات تحيط
ببرارى وسكان فيها ويخرج منها انهار الى كلتى الجهتين
وارض الهند من تلك البرارى يحيط بها من جنوبها بحرهم
المذكور من ساير الجهات تلك الجبال الشوامخ واليها مصابّ
مياهها بل لو تفكرت عند المشاهدة فيها وفى احجار
المدملكة الموجودة الى حيث تبلغ الحفر عظيمة بالقرب من
الجبال وشدة جريان مياه الانهار واصغر عند التباعد
وفتور الجرى ورمالا عند الركود والاقتراب من المغايض
والبحر لم تكد تصور ارضهم الا بحرا فى القديم قد انكبس
بجولات السيول وواسطتها هى ما حول بلد كنوج ويسمونها
مدّديش اى واسطة الممالك وذلك من جهة المكان لانها
فيما بين البحر والجبل وفيما بين الجروم والصرود وفيما بين

حدبها الشرق والغربى ومن جهة الملك فقد كان كنوج مسكن عظمائهم الجبابرة الفراعنة وارض السند منها فى غربها والوصول من عندنا الى السند من ارض نيمروز اعنى ارض سجستان والى الهند من جانب كابل على ان ذلك ليس بواجب فالوصول اليها ممكن من كل صقع عند ارتفاع العوايق ويكون فى الجبال المحيطة بارضهم قوم منهم او مقاربون اياهم متمردون الى الحدود التى ينقطع عندها جنسهم وبلد كنوج موضوع على غرب نهر كنك كبير جدا واكثره الان خراب معطّل لزوال مقر الملك عنه الى بلد بادى وهو فى شرق كنك وبينهما مسيرة ثلثة ايام او اربعة وكما ان كنوج اشتهر باولاد باند فكذلك اشتهرت مدينة ماهورة بباسديو وهى على شرق نهر جون وبينهما ثمانية وعشرون فرسخا وتانيشير فيما بين النهرين شمالى عنهما يبعد عن كنوج بقريب من ثمانين فرسخا وعن ماهورة بقريب من خمسين ونهر كنك يخرج من تلك الجبال المذكورة ويسمى مخرجه كنك دوار وكذلك مخارج اكثر انهارهم منها كما ذكرنا فى موضعه فاما بلدانهم ومسافات ما بينها فالمعول لمن لم يشاهدها على الاخبار ولا يزال بطلميوس يتالم من جملتها وحرضهم على التحريض فيها وقد وجدت لكذبهم قانونا اخر وهو ان الهند ربما

فرضوا لحمل الثور الغى منا وثلثة الاف فيضطر لذلك الى
ترديد القافلة فيما بين طرفى كل مرحلة اياما كثيرة
حتى ينقل الثور مرة كله من احد الجانبين الى الاخر ثم
يحسبون المسافة بين البلدين مسيرة ايام بمجموعة من
الترديدات ولا حيلة لنا فى تصحيح الاخبار الا بغاية
الاجتهاد والاحتياط وقبيح ترك ما نعلم لما لا نعلم فلنبسط
فى الاضطراب عذرنا

ونقول حينئذ ان الاخذ من كنوج الى الجنوب فيما بين
نهرى جون وكنك يبلغ من المواضع المعروفة الى ججَّمَوا
وهو على اثنى عشر فرسخا وكل واحد من الفراسخ اربعة
١ اميال اعنى كروه ثم ابهاپورى على ثمانية فراسخ ثم كرهه
على ثمانية ثم بَرْهَشل على ثمانية ثم شجرة پرياك على اثنى
عشر وهى على مصب ماء جون الى كنك وعندها يمثل
الهند بانفسهم بالمثلات المذكورة فى كتب المقالات ومنها
الى مصب كنك الى البحر اثنى عشر وياخذ من تلك
الشجرة نحو الجنوب بقاع اخر نحو الساحل فمنها الى ارك
٢ تيرت اثنى عشر والى مملكة اُوبَرْهار اربعون والى اُورْدَ بِيشَو
على الساحل خمسون ومنه على الساحل نحو المشرق وهى
الممالك التى يليها الان جور واولها دَرَوْر اربعون الى كانجى
ثلثون والى مليه اربعون والى كونك ثلثون وهو اخرها

واذا اخذت من بارى مع كنك على جانبه الشرقى فان منه الى اَجُودَهه خمسة وعشرون والى بَنَارَسى المعظم عندهم عشرون ثم ينحرف عن سمت الجنوب الى المشرق فالى شروار خمسة وثلثون والى پاتلى پتر عشرون والى منكيرى خمسة عشر والى جنبه ثلثون والى دوكم پور خمسون والى كنكاساير مصب كنك فى البحر ثلثون واما من كنوج على سمت المشرق فالى بارى عشرة والى دوكم خمسة واربعون والى مملكة شلهت عشرة والى بلد بهت اثنى عشر ثم ما تيامن فانه يسمى تلوت واهلها تروى غاية سواد اللون فطس على صورة الترك وتبلغ الى جبال قامرو الممتدة الى البحر وما تياسر فهو مملكة نيپال وذكر بعض من سلك تلك البقاع انه تياسر عن استقبال المشرق وهم بتنوت وانه سار الى نيپال عشرين فرسخا اكثره صعود وانه بلغ من سال الى يبهوتيشر فى ثلثين يوما وذلك قريب من ثمنين فرسخا للصعود فيها على الهبوط فضل وهناك ماء يعبر مرات بجسور من الواح مشدودة بالحبال من خيزرانيين ممدودين فيما بين الجبلين من اميال مبنية هناك ويعبر الاثقال عليها على الاكتاف والماء تحتها على ماية ذراع مزبد كالثلج يكاد يحطم الجبال ويحمل الاثقال بعد ذلك على ظهور الاعنز وزعم انه راى هناك ظباء ذوات اربعة اعين

فان جنسها كذلك لا انه فى بعض من غلط الطبيعة ويهوتيشر اول حد التبت وفيه تتغير اللغة والزى والصورة ومنه الى راس العقبة العظمى عشرون فرسخا ومن قلتها ترى ارض الهند سوداء تحت ضباب والجبال التى دون العقبة كالتلال الصغار وارض التُبت والصين حمراء والنزول اليها يقصر عن الفرسخ ومن كنوج ايضا فيما بين المشرق والجنوب على غرب كنك الى مملكة جَجاهُوتى ثلثون فرسخا وقصبتها كَجُوراهه وفيما بينها قلعتا كواليـر وكالنجر من مذكورى القلاع والى دهال وقصبتها پتورى وصاحبها الان كنكيو والى مملكة كنّكَرَة عشرون وبعد ذلك اُپْسُور ثم بَنَواس على الساحل ومن كنوج فيما بين الجنوب والمغرب الى آسى ثمانية عشر والى سَهَينا سبعة عشر والى جندرا ثمانية عشر والى راجَوْرى خمسة عشر والى بزانة قصبة كزرات عشرون ويعرفها اصحابنا بنارايـن ولما خربت انتقلوا الى بلد اخر حدوده والمسافة بين كل واحد من ماهوره وكنوج او ماهوره وبزانه واحدة ثمانية وعشرون ومن قصد اوجين من ماهوره كان طريقه على قرى متقاربة لا تتباعد الا بخمسة فراسخ او اقل ويبلغ على خمسة وثلثين فرسخا الى بلد كبير يسمى دُودَهى ثم بامهور على سبعة ثم بهايلسان على خمسة وهو ظاهر عندهم

واسمه اسم صنمه ثم اردين على تسعة واسم صنمه مَهكال
ثم الى دِهَار سبعة ومن بزانة نحو الجنوب الى ميقار خمسة
وعشرون وهي مملكة فيها قلعة جَنْتَرور ومن القلعة الى مالوا
وقصبته دهار عشرون ومدينة اوجين شرقية عن دهار
تسعة فراسخ ومن اوجين الى بهايلسان وهو من مالوا عشرة
ومن دهار نحو الجنوب الى مَهْومَهْرة عشرون والى كندوهو
عشرون والى نَماوَرْ على شط نهر نَرْمَد عشرة والى البُسْپُور
عشرون والى مَنْدَكر على شط نهر كوداور ستون وايضا فمن
دهار فى الجنوب الى وادى نِمّيه سبعة والى مَهْرَت ديش ثمانية
عشر والى ولاية كُنْكَنْ وقصبتها تاله على الساحل خمسة
وعشرون ويذكرون ان فى برارى كُنْكَنْ المسماة دانك
دابة تسمى شَرَو ذات اربع قوائم وعلى ظهرها شبه القوائم
اربع اخرى نحو العلو ذات خرطوم صغير وقرنين عظيمين
يضرب بهما الفيل يقطعه بنصفين وهي على هيئة الجاموس
اعظم من كنده ويزعمون انها ربما نطحت دابةً ما وشالت
بها او بعضها نحو ظهرها فوقعت فيما بين قوائمها العليا
فعفنت وتدوّدت فاخذت فى ظهرها ولم تزل تحاكّ الاشجار
حتى تعطب ويقولون انها ربما سمعت بصوت الرعد
فظننته حيوانا وقصدته وقلت قلة الثنايا نحوه ووثبت
منها اليه فتردّت وانحطمت فاما كنده فانه كثير بارض

الهند وخاصة حول كفك على هيئة الجاموس اسود الجلد
مغلسة ذو غباغب وذو ثلثة حوافر فى كل قائمة ظفر (1)
واحد كبير الى قدام واثنان من الجانبين ذنبه غير طويل
وعيناه منحطتان عن الموضع المعهود الى الخد وعلى طرف
انفه قرن واحد له انعطاف الى فوق ويختص البراهمة باكل
لحمه وشاهدت فتيا منه ضرب فيلا اعترض له فجرح (2)
بالقرن عضده ونطحه وكنت اظن انه الكركدن حتى
اخبرنى بعض من ورد من سفالة الزنج ان الكرك المستعمل
قرنه فى نصب السكاكين هناك قريب من هذه الصفة
ويسمى بالزنجية انپيلا بالوان شتى على هامته قرن مخروطى
واسع الاسفل قليل الارتفاع سهمه فى الداخل اسود والباقى
ابيض وعلى جبهته قرن اخر اطول على صفة الاول ينتصب
وقت العمل والنطح وهو يحدده على الاحجار حتى يصير
قاطعا ثاقبا وله حوافر وذنب كذنب الحمار شعرانى ويوجد
التماسيح فى انهار الهند كما هى بالنيل حتى ظن الجاحظ
بسلامة قلبه وبعده عن معرفة مجارى الانهار وصور البحار
ان نهر مهران شعبة من النيل.... فنعود الى ما كنا فيه
ونقول ان من بزانة فيما بين الجنوب والمغرب الى مدينة

[1] Les manuscrits portent صفر
[2] Les manuscrits portent فخرج

انهلوارة ستون والى سومنات على الساحل خمسون ومن
انهلوارة نحو الجنوب الى لارديش وقصبتها بهروج ورهنحور
اثنان واربعون وهما على الساحل عن شرق تانه ومن بزانه
نحو المغرب الى مولتان خمسون والى بهاتى خمسة عشر ومن
بهاتى فيما بين الجنوب والمغرب الى ارور خمسة عشر وهى
بلدة فيما بين شعبتى ماء السند والى بهمنوا المنصورة
عشرون والى لوهرانى المصب ثلثون ومن كنوج نحو الشمال
منحرفا قليلا نحو المغرب الى شِرْشَارهه خمسون والى پِنْجَور
ثمانية عشر وهو على الجبل وبحذايه فى البرية بلدة تانِيشَر
والى دَهْالِه قصبة حالَنْدَهر عند السفح ثمانية عشر والى
بَلادر عشرة ثم نحو المغرب الى لِدّه ثلثة عشر ثم الى قلعة
راجكرى ثمانية ومنها نحو الشمال الى كشمير خمسة وعشرون
ومن كنوج نحو المغرب الى ديامو عشرة والى كتى عشرة
والى أهار عشرة والى ميرت عشرة والى پانيپت عشرة وبينهما
نهر جون والى كوتَبْل عشرة والى سنام عشرة ثم فيما
بين المغرب والشمال الى آدَتْ هَوْر تسعة والى حجنّير ستة
والى مَيْذَهوكُور قصبة لَوْهاوُرْ على شرق نهر ايراده ثمنية
والى نهر جندراهه اثنى عشر والى جيلم على غرب ماء بيت
ثمانية والى ويَهَند قصبة القندهار على غرب ماء السند
عشرون والى بُرْشاور اربعة عشر والى دنبور خمسة عشر والى

كابل اثنى عشر والى غزنة سبعة عشر فاما كشمير فانها فى
برية تحيط بها جبال عالية منيعة جنوبها وشرقها للهند
وغربها لملوك اقربها بلورشاه ثم شكنان شاه دوخان شاه (1)
الى حدود بدخشان وشمالها وبعض الشرق للترك من
الخُتَنْ والتُبت ومن ثنية يهوتيشر الى كشمير على ارض
التُبت قريب من ثلثماية فرسخ واهل كشمير رجالة ليس
لهم دواب ولا فيلة ويركب كبارهم الكُتوت وهى الاسرّة
ويحملون على اعناق الرجال ويعتمدون حصانة الموضع
فيحتاطون دائما فى الاستيثاق من مداخلها ودروبها
ولذلك تعذرت مخالطتهم وقد كان فيما مضى يدخلها
الواحد والاثنان من الغرباء وخاصة من اليهود والان لا
يتركون هنديا مجهولا يدخلها فكيف غيرهم واشهر
مداخلها من قرية بَبرهان وهى على منتصف الطريق بين
نهرى السند وجيلم ومنها الى قنطرة على مجتمع ماء كُسارى
وماء نهرى الخارجين من جبال شَميلان الواقعين الى ماء ١
جيلم ثمانية فراسخ ومنها مدخل الشعب الذى يخرج منه
ماء جيلم مسيرة خمسة ايام فى اخره بلد دوار المُرْصَد
على جانبى النهر ثم يخرج الى الصحراء وينتهى الى اڈّشتان
قصبة كشمير فى يومين ينزل فيها بلدا بلدا وشكاروهو ٢

1 Il faut probablement lire ووخان شاه

بلد بَراموﻻ عن جانبى الوادى ومدينة كشمير اربعة
فراسخ مبنية بالطول على حافتى ماء جيلم وبينهما الجسور
والزواريق ومخرجه من جبال هرمكوت التى منها ايضا
يخرج كنك وهى صرود غير مسلوكة لا تذوب ثلوجها
ولا تفنى ووراءها مهاجين اى الصين العظمى فاذا خرج
ماء جيلم من الجبال وامتد مسيرة يومين اخترق اذّشتان
ثم يدخل على اربعة فراسخ منه بطيحة مقدارها فرسخ فى
فرسخ مزارعهم على شطوطها وما يكسبون منها ثم يخرج
من البطيحة الى بلد اوشكار ويغضى الى الشعب
واما السند فانه يخرج من جبال اُنَنْك فى حدود الترك
وذلك انك اذا اصحرت من شعب المدخل كان عن يسارك
جبال بلور وشميلان على مسيرة يومين اتراك يسمون
بهتاوريان وملكهم بهت شاه وبلادهم كلكت واسوره
وشلتاس ولسانهم التركية وكشمير من اغاراتهم فى بلية
والتسالك على غير اليسار يمتد فى العمارات الى القصبة
وعلى اليمين الى قرى متصلة على جنوب القصبة ويغضى الى
جبل كلارجك وهو كالقبة شبيه بجبل دنباوند لا ينحسر
عنه الثلج ويرى دايما من حدود تاكيشر ولوهاور وبينه
وبين صحراء كشمير فرسخان وقلعة راجكرى عن جنوبه
وقلعة لهور عن غربه وما رايت احصن منهما وعلى ثلثة

فراسخ منه بلد راجادى واليه يتجر تجارنا ولا يتجاوزونه
فهذا حد ارض الهند من جهة الشمال وفى الجبال الغربية
منها اصناف الغرق الافغانية الى ان ينقطع بالقرب من
ارض السند واما الجهة الجنوبية منها فانها البحر وياخذ
ساحله من تيز قصبة مكران ظاعنا الى ما بين الجنوب
والمشرق نحو ناحية الديبل اربعين فرسخا وبينهما غب
توران والغب هو كالزاوية والعطفة يدخل من البحر الى
البر ويكون للسفن فيه مخاوف وخاصة من جهة المد والجزر
والخور هو شبه الغب ولكن ليس من جهة دخول البحر
وانما هو من مجئ المياه الجارية واتصاله بالبحر ساكنا
ومخاوف السفن فيه من جهة العذوبة التى لا تستقل
بالاثقال استقلال الملوحة بها وبعد الغب المذكور منهه
الصغرى ثم الكبرى ثم البوارج لصوص ومواضعهم كج
وسومنات وسموا بهذا لانهم يتلصصون فى الزواريق واسمها
بيره ومن ديبل الى توليشر خمسون والى لوهرانى اثنى عشر
والى بكه اثنى عشر والى كج معدن المقل وباروى ستة والى
سومنات اربعة عشر والى كنبايت ثلثون ثم الى اساول فى
يومين والى بهروج ثلثون والى سندان خمسون والى سوباره
ستة والى تانه خمسة ثم يفضى الى ارض لاران وفيها
جيمور ثم مليه ثم كانجى ثم درور ويجى غب عظيم وفيه

سنكلديب وهى جزيرة سرنديب وحوله بلد پنجياور وقد خرب فبنى جور ملكهم بدله على الساحل نحو المغرب لذا سماه پندنار ثم يجى اوملناره ثم رامشير بحذاء سرنديب وبينهما فى الماء اثنى عشر فرسخا ومن پنجياور الى رامشير اربعون فرسخا ومن رامشير الى سيت بند اى قنطرة البحر فرسخا وهو سد رام بن درشت الى قلعة لنك وهو الان جبال منقطعة بينها البحر وعلى ستة عشر فرسخا منه نحو المشرق كهكند وهى جبال القردة يخرج ملكها كل يوم مع الجماعات ولهم مجالس مهياة وقد هيا اهل تلك الارض لهم الارز المطبوخ فيحملونه اليها على اوراق فاذا طعمت رجعت الى الغياض وان تغوفل عنها كان فى ذلك هلاك الناحية لكثرتها وصولتها وعندهم انها امة من الناس ممسوخة لاجل معونة رام على محاربة الشياطين وان تلك القرى اوقافه عليها وان من وقع اليها فانشد شعر رام لهم ورقى رقياته عليها اصاخت لها وسكنت الى استماعها وارشدت الضال واطعمت وسقت فان كان من هذا شى فهو من جهة اللحن كما تقدم فى باب الظبا . فاما الجزائر الشرقية فى هذا البحر وهو الى حد الصين اقرب فانها جزائر الزابج ويسميها الهند سورن ديب اى جزائر الذهب والغربية جزائر الزنج والمتوسط جزائر الرم

والذيبجات ومن جملتها جزائر قمير ولجزائر ديوه خاصية
هي انها تنشو فتظهر من البحر قطعة رملية لا تزال تعلـو
وتنبسط وتـنمـو حتى تستحكم واخـرى منها على الايام
تضعف وتذبل وتذوب حتى تغوص وتبـيـد فاذا احس
اهلها بذلك طلبوا جديدة متزايدة الطراوة فنقلـوا
اليها النارجيل والنخل والـزرع والاثاث وانـتـقـلوا اليها
وتنقسم هذه الجزائر الى قسمين بما يرتـفـع منها فيسمى
ديوه كوزه اى ذبيحات الودع يجمعونها من اغصان نارجيل
يغرزونها فى البحر وديوه كنبار الغزل المفتول من لـيف
النارجيل لخرز المراكب وجزيرة الوقـواق من جملة قُمَير
وهو اسم لا كما تظنه العوام من شجرة حملها كروس النـاس
تصيح ولكن قُمَير قوم الوانهم الى البياض قصار القدود على
صور الاتـراك ودين الهنود مخرمـو الاذان واهل جزيـرة
الوقواق منهم سود الالوان والناس فيهم ارغـب ويجلـب
منهم الابنوس الاسود وهو لبّ شجرة تلقى حواشيها فاما
المُكَّع والشوحَظ (1) والصندل الاصفر فمن الزنج وقد كان فى
غب سرنديب مغاص لالى فبطل فى زماننا ثم ظهر بسفالة
الزنج بعد ان لم يكن فيقولون انـه هـو قد انـتـقـل اليها
وارض الهند تمطر مطر الحميم فى الصيف ويسمونه برشكال وكا

[1] Un des manuscrits porte الشوخط

كانت البقعة اشد امعانا فى الشمال وغير محجوب بجبل فهذا المطر فيها اغزر ومدته اطول واكثر وكنت اسمع اهل المولتان يقولون ان برشكال لا يكون لهم فاما فى ما جاوزهم الى الشمال واقترب من الجبال فيكون حتى ان فى بهاتل واندْرَبيد يكون من عقد شهر اشار ويتوالى اربعة اشهر كالقرب المصبوبة وفى النواحى التى بعدها حول جبال كشمير الى ثنية جودرى وهى فيما بين دنبور وبين برشاور يغزر شهرين ونصف اولها شرابن ويعدم فيما وراء هذه الثنية وذلك لان هذه الغيوم ثقيلة قليلة الارتفاع عن وجه الارض فاذا بلغت هذه الجبال صدمتها وعصرتها فسالت ولم تتجاوزها ولاجل هذا تعدمه كشمير والعادة فيها ان تتوالى الثلوج فى شهرين ونصف اولها ماك فاذا جاوز نصف جيتر توالت امطار اياما يسيرة فاذابت الثلوج واظهرت الارض وهذا فيها قلما يخطى فاما ما خرج من النظام فلكل بقعة منه نصيب

TRADUCTION DU N° III.

OBSERVATIONS DIVERSES SUR LES CONTRÉES DE L'INDE, SUR SES RIVIÈRES, SUR LA MER QUI PORTE SON NOM, ET SUR QUELQUES DISTANCES ENTRE SES PROVINCES, AINSI QUE SUR SES LIMITES.

Qu'on se représente la partie habitée du monde comme étant située dans l'hémisphère septentrional, et comme occupant la moitié de cet hémisphère : la portion de la terre qui est habitée forme alors un des quatre quarts de la terre.

Cette portion est entourée par une mer qui, à ses deux extrémités occidentale et orientale, a reçu le nom de *mer Environnante*. Les Grecs ont donné le nom d'*Océan* à la partie qui est située du côté de l'occident et qui touche à leur pays.

La mer sépare la partie de la terre qui est habitée, des terres qui se trouvent peut-être de l'un et de l'autre côté, au delà de la mer, que ces terres, qui sont entourées d'eaux, soient habitées ou ne le soient pas. On ne navigue pas sur cette mer à cause de l'obscurité de l'air, de l'épaisseur de l'eau, de la confusion des routes, et à cause des nombreuses chances qui existent de s'égarer, sans compter le peu d'avantages qu'on retirerait d'un voyage aussi lointain. Voilà pourquoi les anciens érigèrent dans cette mer et sur ses côtes des signes qui avertissaient de ne pas s'y aventurer[1].

[1] Il s'agit ici des statues placées aux extrémités occidentales et

Du côté du nord, la terre est inhabitable à cause du froid, excepté en quelques endroits où s'introduisent les navires, et qui sont disposés en forme de golfe.

Quant au côté du midi, la portion habitée du monde se termine aux bords de la mer qui touche aux deux côtés de la mer Environnante. Cette mer est traversée par les navires, et les parties de la terre qui la bornent sont habitées. Cette mer est entièrement couverte d'îles grandes et petites. La mer et le continent se disputent respectivement la place, et empiètent l'un sur l'autre. Du côté de l'occident, le continent s'avance dans la mer, et ses côtes se prolongent au midi. C'est dans ces régions, qui s'étendent en plaines, que se trouvent les peuples noirs de l'ouest qui nous fournissent des eunuques, ainsi que les montagnes de Comr, où sont les sources du Nil. Les côtes et les îles voisines sont occupées par les peuples de race zendj ; la mer forme, du même côté, des golfes qui s'avancent dans les terres : tels sont le canal de Barbora, le canal de Colzoum (la mer Rouge), et le canal de Farès (golfe Persique). Le continent s'étend plus ou moins vers la mer, dans l'espace qui sépare ces canaux. Dans la partie orientale de la mer du Midi (c'est la mer qui s'avance dans les terres, dans la direction du nord, de la même manière qu'au-

orientales du monde, et qui faisaient signe de ne pas s'avancer au delà. Je parle de ces prétendues statues dans la préface de ma traduction de la Géographie d'Aboulféda.

paravant la terre s'avançait dans la mer, du côté du midi), la mer forme en plusieurs endroits des golfes et des baies[1].

La mer du Midi reçoit différentes dénominations; le plus souvent ces dénominations sont empruntées aux îles que la mer baigne ou aux terres qui se trouvent en face. Pour nous, nous n'avons à parler que de la partie de la mer du Midi qui borne la terre de l'Inde, et qui, en conséquence, a été appelée *mer des Indiens*.

Maintenant, il faut admettre, dans la partie du monde qui est habitée, des montagnes escarpées et contiguës les unes aux autres, de manière à former, pour ainsi dire, les vertèbres de la terre. Ces montagnes s'étendent au milieu de la terre, dans le sens de sa longueur, et de l'est à l'ouest. Elles traversent successivement la Chine, le Tibet, le pays des Turks, le Kaboul, le Badakhschan, le Thokharestan, le Bamyan, le Gour, le Khorassan, le Djebal, l'Aderbaydjan, l'Arménie, le pays de Roum, le pays des Francs et celui des Galiciens[2]. Ces mon-

[1] Pour bien entendre ce passage, il faut savoir qu'Albyrouny, à l'exemple de Strabon, regardait l'Afrique comme une vaste presqu'île, bornée du côté du midi par une mer étroite, qui communiquait à la fois avec l'océan Atlantique et avec la mer des Indes. Aboulféda emprunta cette opinion à Albyrouny, non pas d'après le présent volume, qu'il ne connut pas, mais sans doute d'après le *Canoun* du même auteur, qui malheureusement ne nous est point parvenu, et qui est souvent cité par Aboulféda. (Voy. le Traité de géographie de ce dernier, p. 11 et suiv. du texte, et p. 13 et suiv. de ma traduction.)

[2] La même idée se retrouve dans la Topographie chrétienne de

tagnes offrent, dans leur prolongement, des faces variées, des intervalles libres et des déviations qui renferment des plaines. Une partie est habitée. De l'un et de l'autre côté de cette chaîne, coulent des rivières.

L'Inde est une de ces plaines, terminée du côté du midi par la mer appelée *mer des Indiens;* de hautes montagnes la bornent de tous les autres côtés. C'est par cette plaine que se déchargent les eaux venant des montagnes. Il y a plus; si tu examines de tes yeux ce pays, et si tu fais attention aux pierres rondes et polies qu'on trouve dans le sol à quelque profondeur qu'on creuse, pierres qui sont grandes près des montagnes, où le cours des eaux des rivières est impétueux; petites, loin des montagnes, où le cours des eaux se ralentit; et qui se changent en sables, où les eaux dorment, près des endroits où l'eau s'absorbe, et dans le voisinage de la mer, tu seras tenté de penser que ce pays n'a pas été jadis autre chose qu'une mer qui a été comblée par les alluvions des torrents[1].

Le centre de l'Inde est la contrée située aux environs de Canoge, contrée que les Indiens nomment Madhyadésa, c'est-à-dire (en sanscrit) *Pays du milieu.*

Cosmas, écrivain grec de la première moitié du VI[e] siècle de notre ère, lequel dit que telle était l'opinion des philosophes de l'Inde. (Voyez le recueil de Montfaucon intitulé *Collectio nova patrum*, t. II, pag. 137.)

[1] La même idée est exprimée par Strabon et par Arrien, qui, dans ses livres sur les expéditions d'Alexandre, met souvent Strabon à contribution sans le citer.

En effet, quant à la position géographique, cette région se trouve entre la mer et les montagnes, entre les pays chauds et les pays froids, à égale distance des extrémités orientale et occidentale. Sous le rapport politique, Canoge a été autrefois la demeure des monarques suprêmes de l'Inde et de ses Pharaons[1].

Le Sind occupe une partie de l'extrémité occidentale de l'Inde. On arrive de chez nous[2] au Sind par le pays du Nymrouz (en persan, *Pays du midi*), je veux dire le Sedjestan; et on arrive dans l'Inde par le Kaboul. Ce n'est pas à dire que ce soit la seule route qui y conduise; car on peut y arriver par tous les côtés, lorsque les routes sont libres.

Les montagnes qui entourent l'Inde sont occupées par des peuples de race indienne ou d'une race proche. Ces peuples mènent une vie indépendante jusqu'à la limite où la race change.

La ville de Canoge est située sur la rive occidentale du Gange. Elle occupe un espace très-considérable; mais à présent la plus grande partie tombe en ruines et est inhabitée, parce que le siége du gouvernement a été transféré dans la ville de Bâdy,

[1] Au fol. 40, Albyrouny nomme la contrée Aryavartha ارجافرت, ou *séjour des hommes honorables.* (Voyez sur cette expression le Code de Manou, liv. II, n^os 21 et suiv. traduction de Loiseleur-Deslongchamps; voyez aussi l'*Ayyn-Akberi*, t. II, p. 346.)

[2] Les pays musulmans de la Perse et de la Transoxiane. Au moment où Albyrouny écrivait, les musulmans avaient achevé de soumettre le Sind, et avaient passé l'Indus quelques années seulement auparavant.

à l'orient du Gange, à une distance de trois ou quatre journées[1].

De même que Canoge est célèbre pour avoir donné le jour aux enfants de Pandou[2], de même la ville de Mahoura (Mathoura) est célèbre pour avoir vu naître Vasoudêva[3]. Mahoura se trouve sur la

[1] Sur la prise de Canoge par Mahmoud le Gaznévide et sur les dévastations qui y furent commises, voyez le témoignage de Mirkhond, dans le chapitre de son histoire qui traite des Gaznévides, édition de M. Wilken, Berlin, 1832, p. 70 du texte, et p. 196 et suiv. de la version latine. A l'égard de la ville où fut transféré le siége du gouvernement, son nom est écrit ci-après, pag. 104, *Bâry*. On sait que les Indiens confondent souvent la lettre *r* et le *d* cérébral. Albyrouny, fol. 63, place Bady ou Bâry au confluent des trois rivières رهب, كوبين et سرو

[2] Suivant M. Wilson (*Asiatic Researches*, t. XV, p. 11), les Pandava seraient originaires du Cachemire. (Sur les Pandava et les Corava, voyez ci-devant, p. 28.)

[3] Vasoudêva est le père du dieu Crichna; mais Albyrouny, à l'exemple de plusieurs écrivains indiens, s'est servi ici et ailleurs de ce nom pour désigner Crichna lui-même. (Voyez aux fol. 101 v. 130 v. et 141 v. voyez aussi la préface placée par M. Burnouf en tête de sa belle édition du *Bhagavata pourana*, p. CLVII et suiv.) Albyrouny fait aussi mention d'un lieu situé aux environs de Madhoura, de l'autre côté de la Djomna, et où Crichna passa son enfance. Il nomme ce lieu Nandacoula, c'est-à-dire étable de Nanda, du nom d'un bouvier qui éleva Crichna. Crichna appartenait à la famille des Pandava et des Corava. Dans la guerre qui s'éleva entre les deux branches, il se signala par son courage, et ce fut lui qui, en se déclarant pour les Pandava, fit pencher la victoire. Albyrouny donne un petit aperçu de cette guerre, d'après le *Mahabharata*, qu'il cite ailleurs avec le nom de son auteur, Vyasa, fils de Parasara. Une grande partie des Indiens adressent maintenant un culte à Crichna, qu'ils regardent comme une incarnation de Vichnou, un des membres de la triade indienne; mais ce culte, comme l'a remarqué Colebrooke, n'est pas ancien, et il ne me paraît pas antérieur au v[e] siècle de notre ère.

rive orientale du fleuve Djoun (la Djomna). Entre ces deux villes il y a une distance de 28 parasanges.

La ville de Taneser est située entre le Gange et la Djomna, au nord de ces deux villes, à environ 80 parasanges de Canoge, et à près de 50 parasanges de Mahoura [1].

Le Gange descend des montagnes déjà mentionnées ; sa source est nommée Gangdouara (la porte du Gange). C'est aussi de ces montagnes que des-

[1] La plainte de Taneser porte le nom de *Kouroukchetr* ou *Kouroukter*, ce qui signifie *champ de Kourou*. Ce fut là que se livrèrent les grandes batailles entre les Corava et les Pandava, dont il a été parlé. Ce lieu, où les Indiens vont encore en pèlerinage, a été visité récemment par M. Saint-Hubert Théroulde. (Voyez la relation de son voyage dans l'Inde, p. 112.) Albyrouny a parlé des mêmes lieux, fol. 141. Lorsque les musulmans, conduits par Mahmoud le Gaznévide, prirent Taneser, ils trouvèrent dans cette ville une statue qui, dans l'opinion des habitants, datait du temps des guerres des Corava et des Pandava, et qui était même un monument destiné à perpétuer le souvenir de ces combats terribles. Albyrouny raconte, folio 27, que cette statue était à peu près de la grandeur d'un homme, et qu'après la conquête de la ville elle fut transportée, avec le sommet de la pierre de Soumenat, dans le meydan de Gazna. Suivant Albyrouny, la statue portait le nom de *Tchacra-souami* ou *maître du tchacra*. (Voy. aussi le *Heft-iklym*, fol. 134 ; man. pers. de la Bibl. roy.) Le tchacra est un instrument en forme de disque ou de roue. Le bord en est aiguisé et tranchant ; on lance cette arme au milieu des bataillons, et on la ramène avec une courroie. Le tchacra est un des attributs de Vichnou. Ce dieu est représenté avec quatre bras, tenant le tchacra dans une de ses mains. (Voy. le *Harivansa*, trad. de M. Langlois, t. I, p. 52.) Au lieu de *tchacra souami*, on dit dans un sens analogue *tchacra-dhara*, ou *tenant le tchacra*. (Voy. l'Histoire de Cachemire, liv. I, sloca 261 et 262.) Sur la prise de Taneser par les musulmans, voyez l'histoire de Ferichtah, traduction de M. Briggs, tom. I, p. 50 et suiv. Le nom de la statue de Taneser a été altéré par Ferichtah.

55026

cendent la plupart des rivières de l'Inde, comme nous l'avons dit ailleurs [1].

Quant aux différentes provinces de l'Inde et à leurs distances respectives, on en est réduit, quand on n'a pas été dans le cas de les explorer soi-même, à ce que disent les autres. Ptolémée a eu constamment à se plaindre de ceux qui lui fournissaient ces distances, et de leur propension à exagérer. J'ai trouvé un autre moyen de réduire les récits mensongers des Indiens à leur juste valeur. Souvent les Indiens fixent la charge du bœuf à deux ou trois mille mannas [2], ce qui oblige les caravanes, pour qu'un bœuf porte sa charge entière, à refaire plusieurs fois le voyage d'un relai à l'autre : or, en pareil cas, les Indiens estiment la distance d'après le nombre de voyages et, par conséquent, de journées qu'a faites la caravane. Ce n'est qu'à force de recherches et d'efforts qu'il est possible de vérifier les récits des voyageurs ; il serait cependant honteux de renoncer à ce qu'on sait, en considération de ce qu'on ne sait pas. Nous avons donc quelque droit à l'indulgence, s'il nous échappe quelque erreur.

[1] Voy. fol. 62 et suiv.

[2] Le manna est un poids particulier à l'Orient, qui a varié depuis deux de nos livres jusqu'à onze. (Voyez une note de M. Briggs, *History of the rise of the Mahomedan power in India*, d'après Ferichtah, t. I, p. 48, et les *Useful tables* de Prinsep, part. I, p. 76.) Dans tous les cas, il serait impossible au bœuf de porter en une fois deux mille mannas. En rapprochant un passage d'Albyrouny, fol. 38, de ce que dit Édrisi, t. I, p. 168, je conclus que la charge du bœuf était de 333 mannas, équivalant à un *bhâra* بهار, ou à 2000 *palas* پل, ce qui revient à environ trois cents de nos livres.

Si l'on part de Canoge en se dirigeant vers le midi, entre les cours de la Djomna et du Gange, on passe successivement par plusieurs villes considérables, à savoir : Haddjamava, à la distance de 12 parasanges : chacune de ces parasanges équivaut à quatre milles ; et j'entends par mille un korouh[1] ; Aphapoury, à la distance de 8 parasanges ; Karhah, à la distance de 8 parasanges ; Barhamschal, à la distance de 8 parasanges ; enfin, l'arbre de Prayaga, à la distance de 12 parasanges. Cette ville se trouve au confluent de la Djomna et du Gange ; auprès d'elle les Indiens se mutilent de différentes manières, ainsi qu'il est dit dans les livres de relation[2]. On compte de cet endroit à l'embouchure du Gange, dans la mer, 12 parasanges[3].

[1] Le korouh est appelé vulgairement *cos*: c'est une mesure indienne. D'un autre côté, la parasange dont se sert Albyrouny répond au yodjana des Indiens. (Voyez l'*Ayyn-Akbery*, t. II, p. 186.)

[2] L'emplacement de Prayaga correspond à la ville musulmane d'Allahabad. Les Indiens vont encore en pèlerinage en cet endroit, et se précipitent, par piété, dans le fleuve. Le mot *prayaga*, en sanscrit, est synonyme de *lieu de sacrifice*, et cette dénomination a servi à désigner plusieurs lieux différents. Albyrouny est entré dans quelques détails sur l'arbre de Prayaga. Voici ce qu'il dit, fol. 145 v. « Au confluent de la Djomna et du Gange est un grand arbre nommé *prayaga*. Cet arbre a cela de particulier, qu'il sort de son tronc deux genres de branches, l'un qui, ainsi que pour les autres arbres, s'élève dans les airs, et l'autre qui s'enfonce dans la terre, sans porter de feuilles. Les dernière branches servent, pour ainsi dire, de colonne aux premières, qui s'étendent sur un espace immense. Les Indiens montent sur l'arbre pour se précipiter dans le Gange. » L'arbre dont il s'agit ici est probablement le figuier d'Inde.

[3] Il y a ici une erreur qui probablement est l'effet d'une inadvertance, ou plutôt d'une faute de copiste.

A cet arbre, dans la direction du midi, commence une autre vallée qui se dirige vers le rivage de la mer. Depuis l'arbre jusqu'à Arek Tyrat[1] on compte 12 parasanges; de là au royaume d'Oubarhar, 40 parasanges; de là à Ourdabyschau, sur les bords de la mer, 50 parasanges. A partir de là, on marche pendant 40 parasanges, en suivant les bords de la mer et en se dirigeant vers l'Orient, à travers les provinces auxquelles confinent maintenant les états du roi Djour[2]; la première de ces provinces est Dravida[3]. De là jusqu'à Cantchi[4] on compte 30 parasanges; de là à Malyah, 40 parasanges; de là à Kounaka, 30 parasanges. Cet endroit est le dernier de tous[5].

Si tu pars de Bary[6], en suivant le Gange, le long de sa rive orientale, tu compteras de là à Ayodhya (Aoude), 25 parasanges; de là à Bénarès, ville très-révérée des Indiens, 20 parasanges. Là on quitte la direction du midi pour se tourner vers l'orient, et on compte, pour arriver à Scharouar, 35 parasanges; de là à Patalypotra[7], 20 parasanges; de là à Monkyry[8], 15 parasanges; de là à Djanbah, 30 para-

[1] Il faut peut-être prononcer *Araka-Poutra*.

[2] Voyez ci-après, p. 121.

[3] La côte du Coromandel. M. Burnouf a publié un mémoire spécial sur le Dravida (*Journal Asiatique* d'octobre 1828, p. 241 et suivantes).

[4] Voyez *ibid.* p. 268 et suiv.

[5] Du côté oriental du cap Comorin.

[6] Voyez ci-devant, p. 100.

[7] L'antique Palibotra.

[8] Peut-être la ville actuelle de Monguir.

sanges; de là à Doukampour, 50 parasanges; de là à Ganga-Sâyara (le confluent du Gange), lieu de l'embouchure du Gange dans la mer, 30 parasanges.

En partant de Canoge, dans la direction de l'orient, on compte, jusqu'à Bary, 10 parasanges; de là à Doukam, 45 parasanges; de là au royaume de Silhet, 10 parasanges; et de là au pays de Bhot (Bhotan), 12 parasanges. Le pays à droite est appelé Tiljout (Tirhout), et ses habitants sont.... et extrêmement noirs, avec le nez camus, à la manière des Turks. Ce peuple s'étend jusqu'aux montagnes de Camrou[1], qui se prolongent jusqu'à la mer. Quant aux pays situés à gauche, c'est le royaume de Népâl. Un homme qui a parcouru ces vallées m'a dit qu'il avait tourné à gauche, par rapport à la direction du lever du soleil, en marchant..... ...... Il fit 20 parasanges pour se rendre dans le Népâl, la plupart du temps en montant. De Sal il arriva à Yhqutyscher en trente journées, ce qui fait près de 80 parasanges, sur lesquelles il y avait plus de montées que de descentes. Là est une rivière qu'on passe plusieurs fois sur des ponts faits avec des planches; ces planches sont fixées à l'aide de cordes sur deux (chaînes de) bambous qu'on a tendues entre deux colonnes élevées dans la vallée. C'est sur ces ponts qu'on passe avec les fardeaux sur les épaules; l'eau coule au-dessous à une profondeur de cent coudées; son écume est blanche comme de la neige,

[1] Ce sont les montagnes du pays d'Assem, appelées *Kâmaroupa* par les Indiens, et *Kia-mo-liu-po* par les Chinois.

et elle menace d'enlever les montagnes (situées à droite et à gauche). Les fardeaux sont portés, après cela, sur le dos de chèvres. Cet homme prétendait avoir vu dans ce pays un chevreuil qui avait quatre yeux, et cela par une qualité propre à l'espèce, et non par l'effet d'un accident naturel. Yhoutyscher est le premier lieu du côté du Tibet; là changent la langue, le costume et la figure des hommes. De là au sommet du col le plus élevé, on compte 20 parasanges. On aperçoit, du haut, l'Inde à travers les nuages, sous l'image d'une terre noirâtre; les montagnes qui se trouvent au-dessous du col sont comme de petites collines; pour le sol du Tibet et de la Chine, il est rouge : on y descend en moins d'une parasange.

De Canoge, en se dirigeant vers le sud-est et en suivant la rive occidentale du Gange, on compte 30 parasanges jusqu'au royaume de Djadjahouty, qui a pour capitale Kadjourâhah. Là se trouvent les deux forteresses de Gualior et de Kalindjer, qui sont au nombre des places les plus fortes. On arrive aussi à Dhâl, dont la capitale est Bitoura[1]. Le prince de ce pays est maintenant Kankyou. On compte de là au royaume de Kannakara, 20 parasanges. Vient ensuite Oupsour, puis Banaouâs, qui se trouve sur les bords de la mer.

De Canoge, en prenant la direction du sud-ouest, on compte jusqu'à Âsy[2], 18 parasanges; de là jus-

[1] Ou Vithora.

[2] C'est sans doute la ville dont le nom s'écrit ordinairement *Hasi.*

qu'à Sahaynâ, 17 parasanges; de là jusqu'à Djandara, 18 parasanges; de là jusqu'à Râdjaury, 15 parasanges[1]; de là jusqu'à Bazânah, capitale du Guzarate, 20 parasanges. Cette dernière ville est celle que nos compatriotes appellent Narayana[2]; comme elle a été détruite, les habitants se sont transportés dans un lieu plus reculé.....

La distance entre chacune des villes de Mahoura et Canoge, ou de Mahoura et Bazânah, est la même, c'est-à-dire 28 parasanges. Celui qui de Mahoura se rend à Odjein, trouve sur sa route des bourgs rapprochés les uns des autres, et qui ne sont pas éloignés de plus de 5 parasanges, qui le sont même moins. A une distance de 35 parasanges, il rencontre une grande ville nommée Doudahy; ensuite il arrive à Bamhour, à une distance de 7 parasanges; ensuite à Bhaylesan, à la distance de 5 parasanges. Cette dernière ville est très-considérée des Indiens; le nom qu'elle porte est celui de l'idole qu'on y adore. Vient ensuite Ardyn, à la distance de 9 parasanges : le nom de l'idole qu'on y adore est Mahakâla[3]; puis vient Dhar, à la distance de 7 parasanges.

De Bazânah, en se dirigeant vers le midi, jusqu'à

[1] Une des deux copies porte 17 parasanges.

[2] Narayana est un des noms que les Indiens donnent à Vichnou. (Voyez ce que dit Albyrouny au fol. 99 v.) Cette ville fut prise et dévastée par Mahmoud. (Voyez l'Histoire des Gaznévides de Mirkhoud, p. 171.) Au lieu de Bazânah, le manuscrit porte en quelques endroits *Narana.*

[3] Mahakâla est un des noms de Siva. On trouve quelques détails sur cette statue dans le dernier chapitre du Traité des religions et des sectes, par Schahrestâny.

Mycar, on compte 25 parasanges. Mycar est le nom d'un royaume où se trouve la forteresse de Djatraour; de cette forteresse à Malva et à sa capitale Dhar, on compte 20 parasanges. Oudjeyn se trouve à l'orient par rapport à Dhar, à une distance de 9 parasanges[1]; de Oudjeyn à Bhaylesan, qui fait partie du Malva, l'on compte 10 parasanges; de Dhar, en se dirigeant vers le midi, jusqu'à Mahouamahrah, on compte 20 parasanges; de là à Kondouhou, 20 parasanges; de là à Namâvar, sur les bords de la Nerbuda[2], 10 parasanges; de là à Albospour, 20 parasanges; et de là à Matdakar, sur les bords du Godavery, 60 parasanges.

[1] Albyrouny dit, au fol. 45, que le prince qui régnait de son temps sur Dhar se nommait Bhodja-Deva, بجدیو. C'est le prince qui s'est rendu célèbre chez les Indiens par son amour pour les sciences et par le grand nombre de savants et de littérateurs qu'il attira à sa cour. Il existe chez les Indiens plusieurs ouvrages attribués à ce prince, sans doute parce qu'ils furent composés par son ordre et sous sa direction. Au nombre de ces ouvrages sont un traité d'astronomie, un traité de géographie, etc. Comparez sur ce prince la préface que Colebrooke a placée en tête de son édition du Traité d'arithmétique et de géométrie de Brahmagupta, préface qui a été réimprimée dans les *Miscellaneous Essays*, Londres, 1837, t. II, p. 462; et la table que M. Langlois a mise à la suite de sa traduction française des Chefs-d'œuvre du théâtre indou. Un recueil de contes qui circule dans l'Inde en sanscrit, en persan et en hindoustani, et qui est intitulé *Singhasan-Battisi*, ou le Trésor enchanté, est supposé avoir été composé sous un radja nommé Bhodja, lequel régnait sur le Malva, dans la ville de Radhanagari رادهانكرى, l'an 542 de l'ère de Vikramaditya, 485 de J. C. (Comparez le Trône enchanté, traduit du persan, par Lescallier, tom. I, pag. 55; tom. II, p. 213 et suiv. et le Journal Asiatique de mai 1844, pag. 354.)

[2] Albyrouny a écrit *Narmada*, qui est la forme sanscrite.

De Dhar, en se dirigeant vers le midi, jusqu'à la rivière de Nymyyah, on compte 7 parasanges; de là à Mahrat-dessa (le pays des Mahrates), 18 paras.; et de là à la province du Konkan, qui a pour capitale Tâlah, sur les bords de la mer, 25 parasanges.

On dit que les plaines du Konkan, désignées sous le nom de Danaka, nourrissent une bête nommée scharau, qui marche sur quatre jambes, et qui de plus a sur le dos quatre jambes s'élevant dans les airs [1]. Cet animal est armé d'une petite trompe et de deux grosses cornes avec lesquelles il frappe l'éléphant et le coupe en deux morceaux. Il a la forme du buffle, et il est plus grand que le kânda. On prétend que quelquefois il s'attaque au premier animal qui se présente, et, le soulevant en tout ou en partie sur son dos, il le jette au milieu de ses jambes supérieures. Là cette bête tombe en putréfaction et devient la proie des vers; les vers s'attachent à la peau de l'animal, qui ne cesse pas de se frotter contre les arbres, jusqu'à ce qu'il meure. On dit aussi que quelquefois cet animal, entendant le bruit du tonnerre, s'imagine que c'est le cri d'un autre animal. Là-dessus il se dirige vers l'endroit d'où arrive le bruit, gravit les montagnes et saute en l'air; mais il tombe en bas et se met en pièces.

Quant au kanda [2], il est très-nombreux dans l'Inde, principalement aux environs du Gange. Il a

[1] Cet animal est nommé en sanscrit *sarabha*. (Voy. le *Harivansa*, trad. de M. Langlois, t. II, pag. 171.)

[2] En sanscrit, *ganda*.

la forme du buffle; sa peau est noire et écailleuse; des morceaux de chair lui pendent du menton. Il a trois ongles aux pieds : à chaque pied est un grand ongle qui s'avance par-devant; les deux autres sont sur les côtés. Sa queue n'est pas longue; ses deux yeux descendent de l'endroit ordinaire jusque vers la joue. A l'extrémité de son nez est une corne qui se recourbe au-dessus. Les brahmes ont le privilége de manger de sa chair[1]. J'ai vu un jeune individu de cette espèce frapper un éléphant qui était sur son chemin. Il lui blessa avec la corne le bras et le frappa de plusieurs coups. J'avais d'abord cru que c'était le kerkedann (rhinocéros); mais un homme qui venait de Sofala (en Afrique), dans le pays des Zendjs, me dit que le kerk, dont la corne est employée dans le pays à faire des manches de couteau, est seulement voisin de l'animal indien. Les Zendjs appellent le kerk *anpylah*. Ses couleurs sont variées. Sur sa tête est une corne de forme conique, qui s'élargit par le bas et qui ne s'élève pas haut; la tige est noire dans l'intérieur et blanche au dehors. Sur le front de l'animal est une autre corne de la même forme que la première, mais plus longue. Cette corne se dresse lorsque l'animal est excité et qu'il

[1] Albyrouny a parlé plus au long des animaux qu'il était permis de son temps aux Indiens de manger, et de ceux dont la chair leur était défendue. (Voy. fol. 14 r v. et suiv.) Maintenant les brahmes sont plus scrupuleux. (Code de Manou, XI, 156 et suiv. et *Mœurs de l'Inde*, par M. l'abbé Dubois, tom I, pag. 258 et 396.) Mais, parmi les Indiens, les adorateurs de Vischnou se permettent tout. (*Ibid.* pag. 150 et suiv.)

veut frapper quelque coup. Il l'aiguise sur les pierres, et la rend propre à couper et à percer. Il a des ongles aux pieds; sa queue ressemble à la queue de l'âne, et est très-velue[1].

Les fleuves de l'Inde nourrissent le crocodile aussi bien que le Nil; c'est ce qui a fait croire à Aldjahedh, dans la simplicité de son cœur, et à cause de son peu de connaissance du cours des rivières et de la configuration des mers, que le fleuve Mehran (l'Indus) était un bras du Nil[2].....

Mais revenons au sujet que nous avions entrepris. De Bazânah, dans la direction du sud-ouest, jusqu'à la ville de Anhalouarah, on compte soixante parasanges; et de là à Soumenat, sur les bords de la mer, cinquante parasanges[3]. De Anhalouârah, vers

[1] Consultez, sur cet animal, la Relation des voyages faits par les Arabes dans l'Inde et à la Chine, texte arabe, pag. 30 et suiv. On fera bien de lire aussi ce que dit Cosmas sur le même sujet, recueil déjà cité, pag. 334 et suiv.

[2] On sait qu'Alexandre le Grand eut la même idée, lorsqu'il vit des crocodiles dans l'Indus. (Sur cette opinion, qui fut partagée par quelques géographes grecs, voyez un mémoire de M. Letronne, *Journal des Savants*, année 1831, p. 476 et suiv.)

[3] Albyrouny, dans un chapitre spécial sur le flux et reflux de la mer, considéré d'après les opinions indiennes, fol. 129 v. et suiv. entre dans quelques détails sur la ville de Soumenat et sur le culte qu'on y rendait à Siva, un des membres de la triade indienne. Siva portait, entre autres titres, ceux de Soumenat, Mahadeva, etc. « Soumenat, dit Albyrouni, se compose des mots *soum* ou lune, et *nat* ou maître, ce qui équivaut à *maître de la lune*. Les Indiens avaient élevé, sur la partie la plus avancée de la côte de Soumenat, à un peu moins de trois milles à l'ouest de l'embouchure du Sarasvati et à l'orient du château de Baraoua (dont il sera parlé ci-dessous), une pierre en forme de cône qui représentait les parties naturelles de

le midi, jusqu'au Lar-dessa [1], qui a pour capitales Bahroudj et Rahanhour, on compte quarante-deux parasanges. Ces deux villes sont sur les bords de la mer, à l'orient de Tana [2].

De Bazana, dans la direction de l'ouest, jusqu'au Moultan, il y a cinquante parasanges; et de là à Bhâty [3], quinze parasanges. De Bhâty, dans la direc-

Siva, et qu'on nommait en conséquence le *linga de Mahadeva*, لنك مهاديو Voilà ce qu'on entend par *pierre de Soumenat*, حجر سومنات La partie supérieure était garnie d'or et de pierres précieuses. Deux fois chaque jour, au lever et au coucher de la lune, et d'une manière beaucoup plus marquée, deux fois chaque mois, lorsque la lune croît ou décroît, l'eau de la mer venait baigner la pierre sous forme d'hommage. Telle est l'origine du titre de *Soumenat* donné à Siva. Le culte de Siva, continue Albyrouny, était très-répandu dans les contrées situées au midi et à l'ouest de l'Indus, et l'on voyait dans beaucoup de temples le linga exposé à la vénération du peuple. Mais le linga de Soumenat jouissait d'un crédit beaucoup plus grand : tous les jours on lui offrait de l'eau du Gange et des fleurs de Cachemire. Cette figure, dans l'opinion des Indiens, guérissait les maladies chroniques et les autres maux pour lesquels il n'existé pas de remède naturel. Une circonstance qui augmenta l'affluence des étrangers, ce fut la position de Soumenat. Cette ville servait de point de relâche aux navires qui se rendaient de Sofala, sur les côtes d'Afrique, dans la Chine. Lorsque Mahmoud le Gaznévide prit Soumenat, la pierre fut mise en pièces; Mahmoud fit enlever la partie supérieure, et l'emporta à Gazna, sa capitale. On en fit deux morceaux; un morceau fut placé dans le maydan de Gazna, avec l'idole apportée de Taneser, et l'autre morceau servit de marchepied à l'entrée de la grande mosquée. (Sur l'idole de Taneser, voyez ci-devant, p. 101.) Colebrooke pensait que le culte de Siva, de même que celui de Crichna, ne remonte pas à une haute antiquité.

[1] Le pays de Lar, la *Larice* des anciens.

[2] Voy. la Géographie d'Aboulféda, texte arabe, page 358.

[3] Voy. l'Histoire des Gaznévides, de Mirkhond, page 158.

tion du sud-ouest, jusqu'à Arour, l'on compte quinze parasanges; cette ville est située entre les deux bras de l'Indus. D'Arour jusqu'à Bahmanoua, autrement appelé Almansoura[1], on compte vingt parasanges; de là à Louherâny, à l'embouchure du fleuve, trente parasanges.

Si de Canoge on se dirige vers le nord, en se détournant un peu vers l'ouest, on compte, jusqu'à Schirschärbah, cinquante parasanges; et de là jusqu'à Pindjaur, dix-huit parasanges. Pindjaur se trouve sur la montagne; en face, dans la plaine, est la ville de Tanescr.

De là jusqu'à Dahmâlah, capitale du Djâlandhar, au pied de la montagne[2], il y a dix-huit parasanges, et de là à Balâdara, il y a dix parasanges. De là, en se dirigeant vers l'ouest, jusqu'à Liddah, il y a treize parasanges; de là jusqu'au château de Radjakiry, huit parasanges[3]. De là, en se dirigeant vers le nord, jusqu'au Cachemire, il y a vingt-cinq parasanges.

De Canoge, en se dirigeant vers l'ouest, jusqu'à Dyâmou, il y a dix parasanges; de là à Gaty, dix parasanges; de là à Ahâr, dix parasanges; de là à My-

[1] Voy. ci-devant, p. 41. Albyrouny dit, au fol. 80, que Bahmanoua s'appelle aussi Brahman-abad ou la ville des brahmanes; ce qui rappelle une dénomination dont parlent les historiens grecs des conquêtes d'Alexandre le Grand.

[2] Sur Djalindhar, en sanscrit Djalandharam, voy. l'Histoire de Cachemire, notes de M. Troyer, tom. I, pag. 501.

[3] Radjakiry est probablement une dénomination sanscrite signifiant *montagne du Radja*.

rat, dix parasanges[1]; et de là à Paniput, dix parasanges. Ces deux villes sont séparées par le cours de la Djomna. De là à Koutayl, on compte dix parasanges, et de là à Sanam, dix parasanges.

Si de là on se porte vers le nord-ouest, on rencontre Adathaur, à la distance de neuf parasanges; ensuite Hadjannyr, à la distance de six parasanges; puis Maydahoukour, capitale du Laubâour (Lahor), sur la rive orientale du Irâdha (le Rayi), à la distance de huit parasanges; puis la rivière de Djandrâhah (Chenab), à la distance de douze parasanges; puis le Djylum, qui coule à l'occident de la rivière du Beyut (Veyut), à la distance de huit parasanges[2]; de là à Ouayhend, capitale du Candahar, à l'occident du cours de l'Indus, vingt parasanges; de là à Borschaver (Peyschaver), quatorze parasanges; de là à Dinbour[3], quinze parasanges; de là à

[1] Sur la prise de Myrat par Mahmoud, voyez l'Histoire des Gaznévides, de Mirkhond, p. 194.

[2] Albyrouny fait mention, au folio 63, de la rivière Setledj, qu'il nomme Schetleder شتلدر. On trouve la même dénomination dans l'Histoire de Mahmoud le Gaznévide, par Otby. (Voy. les manuscr. arabes de la Biblioth. roy. fonds Ducaurroy, n° 23, folio 225 v.) C'est par erreur que la version persane d'Otby porte *Eskander*. (Voy. la notice que M. de Sacy a donnée de cette version, *Recueil des notices et extraits*, tom. IV, pag. 400.) Albyrouny dit de plus, au folio 63, que le lieu où ces quatre rivières se jettent dans l'Indus est connu sous le nom de Pantchanada پنج‌ند, ou le confluent des cinq rivières. *Schetleder* se prononce en sanscrit *Satadrou*.

[3] Ce nom est écrit de diverses manières dans le Traité : on lit *Donbour, Donbous, Donyour, Dynouz.* Albyrouny cite, fol. 80, cette ville parmi celles dont il avait relevé la latitude, et il semble la placer entre Kaboul et Peyschaver. (Voy. ci-après, p. 126.) La véritable

Kaboul, douze parasanges, et de là à Gazna, dix-sept parasanges.

Quant au Cachemire, sa situation est dans une plaine entourée de montagnes élevées et d'un accès difficile. La partie située au midi et à l'orient appartient aux Indiens, et la partie qui se trouve à l'occident dépend de plusieurs rois, dont le plus proche est Belours-chah (le roi du Belour). Viennent ensuite Schakrian-schah, Doukhan-schah [1], jusqu'aux frontières du Badakhschan. Quant au côté septentrional et à une partie du côté oriental, ils appartiennent aux Turks; devenus maîtres du Khoten et du Tibet.

Du col de Yboutischer jusqu'au Cachemire, à travers le sol du Tibet, on compte environ trois cents parasanges. Les habitants du Cachemire marchent à pied, et ne font pas usage de bêtes de somme ni d'éléphants. Les grands du pays se placent sur des kotout, nom qu'on donne aux siéges, et ils se font porter sur les épaules des hommes. Ils mettent leur espérance dans la force naturelle de la contrée; voilà pourquoi ils veillent constamment à la

leçon est probablement *Dinpour*, et alors il faudrait voir ici la ville de Odynah-pour ادينه پور ou ville de Oudyanah, laquelle, suivant l'auteur du *Ayyn-akberi* (exemplaire manuscrit de la Bibliothèque royale, fol. 324), était située aux environs de la ville actuelle de Jelal-abad et occupait le rang de capitale de la province, avant que Jelal-abad la supplantât. Il paraît qu'Oudyanah fut jadis une ville très-importante. On peut voir la description qu'en fait Fa-hian, voyageur bouddhiste du IV[e] siècle de notre ère, *Foe-koue-ki*, publié par M. Abel Rémusat, p. 46 et suiv.

[1] Peut-être l'auteur a voulu dire *Schaknan-schah et Vakhan-schah*. (Sur le pays de Vakhan, voy. Édrisi, trad. franç. I, 479, 483, 490.)

garde des entrées du pays et des défilés; il est devenu, à cause de cela, très-difficile de se mettre en rapport avec eux. Autrefois, on laissait passer une ou deux personnes d'entre les étrangers, particulièrement d'entre les juifs. Maintenant, on ne laisse pas approcher un Indien qui n'est pas connu des habitants, encore moins les autres.

La principale entrée du pays est le village de Beberhan, à égale distance entre l'Indus et le Djylum. De ce village au pont qui a été construit au confluent du Kosâry et du Nahry, deux rivières qui descendent des montagnes de Schemylan et qui se jettent dans le Djylum, il y a huit parasanges.

Une autre entrée est le défilé par lequel sortent les eaux du Djylum[1], sur une étendue de cinq journées. À l'extrémité de ce défilé est la ville de Douâr Almorsad, sur les deux côtés de la rivière. Au sortir de là, le Djylum se répand dans les campagnes et atteint, en deux jours, Addaschtan, capitale du Cachemire, traversant sur ces entrefaites plusieurs villes l'une après l'autre, notamment Ouschkar, qui est la ville de Barâmoula, bâtie sur les deux côtés de la rivière. La ville de Cachemire a quatre parasanges d'étendue; elle est bâtie en long sur les deux rives du Djylum, qu'on traverse sur plusieurs ponts et sur des barques. Le Djylum prend sa source aux montagnes de Hazmakout, d'où descend aussi le Gange. Ces montagnes sont froides et non frayées; la neige qui les couvre ne fond jamais et ne se dis-

[1] Il manque peut-être ici quelques mots.

sipe pas. Au delà est le Maha-Tchîn, c'est-à-dire, la Grande Chine. Après que le Djylum a quitté les montagnes, et qu'il a coulé l'espace de deux journées, il traverse Addeschtan. A quatre parasanges de là, il entre dans un étang qui a une parasange de long sur une parasange de large. C'est sur ses bords que les habitants font les semailles et que croissent les moissons. Après cela, la rivière sort de l'étang pour traverser la ville de Ouschkar; enfin, elle atteint le défilé [1].

L'Indus prend naissance aux montagnes de Onannak, sur les limites du pays des Turks [2]. Qand tu as franchi le défilé qui forme l'entrée, et que tu as pénétré dans la campagne [3], tu as à ta gauche les montagnes de Belour et de Schemylan; à deux journées de distance sont les Turks nommés Bhatâouaryan, dont le roi prend le titre de Bhatschah. Les pays que ces Turks occupent portent le nom de Ghilghit, Asourah et Schaltas. Leur langue est le turk. Les

[1] Albyrouny fait mention de quelques localités du Cachemire, folio 27, v, et 148 verso; mais en général son récit est confus, vu qu'il n'avait pu entrer dans la vallée, et que le nombre infini de rivières et de ruisseaux rend la description du pays fort difficile. En ce qui concerne Addaschtan, nom que je n'ai pas rencontré ailleurs, M. Troyer pense que c'est le terme sanscrit *adhichthanam*, qui signifie *ville* et *capitale*.

[2] Il s'agit peut-être ici de la montagne appelée Nanga-Parva ou montagne de Nanga, par les Cachemiriens, et Diarmal, par les Tibétains, près de la ville d'Astor. (Voy. l'ouvrage de M. Vigne, intitulé *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo, etc.* Londres, 1842, tom. II, pag. 204.)

[3] Probablement la vallée du Cachemire.

habitants de Cachemire ont beaucoup à souffrir de leurs incursions. Si on se détourne du côté gauche, on rencontre beaucoup d'habitations jusqu'à la capitale (de la vallée). Celui qui prend à droite trouve, au midi de la capitale, des villages qui se touchent, et il arrive à la montagne de Kelardjek, qui a la forme d'une coupole, à peu près comme la montagne de Demavend[1]. La neige ne quitte pas cette montagne, et elle est constamment visible du territoire de Tâkyschêr et de Louhaour. La distance de cette montagne à la vallée de Cachemire est de deux parasanges. Cette montagne a au midi le château de Radjakiry, et à l'occident celui de Lahour. Je n'ai pas vu de places plus fortes que ces deux châteaux. A la distance de trois parasanges est la ville de Râdjâdy; nos marchands vont y faire le commerce, mais ils ne peuvent avancer au delà. C'est la limite de la terre de l'Inde, du côté du nord[2].

Dans les montagnes situées du côté de l'occident

[1] Sur cette montagne, située en Perse, voyez ma traduction de la Géographie d'Aboulféda, t. I, page 93.

[2] Wilken, dans sa traduction de l'Histoire des Gaznévides, de Mirkhond, page 94, suppose que Mahmoud subjugua la vallée de Cachemire. Il s'est trompé; le témoignage d'Albyrouny est positif, et le récit de Mirkhond, qui est appuyé sur celui de Otby, s'accorde avec le témoignage d'Albyrouny. Mirkhond, dans ce qu'il dit sur les conquêtes de Mahmoud en Cachemire, a voulu seulement parler du versant méridional des montagnes qui bornent la vallée du côté de l'Inde. Les mots de la traduction de Wilken: *Quo in itinere quum sultanus in Kaschmiram pervenisset, hujus regionis princeps se subjecit, et in primo exercitus agmine exploratoris munere fungens profectus est,* doivent être rendus ainsi: *Lorsque le sulthan fut arrivé sur les terres de Cachemire, le gouverneur de la province vint lui faire sa*

sont différentes populations de race afgane, qui viennent s'éteindre près de la terre du Sind.

Quant au côté du midi, il est borné par la mer. La côte de cette mer commence à Tyz, capitale du Mekran, et s'avance vers le sud-est, du côté du territoire de Aldaybal (Daybal), sur une étendue de quarante parasanges. Entre ces deux villes est le golfe de Touran. Un golfe (*gobb*) est comme une encoignure et un détour que fait la mer en pénétrant dans le continent; les navires n'y sont pas sans péril, particulièrement à l'égard du flux et reflux. La baie (*khôur*) a beaucoup de rapport avec le golfe; mais elle n'est pas l'effet d'un empiétement de la mer; elle provient uniquement d'un amas d'eaux courantes, qui communiquent avec la mer sans se ressentir de son mouvement. Dans la baie, les navires courent aussi des dangers, mais c'est à cause que l'eau en est douce; en effet, l'eau douce ne supporte pas les fardeaux comme l'eau salée[1].

Après le golfe de Touran viennent la petite et la grande *Mounh*[2]. Viennent ensuite les Beouaridj, qui

cour, etc. Otby, fol. 225 verso, nomme ce gouverneur *Djanky, fils de Sammahy, gardien du passage de Cachemire.*

[1] Comparez ce passage avec ce qui est dit dans la Relation des voyages des Arabes dans l'Inde et à la Chine, texte arabe, p. 123. Le golfe de Touran paraît répondre au golfe actuel de Soumiani.

[2] Littéralement, *la grande et la petite bouche; mounh* est la forme hindostani du mot sanscrit *moukha*, qui signifie *bouche*. Il s'agit ici des deux principales bouches de l'Indus; l'une, suivant Albyrouny, fol. 63, se trouvait près de la ville de Louherany; l'autre était située à l'orient, sur les limites du Kutj; la contrée portait le nom de Sindhou Sagara سنند ساكر, ou mer du Sind.

vivent de rapines. Les Beouaridj sont établis à Kudj et à Soumenat; on les appelle ainsi parce qu'ils se livrent à la piraterie, dans des barques nommées *beyrah*[1].

De Daybal à Touallyscher, on compte cinquante parasanges; de là à Louheerany, douze parasanges; de là à Bakah, douze autres parasanges; de là à Kudj, patrie du Mocl[2], et à Baraoua[3], six parasan-

[1] Ce mot est encore employé avec cette signification, en hindostani, sous la forme بیرا Quant aux pirates qui, depuis la plus haute antiquité ont infesté ces parages, et qui n'ont cédé que devant la toute-puissance anglaise, voyez le *Moroudj-aldzeheb*, de Massoudi, t. I, fol. 173.

[2] Voy. sur cet arbre la Chrest. ar. de M. de Sacy, t. III, p. 478.

[3] Baraoua semble répondre à peu près à Douaraka, et l'on sait que Douaraka est le nom d'une île mystérieuse que Dieu, suivant les Indiens, fit sortir du sein des eaux, pour offrir un asile à Crichna, quand ce héros, pressé par ses ennemis, fut obligé de quitter Madhoura sa patrie. A la mort de Crichna, cette île rentra au fond de la mer, si elle ne fut pas détruite par un tremblement de terre. *Douaraka* se rattache au sanscrit *douar* ou porte. Cette île fut ainsi appelée à cause des arcs de triomphe qui y servaient d'entrées. On l'a nommée dans le même sens *Douaravati*. Le nom de Douaraka désigne maintenant une île située à l'entrée du golfe de Kutj, du côté du midi. Les Indiens vont encore tous les ans en pèlerinage dans les environs. (V. l'Histoire du Cachemire, publiée par M. Troyer, t. I, p. 491 et suiv.) Albyrouny a parlé de la situation critique où se trouva Crichna, et de sa retraite sur les côtés de la mer du Guzarate. Mais il fait venir le dieu au château de *Baraoua*, dont il a été parlé p. 111, et qui se trouvait à une portée de flèche seulement de Soumenat. C'est là, suivant lui, que Crichna passa la dernière partie de sa vie; c'est là qu'il fut tué avec toute sa famille, et brûlé sur un bûcher. Suivant Albyrouny, Baraoua se trouvait près de l'embouchure du Sarasvati ou Sarsouty (سرستی), à l'orient de Soumenat. Ce château était d'une origine récente, et il n'avait pas plus de cent ans. Albyrouny ajoute qu'on le nommait *le Baraoua d'or* (باروی الذهبیة),

ges; de là à Soumenat, quatorze parasanges; de là à Canbaye, trente parasanges; de là à Asaoul, deux journées [1]; de là à Bahroudj, trente parasanges; de là à Sindan, cinquante parasanges; de là à Soubarah, six parasanges; et de là à Tanah, cinq parasanges. On entre ensuite dans le pays de Lâran, et on y remarque Djymour [2], ensuite Malyah, ensuite Kandjy, ensuite le Dravira [3]. Il y a de ce côté un grand golfe où se trouve l'île de Senkeldyb [4], autrement dite Serendyb. A l'entour est la ville de Pandjyaour (Tandjâour). Comme elle a été détruite, Djour, roi du pays, a bâti à la place, sur les bords de la mer, du côté de l'occident, un lieu de plaisance [5] qu'il a nommé Pandnar. Viennent ensuite Oumalnara, puis Rameswara [6], en face de l'île de Serendib.

soit par caprice, soit qu'il y eût réellement une mine d'or. (Voyez aux fol. 63, 101 et 130 verso.) Mirkhond et Ferichtah, en parlant de la prise de Soumenat par Mahmoud, s'accordent à dire qu'il y avait alors aux environs de la ville des mines d'or. (Voy. l'Histoire des Gaznévides, édition de Wilken, pag. 219.) En ce qui concerne la rivière près de laquelle était situé le château, Albyrouny veut parler d'une petite rivière qui arrosait le territoire de Soumenat. La ville actuelle du même nom est bâtie au confluent des trois rivières, le Haran ou Harna, le Kapula et la Sarasvati.

[1] Asaoul répond à la ville actuelle de Ahmed-abad. (Voy. la Chronique de Ferichtah, trad. de M. Briggs, tom. IV, pag. 14, et le *Heft-iklym*, fol. 35.)

[2] C'est la ville nommée par Massoudi et Ibn-Haucal *Seymour*. (Voyez, sur cette ville, mon mémoire sur l'Inde.)

[3] Voyez ci-devant page 104.

[4] Il faut prononcer *singhala douipa*.

[5] Je traduis ce mot au hasard. S'agirait-il ici d'un lath ou colonne à inscription, comme il en existe dans l'Inde septentrionale?

[6] Rameswara est la pointe que forme le continent

La distance entre Rameswara et l'île, sur l'eau, est de douze parasanges. De Pandjyaour à Rameswara, on compte quarante parasanges, et de Rameswara à Setou-Bandha, c'est-à-dire « pont sur la mer, » deux parasanges. Setou-Bandha est la chaussée qui fut construite par Râma, fils de Dasaratha[1], pour se frayer un passage au château de Lanka. Maintenant, cette chaussée est une suite de rochers séparés par la mer[2].

A seize parasanges de là, du côté de l'orient, sont les montagnes de Kihkanda (Kichkindya), autrement appelées Montagnes des singes. Chaque jour le roi des singes sort avec quelques bandes de ses sujets. Les singes ont des lieux de rendez-vous. Les habitants ont soin de préparer pour eux du riz bouilli qu'ils apportent sur des feuilles d'arbre. Quand les singes ont mangé, ils s'en retournent dans leurs bois. Si on négligeait de leur préparer à manger, cette négligence serait la ruine du pays, tant ils sont nombreux et méchants. Les habitants croient que ces singes formaient jadis un peuple d'hommes, à présent métamorphosés, et qu'ils prêtèrent un secours actif à Rama, dans sa guerre contre les démons (les Rakchasa). Ils prétendent que ces villages furent donnés, par Rama, en ouacf aux singes. A les en croire, lorsqu'un homme va dans ce pays, s'il se met à réciter les vers composés par Rama à

[1] Le texte porte *Daraschata.*

[2] Sur le *Setou-Bandha*, voy. la table que M. Langlois a mise à la fin de sa traduction des Chefs-d'œuvre du théâtre indien.

l'intention des singes, et qu'il emploie ses incantations, ils prêtent l'oreille à ces vers, ils font silence pour les entendre, ils enseignent le chemin au voyageur égaré, ils lui donnent à manger et à boire. S'il y a quelque chose de vrai dans ce récit, il faut croire que c'est l'effet de l'harmonie des paroles, comme on l'a vu pour la gazelle [1].

Les îles de la partie de la mer de l'Inde qui est tournée vers l'orient, et qui se rapproche de la Chine, sont les îles du Zabadj (Alzabadj). Les Indiens les nomment Sourendyb ; c'est-à-dire *Iles d'or* [2].

Les îles situées du côté de l'occident sont les îles des Zendjs (Madagascar, etc.).

Les îles placées au centre sont les îles de Ram (Alram) et les îles Dybadjat (Aldybadjat) [3]. On peut aussi ranger parmi ces îles les îles de Comayr. On donne le nom particulier de *Dyvah* aux îles qui naissent dans la mer, et qui apparaissent au-dessus de l'eau sous la forme de monceaux de sables : ces sables ne cessent pas de grossir, de s'étendre et de faire corps ensemble, jusqu'à ce qu'ils présentent un aspect solide. Il y a en même temps

[1] Voy. au fol. 46. Quant au récit qu'on vient de lire, on peut consulter la table de M. Langlois déjà citée, au mot *Hanouman*. Du reste, l'espèce de culte que les idolâtres rendent aux singes existe encore dans le midi de l'Inde. (Voy. l'ouvrage de M. l'abbé Dubois, intitulé *Mœurs de l'Inde*, t. II, pag. 430.)

[2] Il faut prononcer *Souvarna douipa*. Évidemment il s'agit ici des îles de Java et Sumatra. (Sur ces îles, voyez mon discours préliminaire sur la Relation des voyages des Arabes dans l'Inde et à la Chine.)

[3] Ceylan, les Maldives et les Laquedives. Voy. *ibid.*

de ces îles qui, avec le temps, s'ébranlent, se décomposent, se fondent, puis s'enfoncent dans la mer et disparaissent. Quand les habitants de ces îles s'aperçoivent de cela, ils se retirent dans quelque île nouvelle et en voie de s'accroître. Ils transportent en ce lieu leurs cocotiers, leurs palmiers, leurs grains et leurs ustensiles, et finissent par y établir leur demeure. Ces îles se divisent en deux classes, suivant la nature de leur principal produit. Les unes sont nommées *Dyvah-kouzah*, c'est-à-dire *îles des Cauris*, à cause des cauris qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer. Les autres portent le nom de *Dyvah-kanbar*, du mot *kanbar*, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres du cocotier et avec lequel on coud les navires[1].

Au nombre des îles Comayr est l'île de Ouacouac, qui n'a pas été, comme le croit le vulgaire, ainsi appelée à cause d'un arbre dont le fruit aurait la forme d'une tête humaine poussant un cri[2]. Comayr est le nom d'un peuple dont la couleur tire vers le blanc, qui est petit de taille, qui ressemble, pour la figure, aux Turks, qui professe la religion des Indiens et qui a les oreilles percées[3]. Parmi les habitants de l'île Ouacouac, il y en a qui ont le teint noir; les hommes y sont plus recherchés que les femmes. On exporte de chez eux l'ébène noir, mot qui sert à désigner la moelle d'un arbre dont

[1] Albyrouny revient sur le même sujet, fol. 56 verso et 130 verso.

[2] Ce cri est *ouacouac*.

[3] C'est-à-dire qui porte un anneau à l'oreille.

on a ôté l'enveloppe. Quant au molamma, au schau kheth et au sandal jaune, ces substances viennent du pays des Zendjs.

Il y avait autrefois, dans le golfe de Serendyb, une pêcherie de perles qui s'est épuisée de notre temps. D'un autre côté, il s'est formé une pêcherie à Sofala, dans le pays des Zendjs, là où il n'en existait pas auparavant; on dit que c'est la pêcherie de Serendyb qui s'est transportée à Sofala.

L'Inde reçoit, l'été, les pluies qui accompagnent ordinairement les grandes chaleurs. Cette époque de l'année porte le nom de barschakâla[1] (temps de la pluie). Plus la plaine s'avance vers le nord[2] sans être interceptée par aucune montagne, plus la pluie y est abondante. La saison pluvieuse y dure plus longtemps, et elle donne plus d'eau. J'entendais dire aux habitants du Moultan que, chez eux, le barschakâla n'existe pas, mais il est très-sensible dans les contrées voisines, à mesure qu'on s'avance vers le nord et qu'on se rapproche des montagnes. Dans le Bhatel[3] et le Antarvédi, le barschakâla dure depuis le mois de asarh[4]; l'eau tombe pendant quatre mois de suite, comme si on la versait

[1] Pétis de Lacroix a écrit *Pêcheçal*. (Voyez l'Histoire de Timur-Bec, t. III, p. 59 et 164.) En sanscrit, c'est *Varchakâla*.

[2] Il s'agit probablement du Bengale et de la province d'Agra.

[3] L'auteur, au fol. 63, a placé les montagnes de Bhatel auprès de la ville de Nagarkot, là où prend naissance le Ketch, qui va se jeter dans le Ravi.

[4] Juin-juillet. L'auteur a donné, au fol. 51 verso, un tableau des douze mois indiens qui diffère, pour quelques-uns, du tableau inséré dans l'*Ayyn-akbery*, tom. Ier de la version anglaise, p. 298, et

d'une outre. Dans les contrées qui sont situées au delà, autour des montagnes du Cachemire, jusqu'au col de Djoudery, situé entre Dinpour et Peyschaver, la pluie tombe en abondance pendant deux mois et demi, à partir du mois de sravan[1]; mais, au delà du col, il ne pleut plus. Ce phénomène vient de ce que les nuages sont alors chargés d'eau et se trouvent à une faible hauteur au-dessus de la surface de la terre. Quand ils ont atteint les montagnes, ils se pressent contre elles, et il s'établit une espèce de lutte. Voilà pourquoi les nuages se répandent en eau, mais voilà aussi pourquoi le barschakâla ne dépasse pas les montagnes. Ainsi, la vallée de Cachemire ne connaît pas le barschakâla. Ordinairement, la neige y tombe pendant deux mois et demi de suite, à partir du mois de magh[2]. Quand on a passé le milieu du mois de chaïtra[3], les pluies se succèdent pendant quelques jours et font fondre les neiges; la terre commence alors à paraître. Il est bien rare que les choses se passent autrement. Quant aux exceptions de détail, chaque vallée est soumise à quelques cas particuliers[4].

fol. 158 du texte persan, exemplaire de la Bibliothèque royale. (Voy. aussi les *Useful tables*, de Prinsep, part. II, pag. 18.)

[1] Au lieu de *sravan*, le tableau de l'*Ayyn-akbery* porte *sanoun* C'est notre mois de juillet-août.

[2] Janvier-février.

[3] Mars-avril.

[4] On pourra comparer ce passage avec ce que disent Bernier, *Voyages*, tom. II, pag. 318, et M. Mountstuart Elphinstone, *Account of the kingdom of Caubul*, pag. 126 et suiv.

N° IV.

EXTRAIT

DE L'OUVRAGE D'ALBYROUNY SUR L'INDE[1].

فى التواريخ بالاجمال

بالتواريخ تصير الاوقات المشار اليها فى الزمان معلومة والهند وان لم يستثقلوا كثرة العدد بل يبتهجوا بها فانهم يضطرون فى الاستعمال الى تقليلها فمن تواريخهم مبداء كون براهم ومنها اول نهار يومه الان وهو مبداء كلپ ومنها اول منوتر السابع الذى نحن فيه ومنها اول جتر جوك الثامن والعشرين وهو الذى نحن فيه ومنها اول الجوك الرابع منه ويسمى كلكال اى وقت كل فان الجوك معروف به وان كان وقته فى اخره ولكنهم يعنون به مبداء كلجوك ومنها پاندو كال وهو وقت حروب بهارت وايامه وكل هذه التواريخ متقادمة قد جاوزت سنوها المين الى الالوف وما بعدها فاستثقلها المنجمون فضلا عن غيرهم ونحن لتعريفها نجعل المثال الاول سنة الهند الواقع اكثرها فى سنة اربع ماية ليزدجرد فان مينها تجردت عن الاحاد والعشرات فان اختصت بذلك وتميزت عن ساير السنين

[1] Fonds Ducaurroy, n° 22; chap. 49, fol. 102 v. et suiv.

ثم اشتهرت بانهراد امنع الاركان وانقراض مثل السلطان
محمود اسد العالم ونادرة الزمان رحمة الله عليه قبلها باقلّ
من سنة فاما سنة الهند فانه يتقدم نوروزها باثنى عشر
يوما ويتاخر عن القبط المذكور عشرة. اشهر فارسية تامة
ولهم تاريخ يسمى كال جمن لم احققه الا انهم زعموا ....
انه كان فى اخر دوابر الادنى وكان جمن المذكور متغلبا
على ارضهم مفسدا لمدينهم وكل هذه التواريخ كثيرة
العدد بعيدة المبدا ولذلك اعرضوا عنها وجاوا الى
تواريخ شرى هرش وبكرمادت وشق وبلب وكوبت فاما
شرى هرش فيعتقدون فيه انه كان يتامل الارض فيبصر
ما فى بطنها اى السابقة من الكنوز المكنوزة والدفاين
المذخورة ويستخرجها ويستغنى بها عن اعتساف رعاياه
ويستعمل تاريخه بماهوره وتواحى كنوج ومنه الى بكرمادت
اربعماية سنة على ما ذكر بعض اهل تلك الناحية ورايته
فى التقويم الكشميرى متاخرا عن بكرمادت ٦٦٤ فحصلت على
الشك ولم تحله بعد يقين ومستعملوا تاريخ بكرمادت فى
البلاد الجنوبية والغربية فى ارض الهند يضعون ٣٤٣ ويضربونه
فى ثلثة ابدا فيجتمع ١٠٢٩ ثم يزيدون عليه الماضى من
شدبد وهو السنبجر الستينى فيكون ذلك تاريخ بكرمادت
ووجدت اسمه فى كتاب سروذو لمهاديو جندريفنه وفيما

يستعملونه تكلف اولا ولو انهم وضعوا في اول الامر ١٠٣٦ كما
وضعوا ٣٤٢ بغير علة موجبة لكان مجزيا وهب انه اطرد في
سنجمر واحد فما الطريق فيه اذا تضاعف. واما تاريخ شق
وهو شككال فهو متاخر عن بكرمادت بـ ١٣٥ وكان شق
المذكور متغلبا على ما بين نهر السند وبين البحر من
ارضهم قد جعل مستقره ارجاورت في الواسطة وخطر
عليهم الانتساب الى غير الشقية فمنهم من زعم انه كان
شودرا من مدينة المنصورة ومنهم من زعم انه لم يكن
هنديا وانما جاءهم من ناحية المغرب وكانوا منه في بلاء
شديد الى ان اتاهم الغيات من نواحي المشرق بقصد
بكرمادت اياه حتى هزمه وقتله بناحية كرور التي بين
مولتان وقلعة لوني فاشتهر الوقت بحسب الاستبشار مقتله
وارخ به وخاصة المنجمون منهم ولحقوا شرى باسم بكرمادت
اجلالا له والامتداد المدة زمن التاريخ الذى اضفناه اليه
وبين مقتل شق اظن انه ليس بالقاتل وانما هو سمي له
واما تاريخ بلب وهو صاحب مدينة بلبه وهي جنوبية عن
مدينة انهلوارة بقريب من ثلثين جوزن فان اوله متاخر
عن تاريخ شق بمائتي واحدى واربعين سنة ومستعملوه
يضعون شككال وينقصون منه مجموع مكعب الستة ومربع
الخمسة فيبقى تاريخ بلب وخبره آت في موضعه واما كوبت

كال فكان كما قيل قوما اشرارا اقوياء فلما انقرضوا ارخ بهم وكانّ بلب كان اخيرهم فان اول تاريخهم ايضا متأخر عن شككال ٢٤١ وتاريخ المنجمين يتاخر عن شككال ٥٨٧ وعليه مبنى زيج كنذكاتك لبرهمكوبت وهو المعروف عندنا بالاركند فاذن مبدؤ تاريخ شهري هرش لسنتنا الممثل بها ١٤٨٨ وتاريخ بكرمادت ١٠٨٨ وشككال ٩٥٣ وتاريخ بلب الذى هو ايضا كوبت كال ٧١٢ وتاريخ زيج كنذكاتك ٣٦٦ وتاريخ پنج سدهانتك لبراهمهر ٩٢٦ وتاريخ كرن سار ١٣٢ وتاريخ كرن تلك ٦٥ وهذه التواريخ المنسوبة الى الزيجات هى التى استصلحها اصحابها لسياقة الحساب من عندها ويمكن ان يكون فى ازمنتهم كما انه ممكن ان يتقدمهم وعوام الهند يعدون السنين مائة مائة ويسمونه سنبجر المائية فكلما انقضت مائة تركوها واخذوا فى تعديد مائة بعدها وسموه لوك كال اى تاريخ الجمهور واختلفوا فى الاخبار عن ذلك اختلافا زال معه التحقيق عنى له وبقدر اختلافهم فيه اختلفوا فى مبدا السنة ومفتتحها وانا اورد منه بما سمعته بعينه الى ان يسفر فيه الامر عن قانون

واقول ان من يستعمل تاريخ شق وهم المنجمون فانه يفتح السنة بشهر جيتر وقيل ان اهل كنير المصاقبة بكشمير يفتتحونها من شهر بهادربت وتاريخهم سنتنا ٨٤ وان من

يسكن فيما بين بردري وبين ماري كله يفتتحونها من شهر كارتك وتاريخهم لسنتنا ١١٠ وزعم في الكشميري انه ست من المائة الجديدة وهو مذهب اهل كشمير وان من يسكن نيرهر ورا ماري كله الى اخر حدود تاكيشر ولوهاور يفتتحونها من منكهر وتاريخهم لسنتنا ١٨٨ واهل لنبك اعني لمغان يتبعونهم في ذلك وسمعت اهل مولتان يقولون ان هذا كان راي السند واهل كنوج وانهم كانوا يفتتحون السنة من عند اجتماع منكهر وان اهل مولتان تركوا ذلك عند سنين قليلة وانتقلوا الى راي اهل كشمير ووافقوهم على افتتاحها باجتماع جيتر وقد قدمت العذر في هذا الفصل وان تواريخه غير محققة من اجل ما فيها من الزيادة على المائة على اني شاهدتهم في سنة فتح سومنات وهي اربعمائة وست عشرة للهجرة وشككال فيها ٩٤٧ اذا قصدوه وضعوا ٢٤٢ وتحته ٦٠٦ وتحتهما ٩٩ ثم يجمعونها فيكون شككال فكان يتخيل الى ان ٢٤٢ هي سنو تاخر ابتدائهم بالمائة وانهم ابتدءوا في ذلك من كوبت كال وان ٦٠٦ هي سنجرات المائة التامات ويوجب ان يكون كل واحد ١٠١ واما ٩٩ فهي السنون الماضية من الناقص وهو كذلك وتحقيقه ودقه وجدتهما من زيج عمله درلبه المولتاني يقول فيها ضع ٨٤٨ وزد عليه لوكيك كال اي تاريخ الجماعة فيجتمع

شككال واذا وضعنا شككال لسنتنا وهو ٩٥٣ ونقصنا منه
٨٤٨ بقى لوكك كال ١٠٥ ويكون لسنة قلع سومنات ٩٨ قال
والمبداء من منكهر وعنده منجمى المولتان من جينتر
وقد كان لهم ملوك بكابل اتراك قيل فى اصلهم انهم
كانوا من التبت جاء اولهم وهو برهتكين ودخل غارا
بكابل لا يمكن دخوله الا مضطجعا زحفا وفيه ماء ووضع
هناك طعاما لايام وهذا الغار الان معروف هناك يسمى
بقر ويه خاله من يتيمن به ويخرج معه من ذلك الماء
بجهد وكان على بابه جماعات من الفلاحين يعملون ومثل
هذه الاشياء لا يمكن ولا يروج الا بمواطاة مع واحد وكان
من واطاه حمل القوم فى العمل على المواظبة بالليل والنهار
بالنوب لئلا يخلو الموضع من الناس وعند مضى ايام على
دخوله اخذ يخرج من الغار والناس يجتمعون وهم ينظرونه
كما يولد من الام وعليه زى الاتراك من القباء والقلنسوة
والخف والسلاح فعظم تعظيم انسان مخترع وللملك مخلوق
واستولى على تلك منسميا شاهية كابل وبقى الملك فى اولاده
قرونا عددها حول الستين ولولا ان الهند فى امر الترتيب
متساهلون وعن نظام تواريخ الملوك فى التوالى متغافلون
والى التحارى عنه لحيرة والضرورة ملتجئون لاوردنا ما
ذكره قوم منهم على انى سمعت ان ذلك النسب على

ديباج وجده فى قلعة نغركوت وحرصت على الوقوف عليه
فامتنع الامر لاسباب وكان من جملتهم كنك وهو الذى
ينسب اليه البهار الذى ببرشاور فيقال كنك حيث زعموا
ان راى كنوج اهدى اليه فى جملة ما اهدى ثوبا فاخرا
بديعا وانه اراد قطعه ثيابا لنفسه فاحجم الخياط عن عمله
وقال ههنا صورة قدم انسان وكيف ما اجتهد لا يجى
الا على ما بين الكتفين وفى ذلبكة مابذكرناه فى قصة بل
فعلم كنك ان صاحب كنوج قصد اذلاله والاستخفاف به
وركب من فوره مع جنوده يركض نحوه وسمع راى ذلك
فتحير ولم يكن له به طاقة فاستشار وزيره فقال الوزير قد
هيجت ساكنا وفعلت ما لا يجب فاقطع الان انفى وشفتى
ومثّل بى لاجد الى المكر سبيلا فلا وجه للمجاهرة وفعل
به راى ما قال وتركه ومضى الى اقاصى المملكة فلما عثر
الجند على الوزير وعرفوه جاؤا به الى كنك فساله عن حاله
فقال الوزير كنت انهاه عن المخالفة وادعوه الى الطاعة
وانصحه فاتهمنى ومثّل بى ومر على وجهه بطريق يطول اليه سلوك
الجادة ويسهل من جهة تعسف فلاة بيننا وبينه ان امكن
حمل المياه لكذى يوم قال كنك هذا سهل وحمل الماء
كما قال واستدله على السمت فتقدمه وادخله مفازة لا حدّ
لاطرافها فلما انقضت الايام ولم يفن الطريق سال الوزير

عن الحال فقال لا لوم علىّ فى حماية صاحبى واتلاف عدوه واقرب المخارج من هذه الفلاة ما لا اخلت منه فافعل بى ما شيت فلا مخلص لاحد منها فركب كنك واجرى فرسه حول موضع منخفض ثم غرز رمحه فى وسطه ففار الماء فورانا كفى الجند شربا وزادا فقال الوزير انا ما قصدت بالحيلة الملائكة القادرين وانما قصدت بها الناس العاجزين واذا الامر كذلك فاقبل شفاعتى فى ولى نعمتى واصفح عنه قال كنك يانا من هذا المكان منصرف الى الوراء قد اجبتك الى الملتمس فقد امضى فى صاحبك ما وجب وانصرف وذهب الوزير الى صاحبه راى فوجده قد سقطت يداه ورجلاه فى اليوم الذى غرز فيه كنك الرمح فى الارض وكان اخرهم لكنو زمان ووزيره من البراهمة لم قد ساعده الزمان فوجد بالاتفاق دفاين استظهر بها وقوى وبحسب ذلك اعرضت الدولة عن صاحبه لتقادم عهدها مع اهل بيت فساء ادب لكنو زمان وقبحت افعاله حتى كثرت الشكايات الى وزيره فقيّده وحبسه للتاديب ثم استخلى للخلو بالملك ومعه الة ذلك من الاموال فاستولى عليه وملك بعده البراهمة سامند ثم كلوا ثم بهيم ثم حيبال ثم انندبال ثم نرد جنيال قبل فى سنة اثنى عشرة واربعماية للهجرة وابنه بهيمبال بعده بخمس سنين وانقضت الشاهية الهندية

ولم يبق من اهل ذلك البيت نافخ نار وكانوا مع البسطة
يتحلين بالمكارم وحسن العهد والاصطناع ولقد استحسنت
من انندبال مراسلة الامير محمود والحال بينهما في غاية
الخشونة باني سمعت خروج الترك عليك وانتشارهم بخرسان
فان شيت جيتك في خمسة الف فارس وضعفها رجالة ومائة
فيلة وان شيت وجهت اليك بابني في ضعف ذلك وليس
في ذلك اعتداد بموقع ذلك عندك وانما انا كسيرك
فلا اريد ان يغلبك غيرى وكان شديد البغض للمسلمين
من لدن اسر ابنه وكان ابنه نرد جنبال بخلافه

TRADUCTION DU N° IV.

DES ÈRES EN GÉNÉRAL.

Les ères servent à fixer, dans l'ordre des temps, les moments dont on a à parler. Les Indiens, bien qu'ils n'éprouvent pas de difficulté à calculer de grands nombres, et que même ils y excellent, sont obligés, dans l'usage ordinaire, de les réduire.

L'une des ères indiennes est la naissance de Brahma. Une autre ère est le commencement du jour de Brahma, qui, de plus, sert de commencement au calpa[1]. Une troisième ère est le commencement du septième manouantara, dans lequel nous

[1] Voy. le mémoire composé par Davis, à l'aide du traité sanscrit

nous trouvons maintenant[1]. Une quatrième ère est le commencement du vingt-huitième satya-yog (mahayoug), dans lequel nous nous trouvons également[2]. Une cinquième ère est le commencement du quatrième yoga, appelé kalikâla, c'est-à-dire époque de Kali. Cet âge a été appelé du nom de

intitulé *Sourya-Siddhanta*, Recherches asiatiques, par la Société de Calcutta, trad. franç. t. II, p. 271 et suiv. Ce mémoire a, sur plusieurs mémoires composés plus tard, l'avantage d'avoir été rédigé en dehors de tout esprit de système.

[1] Manouantara signifie en sanscrit *période d'un manou*. On compte quatorze de ces périodes, et nous sommes à présent dans la septième. (Voy. le code de Manou, traduction de Loiseleur-Deslongchamps, liv. I, n[os] 61 et suiv. Voyez aussi le *Harivansa*, traduction de M. Langlois, t. I, p. 87 et suiv.) Albyrouny a déjà parlé des Manouantara, fol. 96 verso.

[2] Voy. les ouvrages déjà cités, notamment le mémoire de Davis, p. 274. Albyrouny s'est déjà étendu sur le Satyah-yog, fol. 92. Son chapitre XLI[e] commence ainsi : « L'année Deva دب, qui est l'année des êtres célestes, est de trois cent soixante années humaines (voy. fol. 90 verso). Douze mille années deva forment un satyah-yog; mille satyah-yog forment un calpa. Le calpa est la période au commencement et à la fin de laquelle les sept planètes se rencontrent avec leurs absides et leurs nœuds, dans le premier degré du signe du bélier. Ses jours sont nommés calpa ahargana, c'est-à-dire somme des jours du calpa; en effet *ah* (*ahar*) signifie *jours*, et *argana* (*gana*) signifie *somme*. Comme ils sont ortifs طلوعية, on les nomme aussi *jours de la terre*, comme si leur commencement avait lieu à l'horizon, qui est une des choses inhérentes à la terre. On applique le même nom aux jours du calpa qui se sont écoulés jusqu'à un temps donné. Pour nos compatriotes, ils appellent ces jours du nom de *jours du sindhind* et de *jours du monde*. » Albyrouny confirme ailleurs ce qui avait déjà été dit par conjecture par Colebrooke; c'est que le mot *Sindhind* n'est que l'altération du sanscrit *Siddhanta*. Au lieu de *Satyah-yog* (جته جوك), le manuscrit semble porter partout *tchatur-yog* (چتر جوك).

Kali, bien que Kali ne doive venir qu'à la fin, et les Indiens ont désigné par là le commencement du Kâliyoga[1]. Une sixième ère est le pandou-kâla, qui commence au temps des guerres décrites dans le *Mahabharata* et des batailles qui se livrèrent à cette occasion.

Toutes ces ères remontent à une antiquité reculée, et leurs années dépassent les nombres, cent mille et au delà. Ces nombres ont embarrassé les astronomes dans leurs calculs, et, à plus forte raison, le commun des hommes. Nous allons donner une idée exacte de ces ères, et nous rapporterons nos calculs à l'année des Indiens, dont la plus grande partie correspond à l'an 400 de l'ère de Yezderdjed. Cette époque s'exprime par un nombre rond et n'est embarrassée ni de dizaines ni d'unités. Cet avantage lui est particulier et la distingue de toutes les autres années. De plus, elle a été rendue à jamais célèbre par la chute du plus fort boulevard de l'islamisme et la mort de l'illustre sulthan Mahmoud, lion du monde et le phénomène du temps : Dieu lui fasse miséricorde! En effet, Mahmoud expira moins d'un an avant cette époque [2]. Le *sandhi* [3] des Indiens précède le nourouz (premier jour de l'année) des

[1] Sur l'arrivée de Kali, voyez l'ouvrage de Polier, intitulé *Mythologie des Indous*, tom. II, pag. 614 et 629; et sur les quatre yoga, voy. le *Harivansa*, tom. II, pag. 292.

[2] L'ère de Yezderdjed commença le 16 juin 632 de J. C. Mahmoud le Gaznévide mourut le 23 de rebi second de l'année 421 de l'hégire (30 avril 1030 de J. C.). Par conséquent, le moment que l'auteur a ici en vue correspond à peu près au 1er mars 1031 de notre ère.

[3] Sandhya est un mot sanscrit signifiant le temps intermédiaire

Perses de douze jours, et il fut postérieur de dix mois persans complets à la nouvelle de la mort du sulthan [1].

Les Indiens ont de plus une ère qu'ils nomment Kâla hamana, et sur laquelle je n'ai pas pu avoir de notions certaines. Je sais seulement que, d'après les Indiens, Hamana vivait à la fin du douâpara le plus rapproché; il se rendit maître de l'Inde et altéra les doctrines religieuses du pays [2].

Toutes ces ères présentent des nombres considérables et remontent à une époque reculée; voilà pourquoi on a renoncé à en faire usage. On emploie ordinairement les ères de Sri-Harscha, de Vikramaditya, de Saca, de Ballaba et des Gouptas....

entre le jour et la nuit, entre une époque et une autre époque. Il s'agit ici de la différence qui existe entre les calendriers. Albyrouny a consacré son chapitre XL^{e} à faire connaître les différents sandhya. Comme l'extrait que j'en ai fait est un peu long, je le renvoie à la fin de ce fragment, pag. 155.

[1] Ici l'auteur donne quelques dates, d'après les yog des Indiens, notamment l'année où Rama tua Ravana; dans cette même année, Lakchmana, frère de Rama, tua Coumbhakarna, frère de Ravana, et tous les Rakchasas furent domptés; événements, ajoute l'auteur, qui, suivant les Indiens, furent racontés dans le temps même par le richi Valmiki, dans un livre intitulé *Ramayana*. L'auteur ajoute que les Indiens connaissaient, en dehors de leurs dates fabuleuses, l'époque précise de la vie de Rama et de la composition du *Ramayana*, mais qu'il lui avait été impossible de se faire donner communication de cette date, qui serait si importante pour nous.

[2] Il s'agit peut-être ici de Çâlayavana ou Calayamana, personnage d'origine étrangère, qui envahit l'Inde. Comparez le Harivansa, tom. I, p. 163, 462 et suiv. et l'ouvrage de Polier, tom. I, p. 543 et suiv. En ce cas, au lieu de *Hamana* حمن, il faudrait lire *Djamana* ou *Yamana* جمن.

Les Indiens croient que Sri-Harscha faisait fouiller la terre et cherchait ce qui pouvait se trouver dans le sol, en fait d'anciens trésors et de richesses enfouies; il faisait enlever ces richesses et pouvait, par ce moyen, s'abstenir de fouler ses sujets. Son ère est mise en usage à Mahourah et dans la province de Canoge. J'ai entendu dire à un homme du pays que, de cette ère à celle de Vikramaditya[1], on comptait quatre cents ans; mais j'ai vu, dans l'almanach de Cachemire, cette ère reculée après celle de Vikramaditya de 664 ans. Il m'est donc venu des doutes que je n'ai pas trouvé moyen de résoudre[1].

L'ère de Vikramaditya est employée dans les provinces méridionales et occidentales de l'Inde. On pose 342; qu'on multiplie par 3, ce qui fait 1026; on ajoute au produit ce qui s'est écoulé du schadabda, mot par lequel on désigne le samvatsara sexagésimal[2]. Voilà ce qu'on entend par l'ère de

[1] L'ère de Vikramaditya commence l'an 57 avant J. C. La plupart des Indianistes l'ont fait commencer l'an 56; mais cette question a été discutée et semble avoir été résolue par Prinsep, *Useful tables*, partie deuxième, comprenant la chronologie, p. 84 et suiv. D'après cela, suivant la première version, Sri-Harcha aurait régné 457 ans avant J. C. et, suivant la seconde, 607 ans après J. C. Quoi qu'il en soit, on voit que ce personnage était déjà ancien lorsqu'Albyrouny se trouvait dans l'Inde. Néanmoins M. Wilson, dans son beau recueil des Chefs-d'œuvre du théâtre indou, a fait vivre ce prince dans le XII° siècle, cent ans après Albyrouny. Prinsep, dans ses tables, page 103, le place en 1062.

[2] *Samvatsara* se dit en sanscrit d'une année révolue; *schadabda*, ou plutôt *schachty-abda*, a le sens de *soixante ans* : par conséquent *Schadabda* et *samvatsara sexagésimal* sont synonymes. Il s'agit ici du cycle formé par la révolution de la planète Jupiter, dans l'espace de

Vikramaditya. J'ai vu le mot schadabda cité dans le livre du *Soroudou*, composé par Mahadeva Djandaryna. Le procédé qu'on emploie d'abord est incommode. Si on commençait par poser le nombre 1026, au lieu de marquer sans aucun motif 342, l'opération serait plus simple: car admettons le résultat, maintenant qu'on en est au premier samvatsara, comment fera-t-on lorsque les samvatsara se multiplieront[1]?

L'ère de Saca, nommée par les Indiens Sacakâla,

soixante ans. Cette planète se nomme en sanscrit *Vrihaspati;* voilà pourquoi les Indiens ont donné le nom de Vrihaspati au cycle même. Dans ce cycle, chacune des soixante années porte un nom particulier, afin de se distinguer plus facilement. (Voy. les tables de Prinsep, p. 27 et suiv.) Albyrouny a consacré, folio 135, un chapitre spécial au cycle sexagésimal. Ce chapitre est intitulé *Du samvatsara sexagésimal, appelé aussi schadabda.* Voici le commencement du chapitre: « Le mot *samvatsara* signifie année; c'est comme si on disait *révolutions annuelles.* Ce samvatsara est fondé sur la marche de Jupiter et du soleil, à partir du moment où Jupiter commence à poindre au milieu des rayons du soleil. Sa révolution est de soixante ans; on l'a nommé *schadabda*, d'un mot qui signifie *soixante années.* »

[1] Il me semble résulter de l'ensemble du passage, que le cycle sexagésimal, non-seulement était propre à une certaine partie de l'Inde, mais qu'il était d'une institution récente. Le calcul présenté par Albyrouny me fait croire qu'il commença seulement l'an 959 de notre ère. C'est en Chine que ce cycle a pris naissance; il y est d'un usage immémorial. Csoma de Kōrōs, se trouvant dans le Thibet, lut dans les livres du pays que le cycle sexagésimal y avait été introduit vers l'an 1025, au moment où Albyrouny se livrait à ses recherches dans l'Inde. Ces livres ajoutaient que le cycle sexagésimal fut mis en usage dans l'Inde en 965. (Voy. les tables de Prinsep, pag. 29 et 40.) Déjà Davis, Mémoire cité, pag. 276, a fait remarquer que le cycle sexagésimal n'était pas mentionné dans le Sourya-Siddhanta, et qu'il était probablement d'un usage moderne, employé seulement en astrologie.

est postérieure à celle de Vikramaditya de 135 ans [1]. Saca est le nom d'un prince qui a régné sur les contrées situées entre l'Indus et la mer (le golfe du Bengale). Sa résidence était placée au centre de l'empire, dans la contrée nommée Aryavartha. Les Indiens le font naître dans une classe autre que celle des Sakya [2]; quelques-uns prétendent qu'il était Soudra et originaire de la ville de Mansoura. Il y en a même qui disent qu'il n'était pas de race indienne, et qu'il tirait son origine des régions occidentales. Les peuples eurent beaucoup à souffrir de son despotisme, jusqu'à ce qu'il leur vînt du secours de l'Orient. Vicramaditya marcha contre lui, mit son armée en déroute et le tua sur le territoire de Korour, situé entre Moultan [3] et le château de Louny. Cette

[1] Elle commence donc l'an 78 de l'ère chrétienne.

[2] Les Sakya formaient une branche de la race noble des Kchatrias; le fameux Bouddha appartenait à cette branche; c'est de-là que lui est venu le nom de Sakya-Mouni. C'est comme si l'auteur eût dit que Saca n'appartenait pas à la race royale du pays. Albyrouny a parlé d'une manière spéciale des castes indiennes, fol. 23 verso, et suiv.

[3] La ville de Moultan était en grande vénération chez les Indiens, à cause d'une idole qui y était l'objet d'un culte particulier, et dont on faisait remonter l'origine à une très-haute antiquité. Cette ville tomba au pouvoir des musulmans, dès le commencement du VIIIe siècle de notre ère. Vers le milieu du Xe siècle, les sectaires musulmans, appelés du nom de Carmathes, s'emparèrent du pays; mais, moins de cent ans après, ils furent renversés à leur tour par Mahmoud le Gaznévide. Voici un passage précieux du traité d'Albyrouny, folio 27 : « L'idole de Moultan, une de celles qui ont été les plus célèbres, était appelée *Aditya* ادت, à cause qu'elle était consacrée au soleil. Cette idole était en bois, mais enveloppée d'une peau d'antilope de couleur rouge.

époque devint célèbre, à cause de la joie que les peuples ressentirent de la mort de Saca, et on la choisit pour ère, principalement chez les astronomes. D'un autre côté, Vicramaditya reçut le titre de sri (grand), à cause de l'honneur qu'il s'était acquis. Du reste, l'intervalle qui s'est écoulé entre l'ère de Vicramaditya et la mort de Saca, prouve que le vainqueur n'était pas le célèbre Vicramaditya, mais un autre prince du même nom.

Ballaba, qui a donné aussi son nom à une ère, était prince de la ville de Ballabha, au midi de Anhalouara, à environ trente yodjanas de distance. L'ère de Ballaba est postérieure à celle de Saca de 241

Ses deux yeux consistaient dans deux rubis. Les Indiens faisaient remonter son origine jusqu'au Krita-yoga, c'est-à-dire à 216,432 années. Lorsque Mohammed, fils de Cassem, fils de Monabbah, fit pour la première fois la conquête de Moultan, il reconnut que la présence de cette idole et l'affluence des pèlerins qu'elle attirait étaient une source de prospérité pour le pays; il laissa donc l'idole debout: seulement, pour montrer son mépris pour la superstition des Indiens, il fit attacher au cou du dieu un morceau de viande de vache. En même temps, il fit élever une mosquée dans la ville. Les Carmathes étant devenus les maîtres de Moultan, Djelem, fils de Schayban, leur chef, fit mettre l'idole en pièces, massacra les ministres de cette idole; et le temple, qui consistait dans un palais bâti en briques, sur un lieu élevé, devint la grande mosquée, à la place de celle qui existait auparavant. Celle-ci fut fermée, en haine des khalifes Ommiades sous lesquels elle avait été construite. Le sulthan Mahmoud, lorsqu'il eut abattu les Carmathes, fit rouvrir l'ancienne mosquée. La nouvelle fut abandonnée, et maintenant c'est comme un champ destiné à des usages vulgaires.» Albyrouny, qui ne pouvait pas admettre l'antiquité attribuée à l'idole de Moultan, fait observer, en finissant, qu'aucun bois n'aurait pu se conserver si longtemps, dans un pays où l'atmosphère et le sol sont également humides. (Voir ci-après, pag. 157.)

ans[1]. Pour s'en servir, on pose l'ère de Saca et l'on en ôte à la fois le cube de 6 (216) et le carré de 5 (25). Ce qui reste est l'ère de Ballaba. Il sera question de cette ère en son lieu.

Quant au Goupta kâla (ère des Gouptas), on entend par le mot *goupta* des gens qui, dit-on, étaient méchants et puissants; et l'ère qui porte leur nom est l'époque de leur extermination. Apparemment, Ballaba suivit immédiatement les Gouptas; car l'ère des Gouptas commence aussi l'an 241 de l'ère de Saca[2].

L'ère des astronomes commence l'an 587 de l'ère

[1] Elle commença donc l'an 319 de J. C. Le major Tod, auteur d'un grand ouvrage sur le Radjastan, parla le premier de cette ère, d'après des monuments qui existaient dans le pays, et il en faisait remonter le commencement à l'an 318. A l'égard du prince même, Albyrouny en a parlé, folio 45 verso. Voici un extrait de ce qu'il dit : « Un marchand de légumes avait trouvé un trésor et s'était mis à acheter toutes les propriétés du pays qui étaient à vendre. Ballaba voulut s'emparer de ses richesses et lui demanda une somme d'argent. Le marchand s'y refusa; puis, craignant le ressentiment du roi, il se réfugia auprès du prince de la ville de Mansoura (Voy. ci-devant, p. 171.) Il offrit au prince des sommes considérables et lui demanda une flotte. Sa demande lui ayant été accordée, il attaqua Ballaba pendant la nuit et le tua. Il maltraita aussi les habitants et détruisit la ville. Encore à présent on découvre, dit-on, dans les ruines de la ville les objets qui se trouvent dans les cités frappées par un désastre subit. » Ce qui est dit ici se concilie difficilement avec ce qu'on lit dans l'ouvrage sur les antiquités de l'Afghanistan, publié récemment par M. Wilson, sous le titre d'*Ariana antiqua*, pag. 407 et suiv. On a découvert il n'y a pas longtemps les ruines de la ville de Ballabha, existant encore sous le nom de Balbih, au nord-ouest de Bhaonagar, dans le Guzarate.

[2] On a également de la peine à concilier ce qui est dit ici avec ce que M. Wilson a dit dans l'ouvrage cité, pag. 21, 406 et 416.

de Saca [1]. C'est à cette ère qu'ont été rapportées les tables Kanda-khâtaca, de Brahmagupta. Cet ouvrage porte chez nous le titre de *Arcand*.

D'après cela, en s'en tenant à l'an 400 de l'ère de Yezderdjed, on se trouve sous l'année 1488 de l'ère de Sri-Harscha, l'an 1088 de l'ère de Vicramaditya, l'an 953 de l'ère de Saca, l'an 712 de l'ère de Ballaba et de celle des Gouptas. D'un autre côté, les tables Kandakhâtaca comptent 366 ans, le Pantcha Siddhantika de Varahamihira, 526 ans, le Karana Sâra 132 ans, et le Carana Tilaka 19 ans [2]. Les années que j'assigne aux tables astronomiques sont les années adoptées par les indigènes eux-mêmes, afin de donner plus d'exactitude à leurs calculs.

Il est possible que quelque divergence existe à

[1] C'est-à-dire, l'an 665 de J. C.

[2] On pourrait induire de ce passage, que le Kandakhataka fut composé vers l'an 664 de J. C. le Pantcha Siddhantika, vers l'an 504; le Karana Sarâ, vers l'an 899, et le Karana Tilaka, vers l'an 1012 de notre ère. On a déjà vu, pag. 250, que Bhodja Dêva, de qui un traité astronomique porte le nom, régnait vers l'an 1030. Maintenant, qu'on relise une note communiquée par le docteur Hunter à l'illustre Colebrooke, d'après des renseignements fournis par le corps des pandits de Odjein, et l'on verra que, pour les mêmes articles, les nombres s'accordent. (Œuvres mêlées de Colebrooke, tom. II, p. 461.) Déjà le célèbre William Jones avait fixé l'âge de Varaha-Mihira, auteur du Pantcha Siddhantika, à l'an 499 de J. C. (Recherches asiasiques, trad. franç. t. II, p. 433.) Dans le manuscrit arabe, on a écrit 926 au lieu de 526; mais c'est une erreur de copiste: car, au fol. 126, il est dit en toutes lettres que Varaha-Mihira avait écrit cinq cent vingt-six ans auparavant. J'avais déjà fait la correction par induction, avant d'être arrivé au second passage. Combien Anquetil-Duperron et Bentley se sont trompés, quand ils ont dit que les astronomes indiens avaient tout emprunté aux Arabes!

cet égard. Le vulgaire, dans l'Inde, compte par siècles, et les siècles se placent l'un après l'autre. On appelle cela le Samvatsara du cent. Quand un cent est écoulé, on le laisse et l'on en commence un autre. On appelle cela Loka-kâla, c'est-à-dire comput du peuple. Mais les écrivains diffèrent sur ce point, sans qu'il m'ait été possible de savoir au juste d'après quel principe ils procèdent. De même qu'on a varié à cet égard, on a varié pour le commencement de l'année et pour le point initial. Je vais exposer ici ce que j'ai entendu dire, tel qu'on me l'a dit, en attendant que j'aie trouvé une règle pour soumettre ces divers usages à un calcul rigoureux.

Les personnes qui se servent de l'ère de Saca, et ce sont les astronomes, commencent l'année au mois de chaitra[1]. On dit que les habitants de plusieurs des contrées qui sont voisines du Cachémire, font commencer l'année au mois de bhâdrapada[2], et qu'ils comptent en ce moment 84 ans. Ceux qui habitent entre . . . . et Mâry, la font tous commencer au mois de kârtika[3], et ils comptent maintenant 110 années. On prétend que les peuples du Cachemire se trouvent à présent dans la sixième année de leur cycle[4]. Les habitants de Nyrhar, au delà de Mâry, jusqu'aux limites de Takyscher et de Lou-

[1] Mars-avril.

[2] Août-septembre.

[3] Octobre-novembre.

[4] Le cycle de Cachemire était de 100 ans, et la 6e année tombe l'an 1031 de J. C. (Voy. l'Histoire de Cachemire, tom. I, pag. 531, et t. II, pag. 367.)

haour[1], commencent tous leur année au mois de mankher[2], et sont maintenant arrivés à leur 188e année; ils sont imités en cela par les habitants de Lanyk, je veux dire Lamgan[3]. J'ai entendu dire aux habitants du Moultan que tel était aussi l'usage des habitants du Sind et de Canoge, et que, dans ces pays, on avait coutume de commencer l'année à la conjonction du mois de mankher[4]; pour les peuples du Moultan, ils ont renoncé, il y a un petit nombre d'années, à cet usage, et ils ont adopté la méthode suivie en Cachemire, c'est-à-dire qu'à l'exemple des Cachemiriens, ils commencent l'année à la conjonction du mois de chaitra.

Déjà je me suis excusé sur l'imperfection de ce qui est dit ici, et j'ai averti que les résultats que je présente offraient quelque incertitude, vu les nombres qui excèdent celui de cent. Je ferai remarquer de plus que j'ai vu les Indiens, lorsqu'ils veulent marquer l'année de la prise de Soumenat (par Mahmoud le Gaznévide), événement qui eut lieu l'an 416 de l'hégire[5] (janvier 1026 de J. C.), et l'an 947 de l'ère de Saca, je les ai vus écrire 242, puis au-dessous 606, puis encore au-dessous 99, enfin

[1] Probablement il s'agit de la partie septentrionale du Pendjab.

[2] Novembre-décembre. Ce nom s'écrit ordinairement *Margasirshâ*.

[3] Entre Kaboul et Peyschaver. Les mêmes noms de lieu se retrouvent au fol. 63.

[4] L'année dont il est question ici est luni-solaire, et commence au moment où le soleil et la lune sont en conjonction. (Voy. les tables de Prinsep, p. 22.)

[5] Mirkhond, dans son Histoire des Gaznévides, place cet événement au mois de doulcada. (Voy. l'édition de Wilken, p. 214.)

additionner le tout ensemble; ce qui donne l'ère de Saca. On peut induire de là que le nombre 242 indique les années qui précèdent l'époque où les Indiens commencèrent à se servir d'un cycle de cent, et que cet usage commença avec l'ère des Gouptas. D'après cela, le nombre 606 indiquerait les samvatsaras de cent complets, ce qui porterait chaque samvatsara à 101. Quant au nombre 99, ce seraient les années qui se sont écoulées du samvatsara non encore révolu. C'est ce qui est en effet. J'ai trouvé la confirmation et l'éclaircissement de cela dans les tables astronomiques de Durlab le moultanien; on y lit: « Écris 848 et ajoute le Loka-kâla, c'est-à-dire le comput du vulgaire; le produit marquera l'année de l'ère de Saca. » En effet, si nous écrivons l'année de l'ère de Saca qui correspond à l'année actuelle, et qui est l'année 953[1], et que nous retranchions de ce nombre la quantité 848, il restera 105 pour le Loka-kâla, et l'année de la ruine de Soumenât tombera sur le nombre 98. Durlab ajoute que l'année commence au mois de mankher, mais que les astronomes du Moultan commencent l'année au mois de chaitra[2].

Le Kaboul était autrefois gouverné par des princes de race turque; on dit qu'ils étaient originaires du Tibet. Le premier d'entre eux, qui se nommait Bar-

[1] Ceci prouve qu'au moment où Albyrouny rédigeait ce chapitre, on était dans l'année 1031 de notre ère.

[2] Rien, dans ce qui précède, ne se rapporte au cycle de soixante ans dont il a été parlé p. 140. On a vu en effet que le cycle de soixante n'était employé que dans le midi de l'Inde et à l'occident.

hatekyn[1], s'établit, à son arrivée à Kaboul, dans une grotte où l'on ne pouvait s'introduire que couché et en rampant. La grotte renfermait une source, et il se pourvut de nourriture pour quelques jours. Cette grotte est encore à présent bien connue; on la nomme *bacar*. Les personnes qui veulent profiter de la bénédiction attachée au souvenir de Barhatekyn y entrent, et, ces personnes, en sortant, emportent un peu de cette eau avec effort. Des troupes de paysans travaillaient à la porte de la grotte. Une chose semblable ne peut se faire et ne se pratique que lorsqu'on se met de connivence avec quelqu'un. Les personnes qui étaient d'intelligence avec Barhatekyn engageaient les paysans à travailler sans relâche, la nuit et le jour, en se relevant les uns les autres; c'était afin que ce lieu fût constamment entouré de monde. Au bout de quelque temps, Barhatekyn sortit tout à coup de la grotte, et les hommes qui se trouvaient auprès de l'entrée, le virent apparaître comme quelqu'un qui sort du sein de sa mère; revêtu du costume des Turks et couvert de la tunique, du bonnet, des bottines, et armé de pied en cap. On le regarda comme un homme extraordinaire, comme un homme né pour l'empire, et il se rendit maître du royaume de Kaboul. Le trône resta au pouvoir de ses enfants pendant à peu près soixante générations. Les Indiens attachent peu d'im-

[1] La terminaison de ce mot est en effet turque. Sans doute il s'agit ici des rois de la Bactriane, dits Indo-Scythes. Ces rois professaient le bouddhisme.

portance à l'ordre des faits ; ils négligent de rédiger la chronique des règnes de leurs rois. Quand ils sont embarrassés, ils parlent au hasard ; sans cela je reproduirais ici ce que j'ai entendu dire à quelques personnes du pays. Il est vrai que, d'après ce qui me fut raconté, l'ordre de ces règnes était écrit sur une étoffe de soie qui fut trouvée dans la forteresse de Nagarkout[1]. J'aurais vivement désiré pouvoir lire cet écrit ; mais différentes circonstances m'en empêchèrent.

Au nombre de ces rois fut Kank ; c'est celui qui a fondé le vihara de Peychaver, et dont le vihara porte le nom[2]. On prétend que le ray[3] de Canoge offrit, entre autres présents, à ce prince une étoffe brillante et d'un genre nouveau, et que celui-ci voulut s'en faire faire un habillement. Mais le tailleur refusa de prêter son ministère, disant : « Je vois sur l'étoffe la figure d'un pied humain ; et, de quelque manière que je m'y prenne, le pied se trouvera entre les deux épaules. » A cela se rapporte ce que nous avons dit dans la légende de Bali[4].

[1] Sur la prise de Nagarkout par les musulmans, voy. l'Histoire des Gaznévides, de Mirkhond, pag. 169 et suiv.

[2] On entend par *vihara* une espèce de collége ou de séminaire, accompagné d'une bibliothèque, d'un temple, etc. (Voy. l'Histoire de Cachemire, notes de M. Troyer, tom. I, pag. 349.) Le vihara est un édifice particulier aux bouddhistes ; en effet, à l'époque dont il est parlé ici, le royaume de Kaboul suivait les doctrines de Bouddha.

[3] Ray était le titre que portait le monarque suprême de l'Inde. Ce titre fut longtemps l'apanage des princes de Canoge. (Voy. ci-devant pag. 54.)

[4] Il a été parlé d'un fait analogue, ci-devant pag. 42. Pour ce-

Kank comprit que le souverain de Canoge avait voulu l'humilier et montrer le peu de cas qu'il faisait de lui. Il se mit aussitôt en marche avec son armée, se dirigeant vers Canoge. A cette nouvelle le ray se trouva fort embarrassé; car il n'était pas en état de se mesurer avec le prince de Kaboul. Il consulta son vizir qui lui dit : « Tu as mis en mouvement un homme qui se tenait tranquille; il y a eu là une grande imprudence. Maintenant coupe-moi le nez et les lèvres, et mutile-moi; je tâcherai

lui-ci, voy. l'Histoire de Cachemire, par M. Troyer, tom. II, p. 150 et 191. A l'égard de Bali, c'est le nom d'un petit-fils de Prahrâda et par conséquent d'un arrière-petit-fils de Hiranya-Casipou, qui fut traité si cruellement par Vischnou. Albyrouny s'occupant, fol. 99 verso, des diverses incarnations de Vichnou, considéré dans son rôle de Narayana, s'exprime ainsi : « Narayana se manifesta encore une fois sur la fin du sixième Manouantara, pour abattre le roi Bali, fils de Virotchana بیروجن, lequel avait pour ministre la planète Vénus, et régnait sur le monde. Bali, voulant arriver au même degré de gloire que ses aïeux, se mit à mener une vie pure et à faire de bonnes œuvres. Il entreprit de s'acquitter du sacrifice, qui, répété cent fois, rend maître du paradis et du monde. (C'est le sacrifice du cheval, nommé *Aswamedha*.) Au moment où il avait atteint le quatre-vingt-dix-neuvième sacrifice, les êtres spirituels craignirent d'être dépossédés de leur rang. Ils allèrent trouver Narayana, et implorèrent son assistance. Narayana descendit sur la terre sous la figure d'un nain (*Vâmana* وامن). Tandis que Bali offrait les acrifice, assisté des Brahmes, qui faisaient cercle autour du feu, Vâmana se présenta, et joignant sa voix sonore à celle des Brahmes qui chantaient la partie du Vêda بیدن, appelée maintenant *Sama-Véda* سامبیدن, il fit impression sur le cœur du roi. Bali, dans un mouvement de générosité, offrit à Vâmana de lui donner tout ce qu'il demanderait. En vain Vénus avertit le roi que le nain n'était pas autre que Narayana, et que celui-ci était venu pour le dépouiller de l'empire; Bali persista dans ses dispositions et demanda au nain

d'imaginer quelque ruse; pour la force ouverte, il ne faut pas y songer. »

Le ray fit ce que le vizir avait proposé, et le vizir, laissé en liberté, se rendit sur les frontières de l'empire. L'armée de Kaboul l'ayant rencontré sur son passage, il se fit connaître, et on le conduisit auprès de Kank. Celui-ci lui ayant demandé comment il avait été mis dans cet état, il répondit : « Je dissuadais le ray de se mettre en hostilité avec toi, et je lui conseillais de faire acte de soumission; en un mot, je lui donnais des avis pour son bien. Mais il a mal interprété mes paroles, et il m'a mutilé. Maintenant si, pour le joindre, tu suis la route or-

ce qu'il désirait. Le nain répondit : « Je demande quatre pas de tes états, où je tâcherai de vivre à l'aise. » Bali fit apporter de l'eau pour la verser sur la main du nain; c'est chez les Indiens une manière de ratifier une promesse. En vain Vénus s'introduisit dans le vase et essaya d'empêcher l'eau de couler; Vâmana, pour déboucher le goulot, creva un œil à Vénus. L'eau s'étant mise à couler, Vâmana fit un pas et atteignit l'extrémité de l'Orient; il fit un deuxième pas, et il atteignit l'Occident; au troisième mouvement, il s'éleva dans les airs jusqu'au *Sefer-loka* سفرلوك (Swarga); il ne resta plus assez d'espace sur la terre pour qu'il fit un quatrième pas. Alors Narayana traita Bali comme son esclave; et lui marqua son pied entre les épaules, en signe de dépendance; puis il le relégua dans le Patala پاتال, le lieu le plus bas de l'univers. Le monde fut retiré à Bali et confié à la conduite de *Pourandara* پرندر (Indra). » (Sur cette légende, comp. le *Harivansa*, tom. I, pag. 190; tom. II, pag. 406 et suiv. le *Ayyn-Akbery*, tom. II, pag. 529, et l'ouvrage de Ward, intitulé *a Wiew of the history, etc.* tom. II, pag. 77.) A l'égard du Sefer-loca, Albyrouny nous apprend, fol. 14 verso, que c'est la partie du ciel où les gens de bien reçoivent la récompense due à leurs actions vertueuses. On trouve au folio 30 une notice sur les Védas.

dinaire, il te faudra beaucoup de temps. Tu arriveras plus facilement à ton but en traversant le désert qui est en face, pourvu que tu portes de l'eau avec toi pour un tel nombre de jours. » Kank adopta cet avis; il prit avec lui une provision d'eau, et se fit guider par le vizir à travers les solitudes. Mais le vizir, marchant en tête, le conduisit dans un désert sans limites. Cependant, le terme avait expiré et le roi ne savait pas où il se trouvait. Il consulta le vizir qui répondit : « On ne peut pas m'en vouloir de ce que j'ai cherché à sauver mon maître et à faire périr son ennemi. Le chemin le plus court pour sortir de ce désert serait celui par lequel tu y es entré. Fais de moi ce que tu voudras; il n'y a plus de salut pour aucun de vous. »

A ces mots, Kank monta à cheval et se rendit dans un lieu bas. Il planta sa lance au centre, et l'eau sortit en assez grande quantité pour désaltérer l'armée entière, et pour lui permettre de s'approvisionner. Le vizir dit alors au roi : « En employant cet artifice, je n'avais pas l'intention de m'attaquer aux anges tout-puissants; je n'avais en vue que les pauvres humains. Les choses en étant venues à ce point, agrée mon intercession et pardonne au souverain mon bienfaiteur. » Kank répondit : « Je vais m'en retourner sur mes pas; je t'accorde ta demande; ton maître a été traité comme il le méritait. » Là-dessus le roi reprit le chemin de ses états, et le vizir revint auprès du ray. Mais, à son retour, le vizir vit que le ray avait été privé de l'usage de ses pieds et de ses

mains, le jour même que Kank avait planté sa lance dans la terre.

Le dernier roi de cette dynastie fut Laktôuzeman. Ce prince avait pour vizir un brahmane nommé Kallar. Ce vizir était favorisé par la fortune, et il trouva dans la terre des trésors qui lui donnèrent de la force et accrurent sa puissance. D'un autre côté, la fortune tourna le dos à son maître. En effet, il y avait bien longtemps que cette famille était maîtresse du pouvoir. Laktouzeman prit une direction mauvaise; il se livra à une conduite honteuse; et, comme les plaintes arrivaient de tout côté au vizir, celui-ci fit charger le prince de chaînes et l'enferma pour le corriger. Ensuite le vizir se laissa aller à la tentation d'être le maître unique: il avait des richesses suffisantes pour lever tous les obstacles. Il s'empara donc du trône et eut pour successeur le brahme Sâmanda[1]. Celui-ci fut remplacé par Kamalavâ; puis vinrent successivement Bhima, Djayapâla[2], Anandapâla et Nardadjanpâla[3]. Celui-ci monta, dit-on, sur le trône l'an 412 de l'hégire (1021 de J. C.). Son fils Bhimapâla lui succéda au bout de cinq ans. La souveraineté indienne s'éteignit

[1] La nouvelle dynastie me paraît avoir remplacé le bouddhisme par le brahmanisme, et j'attribue à ces princes la série de médailles que M. Wilson a cru d'origine Rajepout. (Voy. l'*Ariana*, pag. 428.)

[2] Le texte porte *Haypâlâ*; mais au folio 31 v° on lit جيبال. Le mot *pâla* signifie, en sanscrit, « protecteur, gardien. »

[3] Au lieu de *Nardadjanpâla*, le manuscrit porte peut-être *Tardadjanpâla* ou *Tarvadjanpâla*; on peut encore lire *Narvadjanpâla*. Otby a écrit *Beroudjpâla*, et Ferischtah *Tiroudjayapâla* ou *Tirddjayapâla*.

dans la personne de ce dernier, et il ne resta plus d'individu de cette famille pour souffler le feu [1]. Ces princes, malgré l'étendue de leurs états, étaient pleins de belles qualités et accueillaient bien tout le monde [2]. Je trouve admirable la lettre qu'Anandapâla écrivit à l'émir Mahmoud, dans un moment où ses rapports avec ce prince étaient d'une aigreur extrême : « J'ai appris que les Turks ont fait une invasion dans tes états et qu'ils se sont répandus dans le Khorassan [3] ; si tu le veux, j'irai te trouver avec cinq mille cavaliers et le double de fantassins, ainsi que cent éléphants. Si tu l'aimes mieux, je t'enverrai mon fils avec le double de cela. En te faisant cette proposition, je ne cherche pas à capter ta bienveillance. Tu m'as vaincu ; et je ne veux pas qu'un autre que moi ait raison de toi. » Ce prince fut un ennemi acharné des musulmans, à partir du moment où son fils fut fait prisonnier (par Mahmoud). Mais son fils Nardadjanpâla fut le contraire de cela [4].

[1] Expression arabe signifiant qu'il ne reste plus personne dans une maison.

[2] Ces princes, du moins dans les derniers temps, régnaient à la fois sur les deux rives de l'Indus, à Peichaver et à Lahore. (*Histoire des Gaznévides*, de Mirkhond, p. 147.)

[3] *Histoire des Gaznévides*, de Mirkhond, p. 161 et suiv.

[4] Ce qui est dit ici sur les derniers princes de Kaboul ne s'accorde pas tout à fait avec ce que disent Mirkhond et Ferichtah. La chronique contemporaine de Otby ne s'avance pas au delà de l'an 410 de l'hégire, et, pour ce qui suit, on manque de détails tout à fait authentiques. Il me semble donc que le témoignage d'Albyrouny doit être pris en considération. Malheureusement Albyrouny s'est borné, comme on voit, à de simples indications. *Djaya-pâla* signifie en

CHAPITRE XL.

EXPOSÉ DU SANDHI, TEMPS QUI SERT DE TRANSITION ENTRE LES ÉPOQUES [1].

Le sandhi, d'après le sens primitif du mot, est le moment qui se trouve placé entre le jour et la nuit. Le matin, c'est l'aurore. Les Indiens le nomment *Sandhyaroudou* [2], c'est-à-dire ce qui appartient au lever du jour. Le soir, c'est le crépuscule; il est nommé *Sandhyastamana* [3], c'est-à-dire ce qui appartient au coucher du jour. Ces deux moments sont d'autant plus importants à connaître pour les brahmes, qu'ils sont obligés de faire alors leurs ablutions. Les brahmes apportent une égale attention à l'heure de midi, qui est le moment de leur repas; ce qui a fait croire aux personnes peu instruites qu'il y avait trois sandhis [4]. On trouve dans les Pouranas un récit relatif au roi Hiranyacasipou [5], de la race des

sanscrit, « gardien de la victoire; » *ananda-pâla*, « gardien du bonheur; » *bhima-pâla*, « gardien terrible. »

[1] Fol. 91 verso du manuscrit. (Voy. sur ce chapitre, ci-devant, pag. 279, note.)

[2] سندارودو. Il faut peut-être lire سندارود, *Sandhyâroûtha*.

[3] سنداستمن

[4] C'est l'opinion qui a cours dans le midi de l'Inde. M. l'abbé Dubois a donné de longs détails sur les trois sandhis. (*Mœurs de l'Inde*, tom. I, p. 336 et suiv. Voy. aussi le Code de Manou; liv. VI, nos 22 et 24.)

[5] هرنكشب. Le manuscrit porte هرنكش; en effet, les indigènes prononcent quelquefois *Harnakasch*. Peut-être Albyrouny a confondu Hiranyacasipou avec son frère Hiranyakcha, qui périt de la main

Detyas[1]. Ce roi s'était livré à un exercice religieux extrêmement prolongé, et il avait mérité d'obtenir de Dieu tout ce qu'il lui plairait de demander[2]. Or il demanda de vivre éternellement; et comme cette faveur était réservée au Créateur, il se borna à solliciter de ne mourir ni de la main d'un homme, ni de la main d'un ange, ni de la main d'un génie; il désira également que sa mort n'eût lieu ni sur la terre, ni dans le ciel, ni le jour, ni la nuit. Tout cela était un calcul par lequel il espérait échapper à la mort, à laquelle nous sommes tous sujets. Sa demande lui fut accordée.

Hiranyacasipou avait un fils nommé Prahrâda[3]. Quand il fut devenu grand, son père le mit entre les mains d'un précepteur. Un jour, le père fit venir son fils pour savoir ce qu'on lui enseignait; le fils récita quelques vers, dont le sens était qu'il n'y a que Vichnou[4] dans le monde, et que tout le reste n'est rien. Mais Hiranyacasipou n'aimait pas Vichnou, et il essaya de donner une autre direction aux idées de son fils; comme ses efforts étaient inutiles, il fit avaler du poison à son fils; mais le fils invoqua

de Vichnou, métamorphosé en sanglier. Sur Hiranyakcha, voy. le *Harivansa*, traduction de M. Langlois, tom. I, pag. 19, tom. II, pag. 378, 380 et suiv. ainsi que le *Ayyîn-Akbery*, tom. II, pag. 528. La confusion dont j'ai parlé, se fait remarquer dans l'ouvrage de Polier, tom. I, pag. 262 et suiv.

1 دیت

2 Voy. ci-devant, pag. 31.

3 برهراد.

4 بشن.

le nom de Dieu; il tourna sa pensée vers Vichnou, et le poison n'eut pas de prise sur lui. Le père, étonné, demanda à son fils s'il était magicien; le fils répondit: « Il n'y a pas là de magie; j'ai eu recours à celui qui t'a créé et qui t'a comblé de biens. » Alors la colère du père n'eut plus de bornes, et il fit jeter son fils dans un feu ardent. Mais Prahrâda ne ressentit pas les atteintes du feu. Pendant qu'il était au milieu des flammes, il tenait tête à son père et cherchait à lui prouver la puissance de Dieu : il dit, entre autres choses, que Vichnou était présent partout. Là-dessus le père dit à son fils, en lui montrant une colonne d'un des portiques du palais : « Crois-tu que Vichnou soit là-dedans? » « Oui, » s'écria le fils. A ces mots, le père, entrant en fureur, se jeta sur la colonne et la frappa. Tout à coup il en sortit Narasinha[1], ayant une tête de lion sur un corps d'homme. Hiranyacasipou et ses gens se défendirent les armes à la main. Comme il faisait alors jour, Narasinha n'était pas libre de faire ce qu'il voulait; mais, au moment où le jour cessait, il saisit Hiranyacasipou, l'enleva dans les airs et le mit à mort. Le fils de Hiranyacasipou fut établi à sa place.[2]

[1] نرسنك. Narasinha est un des prénoms de Vichnou. Ce mot signifie *homme-lion*.

[2] Pour cette légende, voy. le *Harivansa*, traduction de M. Langlois, t. I, p. 188, t. II, pag. 386 et suiv. ainsi que l'Exposé de la théogonie des Brahmes, par M. l'abbé Dubois, pag. 136; voy. aussi le *the Vishnu-Purana*, publié par M. Wilson, pag. 127 et suiv. L'événement qui a fait le sujet de cette légende est rattaché par les habitants de Moultan, au temple dont il a été parlé pag. 141, et

Parmi les astrologues, il y en a qui ont égard à ces deux instants et qui placent en ce moment l'influence des signes du zodiaque. Chacun de ces moments a pour eux la durée d'un mouhourtta[1], équivalant à deux gharis[2], c'est-à-dire aux quatre cinquièmes d'une de nos heures. Pour Varaha-mihira[3], par l'effet de sa grande habileté dans son art, il ne reconnaît que deux temps, le jour et la nuit. Il définit le sandhi d'après ce qu'il est réellement, c'est-à-dire le moment où le centre du globe du soleil se montre à l'horizon. C'est dans ce moment, suivant lui, que s'exerce l'influence des signes du zodiaque.

Certaines personnes ont appliqué la dénomination de sandhi à toute autre chose. Elles ont rattaché aux deux ayana[4], c'est-à-dire aux deux semes-

sur lequel on peut consulter les Voyages de Thevenot, Amsterdam, 1727, t. V, pag. 167. Hiranyacasipou est nommé par les habitants Harnakas; Prahrâda est appelé Païlad, et le temple porte le nom de Païladpouri. (Alexandre Burnes, *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Bokhara*, trad. franç. t. I, pag. 112.) La prétention des habitants de Moultan est confirmée par les récits de Polier, d'après lesquels Moultan aurait été la capitale des vastes états de Bali. (*Mythologie des Indous*, tom. I, pag. 274.) D'un autre côté, l'auteur de l'*Ayyn-Akbery* (tom. II, pag. 528) place la scène retracée ici auprès de la ville d'Agra. Enfin, une tradition indienne attribue à Bali la fondation de l'antique cité de Mahabalipoura, non loin de la ville actuelle de Madras. (*Recherches asiatiques*, trad. franç. t. I, p. 99.)

[1] مهورت. Le mouhourtta équivaut à la trentième partie d'un jour de vingt-quatre heures, ou, ce qui revient au même, à quarante-huit minutes.

[2] کهری. Le ghari est la soixantième partie d'un jour de vingt-quatre heures, c'est-à-dire vingt-quatre minutes.

[3] براهمهر

[4] ابن

tres, dans l'un desquels le soleil s'élève et dans l'autre s'abaisse, un sandhi, qui se compose de sept jours, et qui précède le moment où commence le ayana[1]. Il me vient à ce sujet une idée qui est peut-être vraie, et qui du moins n'a rien d'étrange; c'est que cette espèce de sandhi est moderne, et qu'on n'a commencé à en faire usage qu'aux approches de l'an 1300 de l'ère d'Alexandre (988 de J.-C.). Ce qui y donna lieu, c'est qu'on s'aperçut que le soleil arrivait dans les tropiques avant le moment fixé par les calculs. Banjala[2], auteur du Traité du Petit Manès[3], dit qu'en l'année 894 de l'ère de Saca (972 de J.-C.), le soleil était en avance de six degrés cinquante minutes, et que cette différence s'accroissait chaque année d'une minute[4]. Cette remarque n'a pu être que le fruit d'une étude approfondie et d'une suite d'observations faites anciennement. En effet, le calcul des ombres du méridien avait dû suggérer la même remarque ou quelque chose d'approchant.

[1] C'est-à-dire le moment où le soleil atteint l'un des deux tropiques.

[2] بنجل. C'est probablement l'astronome que Colebrooke nomme *Munjala*, et qu'il présente comme ayant vécu vers l'année 933 de notre ère. (*Miscellaneous essays*, tom. II, pag. 461.)

[3] كتاب مانس الصغير

[4] On a vu, p. 144, que, d'après Albyrouny, le Pantcha-Siddhantika de Varaha-Mihirara, traité où se trouvent fixés les points équinoxiaux et solsticiaux, avait été composé l'an 504 de notre ère. En remontant de l'année 972 de J. C. et en comptant une minute par année, on arrive à l'an 562 de J.-C. Mais si, au lieu d'une minute par année, on ne compte, comme font ordinairement les Indiens, que 54 secondes, on atteint le nombre 506, qui, comme on voit, est bien près de 504.

L'opinion de Banjala a été adoptée par Aouyl le Cachemirien[1]. Une circonstance qui vient à l'appui de cette manière de voir, c'est que les Indiens ont appliqué le sandhi à chacun des sixièmes de l'année, faisant commencer les sixièmes au vingt-troisième degré du signe du zodiaque qui les précède[2]. Enfin, par une idée analogue, on a établi des sandhis entre deux yogs, deux manouantaras, etc. Mais tout cela ce ne sont que des hypothèses.

[1] اويل الكشميرى.

[2] Les Indiens ont une manière de diviser l'année en six parties, composées chacune de deux mois, et chaque partie porte un nom particulier. (Voy. le Supplément de Williams Jones à la Chronologie indienne, t. II des Recherches asiatiques, trad. franç. p. 434, ainsi que les Tables de Prinsep, pag. 18.)

N° V.

FRAGMENT DE BELADORI[1].

فتوح السند

اخبرنا على بن محمد بن عبد الله بن ابى سيف قال، ولى
عمر بن الخطاب رضى الله عنه عثمان بن ابى العاصى
الثقفى البحرين وعمان سنة خمس عشرة فوجه اخاه الحكم
الى البحرين ومضى الى عمان فاقطع جيشا الى تانه فلما
رجع الجيش كتب الى عمر يعلمه ذلك فكتب اليه عمر يا اخا
ثقيف حملت دودا على عود وانى احلف بالله الوا هيبوا لا
حدر (2) من قومك مثلهم ووجه الحكم ايضا الى بروص ووجه
اخاه المغيرة بن ابى العاصى الى خور الديبل فلقى العدو
فظفر فلما ولى عثمان بن عفان رضى الله عنه وولى عبد
الله بن عامر بن كريز العراق كتب اليه يامره ان يوجه
الى ثغر الهند من يعلم علمه وينصرف اليه بخبره فوجه
حكيم بن جبلة العبدى فلما رجع اوفده الى عثمان
فسأله عن حال البلاد فقال يا امير المومنين قد عرفتها
فتحرتها قال فصفها لى قال ماؤها وشل، وثمرها دقل، ولصها

[1] Man. de la Bibliothèque de Leyde, n° 430, Pag. 496 et suiv.

[2] Je lis لو اصيبوا لأخذت

بطل ، ان قلّ الجيش فيها ضاعوا ، وان كثروا جاعوا ، فقال له عثمان أَخابرٌ ام ساجعٌ قال بل خابرٌ فلم يُغْزِها احدًا فلما كان اخر سنة ثمان وثلثين واول سنة تسع وثلثين فى خلافة على بن ابى طالب رضى الله عنه توجّه الى ذلك الثغر الحرث بن مرة العبدى مُتَطَوِّعًا باذن علىّ فظفر واصاب مغنما وسبيا وقسم فى يوم واحد الف راس ، ثم انه قُتِل ومن معه بارض القيقان الّا قليلاً وكان مقتله فى سنة اثنتين واربعين والقيقان هى بلاد السند مما يلى خراسان ، ثم غزا ذلك الثغر المهلب بن ابى صفرة فى ايام معوية سنة اربع واربعين فاتى بنه والاهواز وهما بين الملتان وكابل فلقيه العدوّ فقاتله ومن معه ولقى المهلب ببلاد القيقان ثمانية عشر فارسا من الترك على خيل محذوفة فقاتلوه فقتلوا جميعا فقال المهلب ما جعل هاولاء الاعاجم اولى بالتشمير منا فحذف الخيل فكان اول من حذفها من المسلمين وفى بنه يقول الازدى

الم تر ان الازد ليلة بيتوا

ببنّة كانوا خير جيش المهلّب

ثم ولى عبد الله بن عامر فى زمن معوية بن ابى سفين عبد الله بن سوار العبدى ويقال ولاه معوية من قبله ثغر الهند ثغر القيقان فاصاب مغنما ثم وفد الى معاوية

واهدى اليه خيلاً معانيّةً واقام عنده ثم رجع الى العمان فاستجاشوا الترك فقتلوه وفيه يقول الشاعر

وابن سوار على عداته
موقد النار وصال السغب

وكان سخيا لم يوقد احد نارا غير نارة فى عسكره فراى ذات ليلة نارًا فقال ما هذه فقالوا لمراة نفساء يعمل لها خبيص فامر ان يطعم الناس الخبيص ثلاثا وولى زياد بن ابى سفين فى ايام معوية سنان بن سلمة بن المحبق الهذلى وكان فاضلا متالهاً وهو اول من احلف الجند بالطلاق فاتى الثغر ففتح مكران عنوةً ومصرها واقام بها وضبط البلاد وفيه يقول الشاعر

رايت هذيلا احدثت فى يمينها
طلاق نساء ما يسوق لها مهرا
لهان على حلفة ابن محنق
اذا رفعت اعناقها حلقا صفرا

وقال ابن الكلبى كان الذى فتح مكران حكيم بن جبلة العبدى ثم استعمل زياد على الثغور اسد بن عمرو الحدندى من الازد فاتى مكران ثم غزا العمقان فظفر ثم غزا الميد فقتل وقام بامر الناس سنا بن سلمة فولاه زياد الثغر فاقام به سنتين وقال اعشى همدان فى مكران

وانت تسير الى مكران

فقد تحط الورد والمصدر

ولم تك (1) حاجتى مكران

ولا الغزو فيها ولا المتجر

حدثت عنها ولم اتها

فما زلت من ذكرها اوخر

بان الكثير بها جائع

وان القليل بها معور

وغزا عباد بن زياد ثغر الهند من سجستان فاتى سنار ودم لهيد على جوى كهز الى الروذبار من ارض سجستان الى الهندمند فنزل كس وقطع المفازة حتى اتى القندهار فقاتل اهلها فهزمهم وفلهم وفتحها بعد ان اصيب رجال من المسلمين فراى قلانس اهلها طوالا فعمل عليها فسميت العبادية وقال ابن مفرغ

كم بالجروم وارض الهند من قدم

ومن سرابيل قتلى لاهم قبروا

بقندهار ومن نكتب منيته

بقندهار يرجم دونه الخبر

ثم ولى زياد المنذر بن الجارود العبدى ويكنى ابا

1 La mesure exige qu'on ajoute من

الاشعث ثغر الهند فغزا البوقان والقيقان فظفر المسلمون وغنموا وبث السرايا فى بلادهم وفتح قيقداو وسبا بها وكان سنان قد فتحها الا ان اهلها انتقضوا وبها مات فقال الشاعر

حل بقصدار فاضحى بها

فى القبر لم يقفل مع القافلين

لله قصدار واعنابها

اى فتى دنيا اجنت ودين

ثم ولى عبد الله بن زياد بن خرى الباهلى ففتح الله تلك البلاد على يده وقاتل بها قتالا شديدا فظفر وغنم وقال قوم أن عبيد الله بن زياد ولى سنان بن سلمة وكان خرى على سراياه وفى خرى بن خرى يقول الشاعر

لولا طعانى بالبوقان ما رجعت

منه سرايا ابن خرى باسلاب

واهل البوقان اليوم مسلمون وقد بنى عمران بن موسى بن يحيى بن خالد البرمكى بها مدينة سماها البيضاء وذلك فى خلافة المعتصم بالله ولما ولى الحجاج بن يوسف بن الحكم بن ابى عقيل الثقفى العراق ولى سعيد بن اسلم بن ذرعة الكلابى مكران وذلك الثغر فخرج عليه معوية ومحمد ابنا الحرث العلافيان على الثغر واسم علاف هو زبان بن

حلوان بن عمران بن الحاف بن قضاعة وهو ابو جرم فولى الحجاج مجاعة بن سعر التميمى ذلك الثغر فغزا مجاعة فغنم وفتح طوائف من قندابيل ثم اتمّ فتحها محمد بن القاسم ومات مجاعة بعد سنة بمكران قال الشاعر

ما من مشاهدك التى شاهدتها
الا يزينك ذكرها مجاعا

ثم استعمل الحجاج بعد مجاعة محمد بن هرون بن ذراع النمرى فاهدى الى الحجاج فى ولايته ملك جزيرة الياقوت نسوة ولدن فى بلاده مسلمات ومات اباؤهنّ وكانوا تجارا فاراد التقرّب بهن فعرض للسفينة التى كنّ فيها قوم من ميد الديبل فى بوارج فاخذوا السفينة بما فيها فنادت امراة منهنّ وكانت من بنى يربوع يا حجاج وبلغ الحجاج ذلك فقال يا لبيك فارسل الى داهر يسأله تخلية النسوة فقال انما اخذهن لصوص لا اقدر عليهم فاغزى الحجاج عبيد الله بن نبهان الديبل فقتل فكتب الى بديل بن طهفة البجلى وهو بعمان يامره ان يسير الى الديبل فلما لقيهم نفر به فرسه فاطاف به العدو فقتلوه وقال بعضهم قتله زط البدهة قال وانّما سميت هذه الجزيرة جزيرة الياقوت لحسن وجوه نسائها ثم ولى الحجاج محمد ابن القسم بن محمد بن الحكم بن ابى عقيل فى ايام الوليد

ابن عبد الملك فغزا السند وكان محمد بفارس وقد امره ان يسير الى الرى وعلى مقدمته ابو الاسود جهم بن زحر الجعفى فردّه اليه وعقد له على ثغر السند وضمّ اليه ستة الف من جند اهل الشام وخلقا من غيرهم وجهزه بكلّ ما احتاج اليه حتى الخيوط والمسال وامره ان يقيم بشيراز (1) حتى تتتام اليه اصحابه ويوافيه ما عُدّ له وعمد الحجاج الى القطن المحلوج فنقع فى الخلّ الخمر الحاذق ثم جُفِّف فى الظلّ فقال اذا صرتم الى السند فان الخلّ بها ضيق فانقعوا هذا القطن فى الماء ثم اطبخوا به واصطبغوا، ويقال ان محمدا لما صار الى الثغر كتب يشكو لضيق الخلّ عليهم فبعث اليه بالقطن المنقوع فى الخلّ، فسار محمد بن القسم الى مكران فاقام بها اياما ثم اتى قنزبور ففتحها، ثم اتى ارمائيل ففتحها وكان محمد بن هرون بن ذراع قد لقيه فانضمّ اليه وسار معه فتوفى بالقرب منها فدُفن بقنبل، ثم سار محمد بن القسم من ارمائيل ومعه جهم بن زحر الجعفى فقدم الديبل يوم جمعة ووافته سفن كان حمل فيها الرجال والسلاح والاداة فخندق حين نزل الديبل فركزت الرماح على الخندق ونشرت الاعلام وانزل الناس على راياتهم ونصب منجنيقا تعرف بالعروس كان

1 Je lis يقيم بشيراز

بد فيها خمس مائة رجل وكان بالديبل بد عظيم عليه
دقل طويل وعلى الدقل راية حمراء اذا هبّت الريح اطافت
بالمدينة وكانت تدور والبد فيما ذكروا منارة عظيمة
يتخذ في بنائهم فيه صنم لهم او اصنام يشتهر بها وقد
يكون الصنم في داخل المنارة ايضا وكل شىء اعظموه من
طرق العبادة فهو عندهم بد والصنم بد ايضا وكانت كتب
الحجاج ترد على محمد وكتب محمد ترد عليه بصفة ما قبله
واستطلاع رأيه فيما يعمل به في كل ثلثة ايام فورد على
محمد من الحجاج كتاب ان انصب العروس واقصر منها قائمة
ولتكن مما يلى المشرق ثم ادع صاحبها فمره ان يقصد
برميته للدقل الذى وصفت لى فرمى الدقل فكسر فاشتد
طيرة الكفر من ذلك ثم ان محمدا ناهضهم وقد خرجوا
اليه فهزمهم حتى ردّهم وامر بالسلالم فوضعت وصعد
عليها الرجال وكان اولهم صعودا رجل من مراد من اهل
الكوفة ففتحت عنوة ومكث محمد يقتل من فيها ثلثة ايام
وهرب عامل داهر عنها وقتل سادنا بيت آلهتهم واختط
محمد للمسلمين بها وبنى مسجدا وانزلها اربعة الف وقال
محمد بن يحيى حدثنى منصور بن حاتم النحوى مولى
آل خالد بن اسيد انه راى الدقل الذى كان على منارة
البد مكسورا وان عنبسة بن اسحق الضبى العامل كان

على السند فى خلافة المعتصم بالله رحمه الله فهدم أعلى تلك المنارة وجعل فيها سجنا وابتدا فى مرمّة المدينة بما نقض من حجارة تلك المنارة فعُزل قبل استتمام ذلك وولى بعده هرون بن ابى خلد المرونى فقتل بها ٭ قالوا واتى محمد بن القسم المعرون وكان اهلها بعثوا شمنيين (1) منهم الى الحجاج فصالحوه فاقاموا لمحمد العلوفة وادخلوه مدينتهم ووفوا بالصلح ٭ وجعل محمد لا يمرّ بمدينة الا فتحها حتى عبر نهرا دون مهران فاتاه سمنية سربيدس فصالحوه عن من خلفهم ووظف عليهم الخراج وسار الى سهبان ففتحها ثم سار الى مهران فنزل فى وسطه فبلغ ذلك داهر واستعدّ لمحاربته وبعث محمد بن القسم محمد بن مصعب بن عبد الرحمن الثقفى الى سدوسان فى خيل وجلاجل فطلبت اهلها الامان والصلح وسفر بينه وبينهم السمنية فامنهم ووظف عليهم خرجا واخذ منهم رهنا وانصرف الى محمد ومعه من الزط اربعة الف فصاروا مع محمد وولى سدوسان رجلا ٭ ثم ان محمدا احتال لعبور مهران حتى عبره مما يلى بلاد راسل ملك قصة من الهند على جسر عقده وداهر مستخف به لاه عنه ولقيه محمد والمسلمون وهو على فيل وحوله الفيلة ومعه التكاكرة

1 Je lis شخصين

فاقتتلوا قتالا شديدا لم يسمع بمثله وترجل داهر وقاتل فقتل عند المسا وانهزم المشركون فقتلهم المسلمون كيف شاءوا وكان الذى قتله فى رواية المدائنى رجلا من بنى كلاب وقال

الخيل تشهد يوم داهر والقنا
ومحمد بن القسم بن محمد
انى فرجت الجمع غير معرد
حتى علوت عظيمهم بمهند
فتركته تحت العجاج مجدلا
متعفر الخدين غير موسد

حدثنى منصور بن حاتم قال داهر والذى قتله مصوران سروص وبدبل بن طهفه مصور بعبد وقبره بالديبل ، وحدثنى على بن محمد المدائنى عن ابى محمد الهندى عن ابى الفرج قال لما قتل داهر غلب محمد بن القسم على بلاد السند ، وقال ابن الكلبى كان الذى قتل داهر القسم بن ثعلبة بن عبد الله بن حصن الطائى قالوا وفتح محمد داور عنوة فكانت بها امراة لداهر فخافت ان تؤخذ فاحرقت نفسها وجواريها وجميع ما لها ، ثم اتى محمد بن القسم برهمناباذ العتيقة وهى على رأس فرسخين من المنصورة ولم تكن المنصورة يومئذ انما كان موضعها غيضة

وكان قبل ذلك بين برهمناباد (1) هذه فقاتلوه ، ففتحها محمد عنوةً ، وقتل بها ثمانية الف ، وقيل ستة وعشرون الفا وخلف فيها عامله وهي اليوم خراب ، وسار محمد يريد الرور وبغرور فتلقاه اهل ساوندري فسالوه الامان فاعطاهم اياه واشترط عليهم ضيافة المسلمين ودلالتهم واهل ساوندري اليوم مسلمون ، ثم تقدم الى بسمد فصالح اهلها على مثل صلح ساوندري ، وانتهى محمد الى الرور وهي من مدائن السند وهي على جبل فحصرهم اشهرا ففتحها صلحا على ان لا يقتلهم ولا يعرض لبدهم وقال ما البد الا ككنائس النصارى واليهود وبيوت نيران المجوس ووضع عليهم الخراج بالرور وبنى مسجدا وسار محمد الى السكة وهي مدينة دون بياس ففتحها والسكة اليوم خراب ثم قطع نهر بياس الى الملتان فقاتله اهل الملتان فابلى زائدة بن عمير الطائي وانهزم المشركون فدخلوا المدينة وحصرهم محمد ونفدت ازواد المسلمين فاكلوا الحمر ثم اتاهم رجل مستامن فدلهم على مدخل الماء الذي منه شربهم وهو ماء يجري من نهر بسمد فيصير في مجمع له مثل البركة في المدينة وهم يسمونه البلاح فغوره فلما عطشوا نزلوا على الحكم فقتل محمد المقاتلة وسبى الذرية وسبى

[1] Je lis بيرهمناباد

سدنة البد وهم ستة الف واصابوا ذهبا كثيرا فجمعت
تلك الاموال في بيت يكون عشرة اذرع في ثماني اذرع يلقي
ما اودعه في كوة مفتوحة في سطحه فسميت الملتان فرج
بيت الذهب والفرج الثغر وكان بدء الملتان بدا تهدى
اليه الاموال وينذر له النذور ويحج اليه السند فيطوفون به
ويحلقون روسهم ولحاهم عنده ويزعمون ان صنما فيه هو
ايوب النبي صلى الله عليه قالوا ونظر الحجاج فاذا هو قد
انفق على محمد بن القسم ستين الف الف ووجد ما حمل
اليه عشرين ومائة الف الف فقال شفينا غيظنا وادركنا
ثارنا وازددنا ستين الف الف درهم وراس داهر ومات
الحجاج فاتت محمدا وفاته فرجع عن الملتان الى الرور
وبغرور وكان قد فتحها فاعطى الناس ووجه الى السلمان
جيشا فلم يقاتلوا واعطوا الطاعة وسالمه اهل سرست وهي
مغزى اهل البصرة اليوم واهلها الميد الذي يقطعون في
البحر ثم اتى محمد الكيرج فخرج اليه دوهر فقاتله
فانهزم العدو وهرب دوهر ويقال قتل ونزل اهل المدينة
على حكم محمد فقتل وسبى قال الشاعر

نحن قتلنا داهرا ودوهرا
والخيل تردي منسرا فمنسرا

ومات الوليد بن عبد الملك وولي سليمن بن عبد الملك

فاستعمل صالح بن عبد الرحمن على خراج العراق، وولى يزيد بن ابي كبشة السكسكي السند فحمل محمد بن القسم مقيداً مع معوية بن المهلب فقال محمد متمثلا

اضاعوني واي فتى اضاعوا
ليوم كريهة وسداد ثغر

فبكى اهل الهند على محمد وصوروه بالكرج فحبسه صالح بواسط فقال

فلئن ثويت بواسط وبارضها
رهن الحديد مكبلا مغلولا
فلرب فتية فارس قد رعته
ولرب قرن قد تركت قتيلا

وقال

ولو كنت اجمعت القرار لوطئت
اناث أعدت للوغى وذكور
وما دخلت خيل السكاسك ارضنا
ولا كان من عك علي امير
ولا كنت للعبد المزوني تابعا
فيالك دهر بالكرام عثور

فعذبه صالح في رجال من آل ابي عقيل حتى قتلهم، وكان

الحجاج قتل ادم اخا صالح وكان يرى راى الخوارج وقال حمزة بن بيض الحنفى

ان المروة والسماحة والندى
لمحمد بن القسم بن محمد
ساس الجيوش لسبع عشرة حجة
يا قرب ذلك سوددا من مولد

وقال اخر

ساس الرجال لسبع عشرة حجة
ولداته عن ذاك فى اشغال

ومات يزيد بن ابى كبشة بعد قدومه ارض السند بثمانية عشر يوما واستعمل سليمن بن عبد الملك حبيب ابن المهلب على حرب السند فقدمها وقد رجع ملوك الهند الى ممالكهم فرجع حيسبه بن داهر الى برهمناباد ونزل حبيب على شاطى مهران فاعطاه اهل الرور الطاعة وحارب قوما فظفر بهم، ثم مات سليمن بن عبد الملك وكانت خلافة عمر بن عبد العزيز بعده فكتب الى الملوك يدعوهم الى الاسلام والطاعة على ان يملكهم ولهم ما للمسلمين وعليهم ما عليهم وقد كانت بلغتهم سيرته ومذهبه فاسلم حيسبه والملوك وتسموا باسماء العرب، وكان عمرو بن مسلم الباهلى عامل عمر على ذلك الثغر فغزا

بعض الهند وظفر، وهرب بنو المهلب الى السند فى ايام
يزيد بن عبد الملك فوجه اليهم هلال بن احوز التميمى
فلقيهم فقتل مدرك بن المهلّب بقندابيل وقتل المفضل ،
وعبد الملك وزياد ومروان ومعوية بنى المهلب ، وقتل
معوية بن يزيد فى آخرين وولى الجنيد بن عبد الرحمن
المرى من قبل عمر بن هبيرة الفزارى ثغر السند، ثم ولاه
اياه هشام بن عبد الملك فلما قدم خالد بن عبد الله
القسرى العراق كتب هشام الى الجنيد يامره بمكاتبته ، فاتى
الجنيد الديبل ، ثم نزل شط مهران فمنعه جيشبه العبور
وارسل اليه انى قد اسلمت وولانى الرجل الصالح بلادى
ولست آمنك فاعطاه رهنا واخذ منه رهنا بما على بلاده
من الخراج ثم انهما ترادّا الرهن وكفر جيشبه وحارب
وقيل انه لم يحارب ولكن الجنيد تجنّى عليه فاتى الهند
فجمع جموعا واخذ السفن واستعدّ للحرب فسار اليه
الجنيد فى السفن فالتقوا فى بطيحة الشرقى فاخذ جيشبه
اسيرا وقد جنحت سفينته فقتله وهرب صصه بن داهر
وهو يريد ان يمضى الى العراق فيشكوا غدر الجنيد فلم
يزل الجنيد يونسه حتى وضع يده فى يده فقتله وغزا الجنيد
الكيرج وكانوا قد نقضوا فاتخذ كباشا نطاحة فصك بها
حائط المدينة حتى ثلمه ودخلها عنوة فقتل وسبى وغنم ،

ووجه العمال الى مرثد، والمنذل، وجهضم، وبروص،
وكان الجنيد يقول القتل في الجزع اكبر منه في الصبر،
ووجه الجنيد جيشا الى ارين ووجه لحبيب بن مرة في
جيش الى ارض المالبه فاغاروا على ارين وغزوا بهر نمد
فحرقوا ربضها وفتح الجنيد السلمان والحرز وحصل في
منزله سوى ما اعطى زواره اربعين الف الف وحمل مثلها
قال جرير

واصبح زوار الجنيد وصحبه
يحيون صلت الوجه جما مواهبه (1)

وقال ابو الجويرية

لو كان يقعد فوق الشمس من كرم
قوم باحسانهم او مجدهم قعدوا
محسدون على ما كان من كرم
لا ينزع الله منهم ماله حسدوا

ثم ولي بعد الجنيد تميم بن زيد العتبي فضعف ووهن
ومات قريبا من الديبل بماء يقال له ماء الجواميس وانما سمي
ماء الجواميس لانه يهرب بها اليه من ذباب يكون
بشاطي مهران، وكان تميم من اسخياء العرب وجد في بيت

[1] M. Reinhart Dozy n'a pas trouvé ce vers dans l'exemplaire du divan de Djeryr, que l'on conserve dans la bibliothèque de Leyde.

المال بالسند ثمانية عشر الف الف درهم طاطرية فاسرع فيها وكان قد شخص معه في الجند فتى من بنى يربوع يقال له خنبس وامه من طي الى الهند فاتت الفرزدق فسالته ان يكتب الى تميم في اقفاله وعاذت بقبر غالب ابيه فكتب الفرزدق الى تميم

اتتني فعاذت يا تميم بغالب
وبالحفرة الساقي عليها ترابها
فهب لى خنيسًا وتجد فيه منة
لحوبة ام ما يسوغ شرابها
تميم بن زيد لا تكونن حاجتي
بظهر ولا يخفى عليك جوابها
فلا يكثر التردّاد فيها فانني
ملول لحاجات بطيء طلابها

فلم يدر ما اسم الفتى ام هو حبيش ام خنيس فامر ان يقفل كل من كان اسمه على مثل هذه الحروف، وفي ايام تميم خرج المسلمون عن بلاد الهند ورفضوا مراكزهم فلم يعودوا اليها الى هذه الغاية، ثم ولي الحكم بن عوانة الكلبي وقد كفر اهل الهند الا اهل قصة فلم ير للمسلمين ملجاء يلجون اليه فبنى من وراء البحيرة مما يلي الهند مدينة سماها المحفوظة وجعلها ماوى لهم ومعاذًا ومصرها

وقال لمشايخ كلب من اهل الشام ما ترون ان نسميها فقال بعضهم دمشق وقال بعضهم حمص وقال رجل منهم سمها تدمر فقال دمر الله عليك يا احمق ولكنى اسميها المحفوظة ونزلها، وكان عمرو بن محمد بن القسم مع الحكم وكان يفوض اليه ويقلده جسيم اموره واعماله فاغزاه من المحفوظة فلما قدم عليه وقد ظفر امره فبنى دون البحيرة مدينة وسماها المنصورة فهى التى تنزلها العمال اليوم، وتخلص الحكم ما كان فى ايدى العدو مما غلبوا عليه ورضى الناس بولايته، وكان خالد يقول واعجبا وليت فتى العرب فرفض يعنى تميما، ووليت ابخل الناس فرضى به، ثم قتل الحكم بها، ثم كان العمال بعد يقاتلون العدو فياخذون ما استطف لهم ويفتحون الناحية قد نكث اهلها، فلما كان اول الدولة المباركة ولى ابو مسلم عبد الرحمن بن مسلم مغلسا العبدى ثغر السند واخذ على طخارستان وسار حتى صار الى منصور بن جمهور الكلبى وهو بالسند فلقيه منصور فقتله وهزم جنده فلما بلغ ابا مسلم ذلك عقد لموسى بن كعب التميمى ثم وجهه الى السند فلما قدمها كان بينه وبين منصور بن جمهور مهران ثم التقيا فهزم منصورا وجيشه وقتل منظورا اخاه وخرج منصور مفلولا هاربا حتى ورد الرمل فمات عطشا، وولى موسى

السند فرمّ المنصورة وزاد في مسجدها وغزا وافتتح، وولّى امير المومنين المنصور رحمة الله عليه هشام بن عمرو التغلبي السند ففتح ما كان استغلق، ووجه عمرو بن جمل في بوارج الى نارند ووجه الى ناحية الهند فافتتح قشميرا واصاب سبايا ورقيقا كثيرا وفتح الملتان وكان بقندابيل متغلبة من العرب فاجلاهم عنها واتى القندهار في السفن ففتحها وهدم البد وبنى موضعه مسجدا فاخصبت البلاد في ولايته فتبركوا به ودوخ الثغر واحكم اموره، ثم ولى ثغر السند عمر ابن حفص بن عثمان هرامرد(1) ثم داود بن يزيد بن حاتم وكان معه ابو الصمة المتغلب اليوم وهو مولى لكندة، ولم يزل امر ذلك الثغر مستقيما حتى وليه بشر بن داود في خلافة المامون فعصى وخالف فوجه اليه غسان بن عباد وهو رجل من اهل سواد الكوفة فخرج بشر اليه في الامان وورد به مدينة السلام وخلف غسان على الثغر موسى بن يحيى بن خالد بن برمك فقتل باله ملك الشرقي وقد بذل له خمس مائة الف درهم على ان يستبقيه وكان باله هذا التوى على غسان وكتب اليه في حضور عسكره فيمن حضره من الملوك فابى ذلك، واثر موسى اثرا حسنا ومات سنة احدى . . .(2) واستخلف ابنه عمران بن موسى فكتب اليه

[1] Il faut lire هزارمرد. — [2] Probablement وعشرين ومايتين.

امير المؤمنين المعتصم بالله بولايته الثغر فخرج الى القيقان وهم زط فقاتلهم وغلبهم وبنى مدينة سماها البيضاء واسكنها الجند، ثم اتى المنصورة وصار منها الى قندابيل وهي مدينة على جبل وفيها متغلب يقال له محمد بن الخليل فقاتله وفتحها وحمل روساها الى قصدار ثم غزا الميد وقتل منهم ثلثة الف وسكر سكرا يعرف بسكر الميد وعسكر عمران على نهر الرر ثم نادى بالزط الذين بحضرته فاتوه فختم ايديهم واخذ الجزية منهم وامرهم بان يكون مع كل رجل منهم اذا اعترض عليه كلب فبلغ الكلب خمسين درهما ثم غزا الميد ومعه وجوه الزط فحفر من البحر نهرا اجراه فى بطيحتهم حتى ملح ماءهم وشن الغارات عليهم ثم وقعت العصبية بين البرارنة و اليمانية فمال عمران الى اليمانية فسار اليه عمر بن عبد العزيز الهبارى فقتله وهو غار، وكان جد عمر هذا ممن قدم السند مع الحكم بن عوانه الكلبى وحدثنى منصور بن حاتم قال كان الفضل بن ماهان مولى بنى سامة فتح سندان وغلب عليها وبعث الى المامون رحمه الله بفيل وكاتبه ودعا له فى مسجد جامع اعده بها، فلما مات قام محمد بن الفضل ابن ماهان مقامه فسار فى سبعين بارجة الى مد الهند فقتل منهم خلقا وافتتح قالى، ورجع الى سندان وقد

غلب عليها اخ له يقال له ماهان بن الفضل وكاتب امير المومنين المعتصم بالله واهدى اليه ساجا لم ير مثله عظمًا وطولًا، وكانت الهند في امر اخيه فمالوا عليه فقتلوه وصلبوه، ثم إن الهند بعد غلبوا على سندان فتركوا مسجدها للمسلمين يجمعون فيه ويدعون للخليفة، وحدثني ابو بكر مولى الكريسر ان بلدا يدعى العسيفان بين قشمير والملتان وكابل كان له ملك عاقل وكان اهل ذلك البلد يعبدون صنما قد بنى عليه بيت ولندوه فمرض ابن الملك فدعى سدنة ذلك البيت فقال لهم ادعوا الصنم ان يبرى ابني فغابوا عنه ساعة ثم اتوه فقالوا قد دعونا وقد اجابنا الى ما سألناه فلم يلبث الغلام ان مات فوثب الملك على البيت فهدمه وعلى الصنم فكسره وعلى السدنة فقتلهم ثم دعا قوما من تجار المسلمين فعرضوا عليه التوحيد فوحّد واسلم وكان ذلك في خلافة امير المومنين المعتصم بالله رحمة الله

TRADUCTION DU N° V.

CONQUÊTE DU SIND

Voici ce que nous a dit Ali, fils de Mohammed, fils d'Abd-allah, fils d'Abou-Sayf : Le khalife Omar, fils d'Alkhattab, préposa, l'an 15 (636 de J. C.), Otsman, fils d'Aboul-Asy, de la tribu de Tsakyf, au Bahrein et à l'Oman. Otsman envoya son frère Hakem dans le Bahrein ; pour lui, il se rendit dans l'Oman, et il fit partir un corps d'armée pour Tana[1]. Quand l'armée fut de retour, il écrivit au khalife pour lui faire part de cela ; Omar lui répondit : « O frère (des enfants) de Tsakyf, tu as établi le ciron dans le bois ; j'en prends Dieu à témoin ; si nos hommes avaient succombé, j'en aurais pris le même nombre dans ta tribu (pour les faire mourir). Hakem envoya une autre expédition contre Barous[2]. Il envoya également son frère Mogheyra dans la baie de Daybal[3] ; Mogheyra rencontra l'ennemi et le défit.

Otsman, fils d'Affan, quand il fut parvenu au khalifat, investit du gouvernement de l'Irac Abd-

[1] La première lettre, dans le texte, est dénuée de points diacritiques ; il s'agit probablement ici de la ville de Tana, aux environs de la ville actuelle de Bombay.

[2] Les points diacritiques manquent également à la première lettre de ce mot. Il est probablement ici question de la ville de Barous, ou, comme on écrit ordinairement, Baroudj, dans le golfe de Cambaie, au nord de la ville de Surate. (Voy. pag. 197 et 207.)

[3] Daybal ou Daybol se trouvait à l'ouest des bouches de l'Indus.

allah, fils de Amer, fils de Korayz[1], et lui ordonna d'envoyer sur la frontière de l'Inde un homme en état d'étudier la situation de cette contrée, et de revenir avec des notions satisfaisantes[2]. Abd-allah fit choix de Hakem fils de Djabala Alabdy. Cet homme étant retourné, Abd-allah l'adressa au khalife, qui l'interrogea sur l'état de ces régions. Cet homme répondit ; « Je les connais pour les avoir parcourues. » Le khalife reprit : « Eh bien décris-les-moi. » Cet homme répondit : « L'eau, dans ce pays, ne coule que goutte à goutte, les fruits y sont d'une qualité inférieure, les voleurs y sont des guerriers intrépides. Si les troupes qu'on y enverra sont peu nombreuses, elles seront exterminées ; si elles sont nombreuses, elles périront de faim. » Le khalife dit à cet homme : « Parles-tu d'après des informations réelles, ou bien te bornes-tu à employer un langage rimé[3] ? » L'homme reprit : « Je parle d'après mes observations. » En conséquence le khalife s'abstint d'envoyer aucune expédition de ce côté.

A la fin de l'année 38 et au commencement de l'année 39 (premiers mois de l'année 659 de J. C.), sous le khalifat d'Ali, fils d'Abou-Thaleb, Harb, fils

[1] Abd-allah était un cousin du khalife. (Voyez la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 262 et 290, et notes de Reiske, pag. 57.)

[2] Le gouverneur de l'Irak, sous les premiers khalifes, ainsi que sous les khalifes Ommiades, avait toute la Perse sous sa juridiction. Il est ici question de quelque expédition à faire dans la vallée de l'Indus, du côté de terre, à la différence des expéditions précédentes, qui avaient nécessairement été faites par mer.

[3] Dans le texte, les paroles de l'envoyé sont en prose rimée.

de Marra Alabdy [1], se rendit en volontaire, avec la permission du khalife, sur la frontière de l'Inde; il obtint du succès; fit du butin et emmena des captifs; en un seul jour il partagea (entre ses compagnons) mille têtes (de captifs). Mais, à la fin, il fut tué avec presque tous les siens; peu d'entre les musulmans échappèrent au désastre. Cet événement eut lieu dans le pays de Kykan, l'an 42 (662 de J. C.). Le pays du Kykan fait partie du Sind, du côté du Khorassan.

Une nouvelle expédition fut faite, sur la même frontière, par Mohalleb fils d'Abou-Sofra, sous le règne de Moavia, l'an 44 (664 de J. C.). Mohalleb s'avança jusqu'à Banna et Alahouaz, deux lieux situés entre Moultan et Kaboul. L'ennemi ayant marché au devant de lui, il le combattit bravement. Mohalleb rencontra, dans le pays de Kykan, dix-huit cavaliers turks qui étaient montés sur des chevaux ayant la queue coupée. Ces cavaliers, ayant engagé le combat, furent tous tués. Mohalleb dit, à cette occasion : « Ces barbares se sont montrés plus lestes que nous dans l'action; c'est parce que leurs chevaux avaient la queue coupée. » Là-dessus il fit couper la queue à ses propres chevaux, et il fut le premier, dans l'islamisme, qui mit cela en

[1] *Alabdy* équivaut à *homme de la tribu d'Abd-alcays;* cette tribu était établie dans le Bahrein, et une partie se livrait aux entreprises de mer. De tout temps la côte de Bahrein a servi de refuge aux pirates, et il a fallu les efforts des Anglais pour faire cesser leurs brigandages.

pratique. Le poëte Alazdy s'exprime ainsi au sujet de Banna :

N'as-tu pas vu que les guerriers de la tribu de Azd, à la journée de Banna, formaient la meilleure partie de l'armé de Mohalleb ?

L'émir Abd-allah, fils de Amer, sous le règne de Moavia, fils d'Abou-Sofian, confia à Abd-allah, fils de Souar Alabdy, le commandement de la frontière de l'Inde, du côté de Kykan. Quelques auteurs disent que ce choix fut fait par Moavia lui-même. Abd-allah, fils de Souar, s'enrichit de butin; après cela il se rendit auprès de Moavia et lui offrit des chevaux de Kykan. Il resta quelques temps auprès du khalife; ensuite il retourna à Kykan; mais les Turks l'attaquèrent avec toutes leurs forces et le tuèrent. Le poëte s'exprime ainsi à son sujet :

Le fils de Souar, grâces aux ressources qu'il avait mises en réserve, allumait du feu au moment de la disette[1].

En effet, le fils de Souar était naturellement libéral, et, dans son camp, il ne s'allumait pas d'autre feu que le sien. Une nuit, ayant aperçu un feu qui brûlait, il s'écria : « D'où vient ce feu ? » On lui dit que ce feu avait été allumé pour une femme en couche, et qu'il servait à faire cuire du khabys[2]. Là-dessus il fit servir pendant trois jours du khabys à ses troupes.

[1] Chez les anciens Arabes, les hommes qui se piquaient de générosité allumaient du feu la nuit auprès de leurs tentes, pour inviter les voyageurs égarés à venir se reposer chez eux.

[2] Le khabys est un ragoût fait avec des dattes, de la farine et du lait.

Sous le règne du même Moavia, Zyad, fils d'Abou-Sofian (gouverneur de l'Irac [1]), éleva Sena, fils de Salha, fils de........ de la tribu des Hodzaylites, au commandement de la frontière de l'Inde. Sena était un homme de mérite et craignant Dieu; il fut le premier qui obligea les hommes de guerre à prêter serment par le divorce de leurs femmes [2]. Sena, en se rendant dans son gouvernement, soumit le Mekran par la force; il fonda des villes dans ce pays, il y établit son séjour et se fit rendre un compte rigoureux des ressources de la contrée. C'est à son sujet que le poëte a dit:

J'ai vu les Hodaylytes jurer par le divorce de femmes auxquelles ils ne voulaient pas remettre de douaire.

. . . .

Suivant Ibn-Alkalbi, celui qui fit la conquête du Mekran était Hakem, fils de Djabala Alabdy (dont il a été parlé précédemment).

Zyad mit à la tête des frontières de l'Inde Assad, fils d'Amrou...... de la tribu de Azd. Assad se rendit dans le Mekran, puis il envahit le territoire de Kykan et y obtint du succès; mais, ayant attaqué les Meyds, il fut tué. Sena, fils de Salha, prit sa place et y fut confirmé par Zyad; il resta deux ans en fonctions. Le poëte Ascha, de la tribu de Hamdan, s'exprime ainsi au sujet du Mekran :

[1] Voy. la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 356 et suiv.

[2] On sait que les musulmans, quand ils jurent, disent quelquefois : « que je sois séparé de ma femme, si je n'agis pas de telle manière » .

Tu te rends au Mekran; tu auras bien du chemin à faire pour trouver de l'eau à boire et pour t'en retourner.

Moi, je n'ai pas besoin du Mekran; je ne me soucie ni d'y faire la guerre, ni de m'y livrer au négoce.

J'en parle pour en avoir entendu parler, et non pas parce que j'y suis allé moi-même; chaque fois qu'on m'en parle; j'en éprouve de l'ennui.

La masse de la population y meurt de faim, et le petit nombre des autres vit dans la bassesse.

Abad, fils de Zyad, fit une incursion sur les terres de l'Inde, du côté du Sedjestan. Il se rendit par. . . . . à Roudbar dans le Sedjestan, et atteignit le Hendmend; après s'être arrêté à. . . . . il traversa le désert et arriva à Candahar [1]; attaquant les habitants, il les mit en fuite et les réduisit à l'impuissance. Le pays fut subjugué; mais cette expédition coûta la vie à un certain nombre de musulmans. Abad ayant remarqué les longs bonnets des habitants, en fit faire de semblables; on appelle ces bonnets. . . Le poëte. . . s'exprime ainsi :

. . . .

Le commandement des frontières de l'Inde fut ensuite conféré, par Zyad, à Almondar, fils de Aldjaroud Alabdy. C'est l'émir qu'on a surnommé Aboul-Aschats. Cet émir envahit le Noucat [2] et le Kykan, et les musulmans s'enrichirent de butin; toute la

[1] La situation de Roudbar est sur les bords du Helmend, à l'orient du lac Zéré. (Voy. la relation de M. Pottinger, qui a passé par ce lieu, tom. II de la trad. franç. pag. 309 et suiv.) On voit, par là, que l'expédition de Abad eut lieu par le lac Zéré et Candahar.

[2] On lit dans le *Merassid-Alitthila* que la forme indigène est *nouhâ* نوها.

contrée fut en proie aux dévastations des Arabes. Les musulmans s'emparèrent de Cosdar[1] et y firent beaucoup de captifs. La ville de. . . . . avait été prise précédemment; mais les habitants avaient enfreint les conditions qui leur avaient été imposées. L'émir trouva la mort à Cosdar. Voici ce que dit le poëte :

Il est tombé à Cosdar et est descendu dans la tombe, privé de tout commerce avec les êtres doués de raison.

Quel beau pays que Cosdar! et combien ses habitants sont distingués! combien l'homme que son sol recouvre était illustre dans le monde et dans la religion!

Obeyd-allah, fils de Zyad[2], mit, à la place de Almondar, le fils de Haoua Albâhely. Ce fut par les mains de celui-ci que Dieu fit la conquête de ces contrées; cet émir se livra à une guerre acharnée; il obtint des succès et s'enrichit de butin. Suivant quelques auteurs, Obeyd-allah, fils de Zyad, avait fait choix de Sena, fils de Salha; Haoua fut mis à la tête des détachements que l'émir envoyait de différents côtés. Le poëte s'est ainsi exprimé au sujet de. . . . . fils de. . . . . :

Sans ma bravoure à Noucat, les détachements, commandés par le fils de. . . . . ne seraient pas revenus chargés de dépouilles.

Aujourd'hui les habitants de Noucat professent l'islamisme. Plus tard, Amran, fils de Moussa, fils de Yahya, fils de Khaled le Barmekyde, bâtit dans

[1] Sur Cosdar, voy. la relation de M. Pottinger, tom. I. p. 71 et suiv.

[2] Obeyd-allah, fils de Zyad, était gouverneur de l'Irak. (Voy. la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 384 et suiv.)

cette contrée une ville qu'il nomma Albaydhâ (la blanche); cela eut lieu sous le khalifat de Motassem-billah [1].

Lorsque le gouvernement de l'Irac eut été conféré à Hadjad; fils de Youssouf, fils de Hakem, fils de Abou Ocayl, de la tribu de Tsakyf [2], celui-ci fit choix de Sayd, fils d'Aslam, fils de Dzaraá le Kelabite, pour gouverner le Mekran et les pays limitrophes. Mais Sayd eut à combattre la rivalité de Moavia et de Mohammed, fils de Haret, surnommés Alilâfy, du titre de *Ilaf* que portait (un de leurs aïeux) Zyan, fils de Holouan, fils de Amran, fils de Alhaf, fils de Codhaa, Abou-Djerem. Alors Hedjadj donna le commandement de cette frontière à Madjaa, fils de Saar Altemymy. Madjaa entra aussitôt sur le territoire ennemi et fit un riche butin; il prit plusieurs personnes du territoire de Candabyl [3]. Cette conquête fut achevée (quelques années après) par Mohammed fils de Cassem. Pour Madjaa, il mourut au bout d'un an dans le Mekran. Le poëte a dit :

Il ne se présente pas dans ce pays de monument à tes yeux, qu'il ne te rappelle le souvenir de Madjaa.

Après la mort de Madjaa, Hadjadj nomma à sa place Mohammed, fils de Haroun, fils de Deraa Alnamary. Sous le gouvernement de Mohammed, le roi de l'île du Rubis (Djezyret-Alyacout) offrit à Hadjadj des femmes musulmanes qui avaient reçu

[1] Voy. ci-après, pag. 214.

[2] L'an 75 (694 de J. C.).

[3] Sur Candabyl, voy. ci-devant, pag. 41.

le jour dans ses états, et dont les pères, livrés à la profession du commerce, étaient morts. Le prince espérait par là gagner l'amitié de Hadjadj; mais le navire où l'on avait embarqué ces femmes fut attaqué par une peuplade de race meyd, des environs de Daybal, qui était montée sur des barques[1]. Les Meyds enlevèrent le navire avec ce qu'il renfermait. Dans cette extrémité, une de ces femmes, de la tribu de Yarboua, s'écria : « Que n'es-tu là, ô Hadjadj! » Cette nouvelle étant parvenue à Hadjadj, il répondit : « Me voilà. » Aussitôt il envoya un député à Dâher, pour l'inviter à faire mettre ces femmes en liberté. Mais Dâher répondit : « Ce sont des pirates qui ont enlevé ces femmes, et je n'ai aucune autorité sur les ravisseurs. » Alors Hadjadj engagea Obeyd-allah, fils de Nabhan, à faire une expédition contre Daybal. Obeyd-allah ayant été tué, Hadjadj écrivit à Bodayl, fils de Thahafah[2], de la tribu de Badjyla, lequel se trouvait à Oman, pour lui ordonner de se rendre (par mer) à Daybal. Mais, à l'arrivée de l'émir, son cheval s'emporta; l'ennemi l'entoura et il fut massacré. Quelques auteurs disent qu'il fut tué par les Zatts qui occupent le pays de . . . . L'île du Rubis a été ainsi appelée, uniquement à cause de la beauté de figure qui se remarque chez les femmes.

[1] Voy. la préface, pag. XXVIII. Pour le mot بوارج, au singulier بارجة, je l'ai expliqué ci-devant, pag. 120.

[2] Bodayl est nommé, dans la version anglaise de Ferischtah (tom. IV, pag. 403), *Budmeen*. Les manuscrits portent ندىں.

Ensuite Hadjadj confia le commandement de la frontière de l'Inde à (son cousin) Mohammed, fils de Cassem, fils de Mohammed, fils de Hakem; fils d'Abou-Ocayl. Cela se passait sous le khalifat de Valyd, fils d'Abd-almalek[1]. Le nouveau gouverneur fit ses dispositions pour envahir le Sind. Mohammed se trouvait alors dans le Fârès. Précédemment Hadjadj lui avait ordonné de se rendre à Rey (au midi de la mer Caspienne). A la tête de son avant-garde était Aboul-Asvad Djehem, fils de Zakhar Aldjofy; Hadjadj fit revenir Aboul-Asvad auprès de Mohammed. Celui-ci fut investi du gouvernement du Sind, et Hadjadj mit sous ses ordres six mille hommes des cantonnements militaires de la Syrie avec d'autres guerriers[2]. On le pourvut de tout ce dont il pouvait avoir besoin, sans oublier le fil et les aiguilles (pour dresser les tentes). Il eut la permission de rester à Schyraz, jusqu'à ce que les hommes qui devaient l'accompagner fussent réunis auprès de lui, et que tous les préparatifs fussent terminés. Hadjadj fit macérer dans un vinaigre très-acide du coton tiré de ses gousses; ce coton fut placé à l'ombre pour qu'il se séchât; ensuite, Hadjadj dit aux officiers de Mohammed : « Quand vous serez arrivés dans le Sind, si vous n'y trouvez pas

[1] L'an 86 (705 de J.-C.).

[2] Ainsi la masse de l'armée envahissante se composait de guerriers syriens. C'est par erreur que M. Briggs, auteur de la version anglaise de la Chronique de Férischtah, a toujours lu comme si le texte persan portait *Assyriens*. Les deux manuscrits de la Bibliothèque royale portent *Syriens*. (T. IV de la version anglaise, pag. 404 et 409.)

du vinaigre convenable, trempez ce coton dans de l'eau, et avec cette eau vous pourrez faire cuire vos aliments et préparer les ragoûts que vous voudrez. » Suivant quelques auteurs, Mohammed, lors de son arrivée sur la frontière de l'Inde, écrivit pour se plaindre de la mauvaise qualité du vinaigre du pays, et ce fut le motif qui engagea Hadjadj à lui envoyer du coton macéré dans du vinaigre.

Mohammed se rendit d'abord dans le Mekran et y resta quelques temps. De là, il se porta devant la ville de Kyzeboun[1], qui ouvrit ses portes. Ensuite il marcha contre Armâyl[2], qu'il prit également. Son prédécesseur, Mohammed, fils de Haroun, fils de Dera, était allé à sa rencontre et s'était joint à lui; il marchait à ses côtés lorsqu'il mourut près de la dernière de ces villes; il fut enterré à. . . . .

Mohammed, fils de Cassem, quitta Armâyl, ayant avec lui Djehem, fils de Zakbar Aldjofy; il arriva,

[1] Il est dit dans le *Merassid-Alitthila* que *Kyzeboun* قيزبون est la principale ville du Kerman, ou plutôt, sans doute, du Mekran. On lit dans le Traité d'Alestakhri, p. 77, العبربون. D'un autre côté, le manuscrit d'Ibn-Haucal porte فىزبور, ce que M. Gildemeister a proposé de lire قنزبور *Kinzebour*. La permutation du *dj* et du *z* est fréquente dans les ouvrages arabes qui renferment des dénominations indiennes. S'agirait-il ici de la ville que M. Pottinger, tom. II, p. 112, nomme Pendjgour, et qu'il place sous le 27° dégré de lat. et le 61° degré de long. méridien de Paris?

[2] La véritable leçon est peut-être *Armâbyl*; *Candâbyl* et *Armâbyl* sont peut-être l'équivalent de *Cand de Abyl*, *Arm de Abyl*. Dans cette hypothèse, *Abyl* serait le nom primitif de la province. En effet, Alestakhry et Ibn-Haucal s'accordent à dire que *Abyl*, ou un mot approchant, sert à désigner un personnage qui jadis régna sur le pays et lui donna son nom.

un vendredi, devant Daybal; des navires lui amenèrent en cet endroit des hommes, des armes et des machines. Aussitôt il creusa un fossé autour de son camp. Les approches du fossé étaient défendues par des hommes armés de lances, et les étendards étaient tenus déployés. Chaque troupe de guerriers était rangée auprès de son étendard; en même temps Mohammed fit dresser la machine de guerre nommée *la fiancée*, laquelle était de la force de cinq cents hommes. Or il y avait à Daybal un grand bodd surmonté d'un long mât [1]; sur le mât était un drapeau rouge qui, lorsque le vent soufflait, se déployait sur la ville.

Le bodd est, dit-on, un grand minaret qui. . . . . et qui renferme une ou plusieurs idoles [2]. . . . . l'idole est placée dans le minaret même. Les Indiens donnent en

[1] Le mot دقل n'est pas accompagné de cette signification dans les dictionnaires; mais on le trouve employé avec l'acception de *mât de navire* dans le *Moroudj-Aldzeheb* de Massoudi, tom. I, fol. 67. Le passage de Massoudi est rapporté textuellement dans mon édition de la relation arabe des voyages des Arabes dans l'Inde et à la Chine.

[2] *Bodd* se dit, chez les anciens écrivains arabes qui parlent de l'Inde, d'un temple en général, et des idoles qui y sont exposées à la vénération du peuple. Ce mot a probablement servi à désigner dans l'origine les statues de Bouddha, et cela semblerait indiquer que les premières contrées de l'Inde où pénétrèrent les armes musulmanes, professaient le bouddhisme. Scharestany, *Traité des opinions et des sectes*, fol. 235 verso du manuscrit de la bibliothèque royale (fonds Ducaurroy), a parlé des *bodd*, au pluriel *bodadah*, servant à désigner les différents bouddhas.

général le nom de bodd à tout ce qui fait partie de leur culte et qui est l'objet de leur vénération. On appelle aussi une idole bodd.

Les lettres de Hadjadj parvenaient à Mohammed, et les lettres de Mohammed parvenaient à Hadjadj. Mohammed exposait à Hadjadj ce qu'il venait de faire et demandait conseil pour l'avenir; on s'écrivait tous les trois jours. Un jour Mohammed reçut une lettre ainsi conçue : « Dresse la fiancée et raccourcis-lui une des jambes; tu placeras la machine du côté de l'Orient; ensuite tu appelleras l'homme chargé de la faire mouvoir, et tu lui ordonneras de viser le mât dont tu m'as fait la description. » On lança donc des projectiles contre le mât, qui fut brisé; cet événement affligea vivement les infidèles. Les idolâtres s'étant avancés pour combattre, Mohammed marcha contre eux et les mit en fuite; ensuite il fit apporter des échelles, et les musulmans montèrent à l'escalade. Celui qui monta le premier était un homme de Koufa, de la tribu de Morad. La ville fut prise d'assaut et le carnage dura trois jours. Celui qui gouvernait la ville au nom de Dâher se sauva par la fuite; mais les ministres du temple furent massacrés. Mohammed traça dans la ville un quartier destiné aux musulmans; il fit construire une mosquée, et il laissa quatre mille musulmans dans la ville [1].

Suivant Mohammed, fils de Yahya : Mansour,

[1] Sur le siége et la prise de Daybal, on fera bien de consulter la Chronique de Ferischtah, tom. IV, pag. 404.

fils de Hatem le grammairien, affranchi de la famille de Khaled, fils de Ossayd, disait avoir vu en pièces le mât qui se trouvait sur le minaret du bodd; Anbissa, fils de Ishac Aldhabby, qui gouvernait le Sind sous le khalifat de feu Motassem-Billah [1], abattit la partie supérieure du minaret et y fit faire une prison; en même temps, avec les pierres qu'on retira du minaret, il commença à faire des réparations à la ville; mais, avant que les travaux fussent terminés, il fut destitué de son emploi, et il fut remplacé par Haroun, fils d'Abou-Khald al..... ; on le mit même à mort.

Ensuite Mohammed, fils de Cassem, se porta devant la ville de Byroun[2]; déjà les habitants avaient envoyé deux individus d'entre eux à Hadjadj pour traiter de la paix. Ils fournirent des fourrages à Mohammed, et, le laissant entrer dans la ville, ils obtinrent une capitulation. Mohammed subjugua successivement toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, jusqu'à ce qu'il eût franchi une rivière en deçà du Mehran (l'Indus). Alors il vit venir à lui les Samanéens (prêtres) de......... qui venaient lui demander la paix au nom des

[1] Vers l'an 836 de J. C.

[2] Byroun était le pays originaire d'Albyrouny. Les deux premières lettres sont privées de point diacritiques. Édrisi et d'autres auteurs ont écrit *Nyroun*. (Voyez la traduction française d'Édrisi, t. I, p. 161 et 162.) De là les écrivains anglais dont il est parlé dans la note préliminaire ont confondu cette ville avec une autre ville qu'ils nomment *Nerunkot*. (Voyez le Mémoire du capitaine Mac-Murdo, *the Journal of the royal Asiatic Society*, tom. I, pag. 30 et 32.)

habitants. Mohammed leur imposa le kharadj, et il se dirigea vers . . . . qu'il prit. De là il se porta sur le Mehran et s'arrêta sur ses bords. A cette nouvelle, Dâher se disposa à aller le combattre. Mohammed avait envoyé Mohâmmed, fils de Mossab, fils de Abd-alrahman le Tsakifite, devant Sedoussan, avec des hommes montés sur des chevaux et sur des ânes; à leur approche, les habitants demandèrent à capituler; ce furent les Samânéens qui se chargèrent de négocier le traité. Le général accorda la paix moyennant le payement d'un tribut; il prit des gages des habitants, puis il retourna auprès de Mohammed, fils de Cassem. Il amenait avec lui quatre mille hommes de race zath, et il avait laissé à Sedoussan un officier pour y commander.

Cependant Mohammed, fils de Cassem, cherchait un moyen de franchir le Mehran. Le passage eut lieu dans un endroit qui touchait aux états de Rasseb, roi de . . . . . . , dans l'Inde; Mohammed passa le fleuve sur un pont qu'il avait fait construire, pendant que Dâher négligeait toute précaution, ne croyant pas que les musulmans oseraient s'avancer aussi loin. Mohammed et ses musulmans rencontrèrent Dâher monté sur un éléphant, et entouré de plusieurs de ces animaux; auprès de lui étaient les takâkeré (généraux). Il s'engagea un combat terrible et tel qu'on n'en avait pas vu d'exemple; Dâher mit pied à terre et combattit vaillamment; mais il fut tué sur le soir, et les idolâtres prirent

la fuite; les musulmans massacrèrent autant d'ennemis qu'ils voulurent[1]. Celui qui tua Dâher était, selon le récit de Al-Madayny, un homme de la tribu de Kelab. Cet homme composa ces vers :

Les chevaux et les lances, dans la journée de Dâher et de Mohammed, fils de Cassem, peuvent rendre ce témoignage,
Que je marchai à travers les masses compactes, jusqu'à ce que je pusse abaisser mon épée sur le chef indien.
Je le laissai renversé sous des flots de poussière, les joues souillées de boue, et n'ayant pas d'oreiller pour se reposer.

Mansour, fils de Hatem, m'a dit que Dâher et l'Arabe qui le tua étaient représentés à Barous, et que Bodayl, fils de Thahafah, dont le tombeau est à Daybal, était représenté à. . . . .

D'après ce que m'a dit Ali, fils de Mohammed Almadayny, qui le tenait d'Abou-Mohammed l'Indien, lequel l'avait reçu en communication d'Aboulfaradj, Mohammed, fils de Cassem, après la mort de Dâher, s'empara des pays du Sind.

Suivant Ibn-al-Kelby, celui qui tua Dâher était Cassem, fils de Tsalaba, fils d'Abd-allah, fils de Khedher, de la tribu de Thay.

Ces auteurs s'accordent à dire que Mohammed prit d'assaut la ville de Daour[2]; dans cette ville se

[1] Les écrivains persans dont il est parlé dans la préface, p. XXVII, ont donné sur cette bataille des détails qui n'ont rien d'invraisemblable. (Comparez la Chronique de Ferischtah, tom. IV, pag. 407 et suiv. avec ce qui est dit ci-devant, page 43. Voy. aussi le recueil de M. Gildemeister déja cité, pag. 70 du texte.)

[2] Daour est probablement la même ville que M. Mountstuart-Elphinstone nomme *Rawer*, et qu'il croit avoir été placée sur la

trouvait une femme de Dâher qui, redoutant d'être prise, se brûla avec ses suivantes et tout ce qu'elle possédait.

Ensuite Mohammed, fils de Cassem, se porta devant la vieille Bahman-abad[1], qui se trouvait à deux parasanges de Mansoura. Du reste Mansoura n'existait pas encore, et son emplacement actuel était alors un bois. Les débris de l'armée de Dâher s'étaient ralliés à Bahman-abad. Les habitants opposèrent de la résistance, et Mohammed fut obligé de recourir à la force; huit mille personnes, quelques-uns disent vingt-six mille, furent passées au fil de l'épée. Mohammed plaça un lieutenant à Bahman-abad; mais aujourd'hui la ville est ruinée.

Mohammed se porta ensuite vers Alrour[2] et . . . . Les habitants de Savendery vinrent à sa rencontre et lui demandèrent la paix; il la leur accorda, mais à condition qu'ils donneraient l'hospitalité aux musulmans et leur fourniraient des

rive occidentale de l'Indus. (Voy. *The History of India*, tom. I, p. 506.) D'un autre côté, le fait qui est indiqué ici se trouve rapporté avec plus de détails par les écrivains persans, comme s'étant passé dans la ville d'Azor ou Adjor. (Voy. la Chonique de Ferischtah, tom. IV, pag. 408.) C'est par erreur que le traducteur a écrit *Ajdur*. Les deux manuscrits de la Bibliothèque du roi s'accordent à porter ازور.)

[1] Les manuscrits de la Bibliothèque royale, qui renferment la Chronique de Ferischtah, s'accordent à appeler Bahman-abad *la vieille ville des brahmanes*, برهمن اباد قديم. Le traducteur anglais a omis cette épithète. (Voy. le tome IV de la version anglaise, p. 405.)

[2] Au lieu de *Alrour*, on lit plus bas *Alroud*; il s'agit probablement de la ville d'Alor ou Aror.

guides. Les habitants de Savendery professent aujourd'hui l'islamisme[1]. Après cela, Mohammed se dirigea vers....., et les habitants obtinrent la paix aux mêmes conditions que ceux de Savendery.

Mohammed s'avança jusqu'à Alroûd, une des villes du Sind. La situation de Alroûd est sur une montagne. Mohammed l'assiégea pendant quelques mois, et la força d'ouvrir ses portes, s'engageant à respecter la vie des habitants et à ne pas toucher aux Bodds. « Les Bodds, dit-il en cette occasion, seront pour nous ce que sont les églises des chrétiens, les synagogues des juifs et les pyrées des mages (que nous avons respectés). » Mais il imposa le kharadj aux habitants, et bâtit une mosquée dans la ville.

Mohammed se rendit à........, ville située en deçà du Beyâs (l'Hyphase). Cette ville fut prise, et maintenant elle est en ruines. Après cela Mohammed traversa le Beyas et se porta devant Moultan; les habitants ayant engagé le combat, Zayda, fils de Omayr, de la tribu de Thay, se couvrit de gloire. Les infidèles rentrèrent en désordre dans la ville, et Mohammed en commença le siége. Mais, les provisions s'étant épuisées, les musulmans furent réduits à manger les ânes. Heureusement il se présenta un homme qui sollicita leur patronage, et qui leur montra un aqueduc par lequel les habitants recevaient de l'eau à boire. C'était une eau courante venant de la rivière de.... (Tchenab); elle était re-

[1] Sur Savendery, voy. ci-devant, pag. 41.

que dans la ville, dans un bassin qui servait de réservoir; les Indiens l'appellent....[1]. Mohammed fit crever l'aqueduc, et les habitants, pressés par la soif, se rendirent à discrétion; Mohammed fit massacrer les hommes en état de porter les armes; les enfants furent faits captifs, ainsi que les ministres du temple, au nombre de six mille. Les musulmans trouvèrent beaucoup d'or. Ces richesses étaient entassées dans une chambre qui avait dix coudées de long sur huit coudées de large. Cette chambre avait une ouverture au plafond, et l'on jetait l'or par cette ouverture. De là on appela Moultan la *faradj* de la maison d'or, et ici *faradj* doit être pris dans le sens de ville frontière[2]. Le bodd de Moultan recevait des Indiens des présents considérables et de riches offrandes. Les habitants du Sind s'y rendaient en pèlerinage. Ils faisaient le tour du bodd et se rasaient la tête et la barbe. On prétend que l'idole qui y est adorée est la représentation du prophète Job[3].

[1] On ne distingue pas si le pronom se rapporte à l'aqueduc ou au bassin. Peut-être s'agit-il du canal qui conduit l'eau du Tchenab à Moultan, à quatre milles de distance. (Voy. la relation de Burnes, tom. I. de la trad. franç. pag. 116.) Alors le mot que j'ai laissé en blanc, serait *nullah*, mot qui, suivant les relations modernes du nord de l'Inde, désigne une rivière ou un canal coulant seulement une partie de l'année.

[2] Ce récit, qui n'a rien que de vraisemblable, sert à rectifier celui d'Édrisi, tom. I. de la trad. franç. pag. 167, et celui d'un auteur arabe cité par Cazouyny, recueil de M. Gildemeister déjà cité, pag. 62 et 69 du texte.

[3] Voy. ci-devant, pag. 141 et 157, ainsi que les témoignages comparés d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, Uylenbroek, *Iracæ Persicæ Descriptio*, pag. 64 et suiv.

Les écrivains qui nous ont conservé le souvenir de ces événements ajoutent que Hadjadj fit faire le calcul des sommes qu'il avait avancées pour cette expédition, et des richesses qui en furent le fruit. Il avait dépensé soixante millions (de dirhems), et les sommes qui lui furent envoyées en retour se montaient à cent vingt millions. Il dit à ce sujet : « Nous avons assouvi notre colère et nous avons vengé notre injure; il nous reste en sus soixante millions de dirhems avec la tête de Dâher. »

Hadjadj mourut l'an 95 (714 de J.-C.). A cette nouvelle, Mohammed quitta Moultan et revint à Alrour et à . . . . , deux villes dont il avait fait précédemment la conquête. Il fit des largesses aux hommes [1], puis il envoya un détachement du côté de Albayleman[2]. Les habitants n'opposèrent aucune résistance et se soumirent. Il fit également la paix avec les habitants de . . . . avec lesquels les habitants de Bassora sont aujourd'hui en guerre : en effet, les habitants de . . . . . . font partie des meyds qui courent la mer et exercent la piraterie [3].

[1] Probablement aux hommes de l'armée.

[2] D'après M. Pottinger (*Voyage dans le Balouchistan*, tom. II, pag. 38 et 55), on lit dans le *Tchotch-namch* que beaucoup d'Indous qui n'avaient pas voulu se soumettre aux armes musulmanes, s'étaient retirés dans les montagnes situées à l'occident de l'Indus, montagnes qu'on appelle maintenant mont Soleyman. Il s'agit peut-être ici ou ailleurs d'une expédition de Mohammed, fils de Cassem, dans ces montagnes.

[3] Ibn-Alatyr, dans son *Kâmel-Altevarykh*, aux années 219 et 220 de l'hégire (834 et 835 de J. C.), parle d'une descente qui fut faite par une flotte montée par les Djaths ou Zaths, sur les bords

Ensuite Mohammed se porta contre la ville de Kyredj. Douher s'avança à sa rencontre pour le combattre, mais il fut mis en déroute et prit la fuite; on dit même qu'il fut tué. Les habitants de Kyredj se rendirent à discrétion; Mohammed tua les hommes en état de porter les armes, et réduisit le reste en captivité. Le poëte s'exprime ainsi :

Nous avons tué Dâher et Douher, tandis que les cavaliers s'avançaient par escadrons.

Sur ces entrefaites le khalife Valyd, fils d'Abd-almalek, mourut, et eut pour successeur son frère Soleyman (ennemi de Mohammed fils de Cassem). Soleyman préposa Saleh, fils d'Abd-alrahman, aux impôts de l'Irac, et il nomma Yezyd, fils d'Abou-Kabscha Alsaksaky, gouverneur du Sind. Mohammed, fils de Cassem, fut emmené chargé de chaînes avec Moavia, fils de Mohalleb. Mohammed s'appliqua alors ce vers :

Ils m'ont abattu, et combien l'homme qu'ils ont abattu leur aurait été utile au jour du danger, et lorsqu'il aurait fallu défendre une frontière[1] !

Les Indiens pleurèrent le départ de Mohammed et reproduisirent ses traits à Kyredj. Pendant ce

du Tigre, et qui répandit la terreur dans toute la contrée. Il fallut mettre toutes les forces du khalifat en mouvement pour abattre ces barbares; et ceux d'entre eux qui tombèrent au pouvoir des musulmans furent envoyés en Asie Mineure, du côté d'Anazarbe, sur les frontières de l'empire grec. (Tom. I de l'ouvrage d'Ibn-Alatyr, fol. 85 verso et 164 verso.)

[1] Sur ce vers, qui avait été composé quelques années auparavant, voyez le Commentaire de M. Silvestre de Sacy sur les Séances de Hariri, pag. 378.

temps, Saleh mettait l'émir en prison à Vasseth. Mohammed composa à cette occasion ces deux vers :

Si je suis retenu à Vasseth et sur son territoire, chargé de fers, garrotté et enchaîné,

Combien de fois n'ai-je pas fait reculer d'effroi les guerriers du Farès ! Combien de chefs furent renversés par moi dans la poussière !

Il composa aussi les trois vers suivants :

Si j'avais voulu opposer de la résistance, il ne tenait qu'à moi de monter sur le dos de juments et de chevaux dressés au combat.

Les cavaliers de la famille de Sakasak n'auraient pas pénétré sur le territoire qui m'était confié, et aucun émir de la famille d'Akk[1] n'aurait mis la main sur moi.

Je ne serais pas à la merci d'esclaves acharnés contre moi. C'est bien mal à toi, ô Fortune, de t'attaquer ainsi aux nobles cœurs.

Saleh livra Mohammed aux tortures avec d'autres personnes de la famille d'Abou-Ocayl, et les fit tous mourir. En effet Hadjadj (cousin de Mohammed) avait fait périr Adam, frère de Saleh, lequel professait l'opinion des Kharedjites[2]. Hamza, fils de Baydh[3], de la tribu de Hanifa, a composé ces deux vers :

[1] Apparemment Saleh descendait d'Akk, qui appartenait lui-même à la puissante tribu d'Azd.

[2] Voy. sur ces sectaires mon ouvrage sur les monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas, tom. I, p. 339 et suiv.

[3] On trouve une notice étendue sur ce poëte, dans le *Ketab-alagany*, manuscrits arabes de la Biblioth. roy. t. III, fol. 416 et suiv.

Le courage, la générosité et la libéralité étaient l'apanage de Mohammed, fils de Cassem, fils de Mohammed.

Dès l'âge de dix-sept ans, il fut mis à la tête des armées. Combien l'exercice du commandement se trouva rapproché du jour de sa naissance !

Un autre poëte a dit :

Il commanda ses semblables à l'âge de dix-sept ans[1]; c'est pour cela que ses enfants sont remplis d'une noble ardeur.

Yezyd, fils d'Abou-Kabscha, était mort dix-huit jours après son arrivée dans la contrée du Sind. Le khalife Soleyman chargea Habyb, fils de Mohalleb, de poursuivre la guerre dans ce pays, et celui-ci se mit en route. Dans l'intervalle, les princes indiens étaient rentrés dans leurs domaines; . . . ., fils de Dâher, reprit possession de Bahman-abad. Habyb campa sur les bords du Mehran, et les habitants de Alrour se soumirent à lui. Une population qui recourut à la voie des armes fut vaincue.

Le khalife Soleyman, fils d'Abd-almalek, mourut l'an 99 (717 de J. C.) et fut remplacé par Omar, fils d'Abd-alazyz. Omar écrivit aux princes étrangers pour les inviter a embrasser l'islamisme et à se soumettre, leur proposant, s'ils consentaient à le

[1] Les écrivains arabes des premiers temps s'accordent sur les causes de la disgrâce de Mohammed, fils de Cassem. Les écrivains persans de la vallée de l'Indus ont rapporté tout autrement cet événement, et les circonstances qu'ils racontent, à en juger du moins par les termes dans lesquels elles sont présentées, sont romanesques. (Voy. le *Ayyn-Akbery*, tom. I, p. 39, et la Chronique de Ferischtah, tom. IV, pag. 409 et suiv.)

reconnaître pour souverain, de les faire participer aux mêmes droits et aux mêmes charges que les musulmans. Ces princes avaient déjà entendu parler des mœurs et de la manière de penser du nouveau khalife; le fils de Dâher et d'autres princes adoptèrent l'islamisme et prirent des noms arabes. Amrou, fils de Moslem Albahely, était le lieutenant du khalife sur cette frontière; il envahit quelques provinces indiennes et y obtint du succès.

Sous le règne de Yezyd, fils d'Abd-almalek[1], les enfants de Mohalleb s'enfuirent dans le Sind; Amrou envoya contre eux Helal, fils de Ahouar Altemymy; Helal rencontra les fugitifs et tua Madrak, fils de Mohalleb, à Candâbyl; quelques auteurs disent qu'il tua aussi Mofaddhel, Abd-almalek, Zyad, Maroun et Moavia, fils de Mohalleb. Moavia, fils de Yezyd, fut tué le dernier de tous[2].

Omar, fils de Hobeyrah-al-Fazâry (gouverneur de l'Irac), nomma Djoneyd, fils d'Abd-alrahman Almarry, commandant de la frontière du Sind; celui-ci fut ensuite investi du même commandement par le khalife Heschâm, fils d'Abd-almalek[3]. Mais lorsque Khaled, fils d'Abd-allah Alcasry[4], eut été

[1] Vers l'an 101, 720 de J. C. (Voy. la Chron. d'Aboulf. t. I, p. 442.)

[2] Sur la révolte des enfants de Mohalleb, comparez la Chronique d'Elmacin, pag. 78, et la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 442. Reiske dit, note 207 du tome I de la Chronique d'Aboulféda, que Moavia, fils de Yezyd, ne fut tué que longtemps après. Voy. aussi le *Moroudj*, de Massoudi; tom. I, fol. 461 et suiv.

[3] Vers l'an 105, 724 de J. C.

[4] Voy. le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, édition de M. de Slane, tom. I, pag. 247.

chargé du gouvernement de l'Irac, le khalife écrivit à Djoneyd pour lui recommander de se mettre en rapport avec Khaled. Djoneyd se rendit à Daybal, puis il se porta sur les bords du Mehran; mais il fut arrêté par le fils de Dâher, qui l'empêcha de franchir le fleuve, en lui disant: «J'ai embrassé l'islamisme; un homme de bien[1] m'a investi des états que j'occupe; je ne veux pas me confier à toi.» Néanmoins, Djoneyd ayant remis des gages au fils de Dâher, celui-ci lui en donna à son tour avec le tribut qui avait été stipulé. Ensuite ils se rendirent mutuellement leurs gages; mais le fils de Dâher usa de perfidie et employa la force des armes. Quelques auteurs disent au contraire qu'il ne commença pas les hostilités, mais que Djoneyd ayant voulu lui imposer un tribut, les Indiens se soulevèrent. Le fils de Dâher réunit donc ses troupes; il arma des navires, et il se prépara à la guerre. Djoneyd équipa aussi des vaisseaux, et les deux flottes se rencontrèrent dans l'étang de Alscharky. Le navire monté par le fils de Dâher ayant été mis en pièces, celui-ci fut fait prisonnier; ensuite on le mit à mort.

Sissa, fils de Dâher (et frère de......) s'enfuit, se dirigeant vers l'Irac; il voulait se plaindre de la perfidie de l'émir; mais celui-ci ne cessa pas de lui faire des caresses jusqu'à ce que le prince consentît à mettre sa main dans la sienne; ensuite Djoneyd fit tuer le prince.

L'émir fit une expédition contre la ville de Kyredj

[1] Le khalife Omar fils d'Abd-Alazyz.

dont les habitants s'étaient révoltés. Il mit en usage des béliers de bois qui frappaient de leurs cornes, et avec lesquels il attaqua les murailles de la ville. Les murs de la ville furent ébréchés, et l'émir entra d'assaut dans la place, où il tua, fit des captifs et pilla. En même temps, il envoya ses lieutenants à . . . . , à . . . . , à . . . . et à Barous.

Djoneyd disait : « Se laisser tuer par peur est plus regrettable que de mourir avec son courage. » L'émir envoya un corps de troupes à . . . . ; il envoya aussi Habyb, fils de Marra, avec des troupes dans le pays du . . . . Les musulmans firent des courses sur le territoire de . . . . ; ils attaquèrent également . . . . , dont ils brûlèrent le faubourg. Djoneyd s'empara de Albayleman et de . . . . ; ses compagnons recueillirent quarante millions, sans compter ce qu'il donna aux hommes qui lui faisaient des visites ; il emporta une égale somme avec lui. Le poëte Djeryr a dit :

Les visiteurs de Djoneyd et ses compagnons se pressaient autour d'un homme au visage ouvert, et dont la libéralité était inépuisable.

De son côté Abou . . . . . a dit :

Si, à force de générosité, on obtenait de s'asseoir au-dessus du soleil, ces gens-là s'y assoiraient, grâce à leur générosité et à la gloire qu'ils se sont acquise.

Ils sont enviés à cause de l'honneur qui rejaillit sur eux. Veuille Dieu ne pas leur ôter ce qui fait l'envie des autres.

Djoneyd eut pour successeur Temym, fils de

Zeyd Alotby[1]. Temym montra de la faiblesse et de l'incapacité. Il mourut aux environs de Daybal, dans une eau qu'on nomme l'eau des buffles. Cette eau a été ainsi appelée parce qu'on s'y retire avec les buffles, pour échapper aux loups qui infestent les campagnes situées sur les bords du Mehran[2]. Temym fut un des Arabes les plus généreux; il trouva, dans le trésor public du Sind, dix-huit millions de dirhems thathériens[3], et il les dissipa en peu de temps. Au nombre des personnes qui s'étaient enrôlées parmi ses troupes, lorsqu'il partit pour l'Inde, était un jeune homme de la tribu de Yerboua, nommé Khonays; la mère de ce jeune homme appartenait à la tribu de Thay. Cette femme alla trouver le poëte Farazdac, et le pria d'écrire à Temym, afin de l'engager à donner congé à son fils; elle se mit sous la protection du tombeau de Gâleb, père du poëte. En conséquence, Farazdac adressa ces vers à Temym :

Elle est venue à moi, ô Temym! et elle a invoqué le nom de Gâleb; elle a invoqué sa tombe, dont la terre appelle les eaux du ciel.

Accorde-moi Khonays; tu trouveras un cœur reconnaissant; telle est la douleur de sa mère, qu'elle ne peut plus rien avaler.

O Temym, fils de Zéyd, ne tourne pas le dos à ma demande; il ne tient qu'à toi d'y répondre.

[1] Vers l'année 108, 726 de J. C.

[2] Les rives de l'Indus ont été de tout temps couvertes de troupeaux de buffles. (Voy. l'Ariana de M. Wilson, pag. 203.)

[3] Le mot *thathériens* paraît être une altération du *statère* des Grecs. Je discute ce point dans mes notes sur la Relation des voyages des Arabes dans l'Inde et à la Chine.

Qu'il ne soit pas nécessaire de renouveler les sollicitations; car je suis dégoûté des demandes pour lesquelles il faut prolonger les démarches[1].

Témym ne put pas reconnaître dans l'écrit le nom du jeune homme (vu que les points diacritiques n'avaient pas été marqués). Il ignorait si c'était Hobaysch ou Khonays; il prit le parti de renvoyer tous les soldats dont le nom se composait de lettres approchantes.

Sous le gouvernement de Temym, les musulmans évacuèrent quelques provinces indiennes, et renoncèrent à certains établissements; ils ne se sont plus, depuis ce moment, avancés aussi loin que par le passé.

Après Temym, le gouvernement fut confié à Hákem, fils de Aouâna Alkalby. Les habitants de l'Inde étaient retournés à l'idolâtrie, excepté les habitants de........ Les musulmans auraient donc été privés de toute retraite en cas de danger. Hakem fit construire derrière le lac, du côté qui fait face à l'Inde[2], une ville qu'il nomma Almahfoudha (la bien gardée). Il fit de cette ville un lieu de refuge pour les musulmans, et une place de sûreté. Elle devint la capitale. Hakem dit, en cette occasion, aux personnes notables d'entre les Kélabites, tribu qui

[1] M. Caussin de Perceval a publié les trois premiers de ces vers avec quelques variantes, dans son excellente Notice du poëte Farazdac. (Voy. le Journal asiatique de juin 1834, tom. XIII, pag. 515.) M. Caussin a emprunté ces vers à Ibn-Khallekan, article de همام, véritable nom de Farazdac.

[2] Probablement du côté de l'Orient.

a ses quartiers en Syrie : « Quel nom êtes-vous d'avis que nous donnions à la ville ? » Les uns dirent *Damas*, d'autres *Émèse*; quelqu'un proposa de l'appeler *Palmyre*. Hakem répondit à celui-ci : « Que Dieu t'extermine, ô homme stupide; j'aime mieux la nommer *la bien gardée*. » Aussi, il y établit sa demeure[1].

Amrou, fils de Mohammed, fils de Cassem[2], se trouvait avec Hakem. Hakem le consultait; il lui confiait le soin des affaires les plus importantes et tout ce qui se faisait de considérable : il le chargea d'une expédition hors de Mahfoudhé; Amrou fut victorieux; à son retour, il fut nommé émir, et alors il fonda, en deçà du lac, une ville qu'il nomma Almansoura (la victorieuse). C'est la ville où résident maintenant les gouverneurs.

Hakem retira des mains de l'ennemi les territoires dont il s'était emparé. En somme, les peuples furent contents de son administration. Khaled (gouverneur de l'Irac) disait : « C'est une chose singulière; j'ai confié la défense de la province du Sind à un homme généreux d'entre les Arabes, et l'on s'en est dégoûté; j'ai ensuite fait choix du plus chiche des hommes, et on a été satisfait de lui. » Khaled voulait parler de Temym et de Hakem.

[1] Il y a dans le texte un jeu de mots. Palmyre s'appelle en arabe *Tadmor*, et *Tadmor* appartient à la racine arabe *damara*, qui signifie *exterminer*. Hakem repoussait cette dénomination comme une chose de mauvais augure.

[2] C'était peut-être un fils de l'ancien conquérant de Daybal et de Moultan.

Hakem fut tué dans son gouvernement, et les émirs qui lui succédèrent continuèrent à faire la guerre à l'ennemi, enlevant ce qui se trouvait à leur portée, et réduisant à l'obéissance les pays qui s'étaient soulevés. Quand la dynastie bénie (la dynastie des Abbassides) parut sur la scène, Abou-Moslem confia la frontière du Sind à Abd-al-rahman, fils de Moslem.....Alabdy. Abd-al-rahman prit sa route par le Thokharestan et se dirigea vers le Sind, du côté où se trouvait Mansour, fils de Djemhour Alkelby (agent des khalifes Ommiades[1]); Mansour alla à la rencontre d'Abd-al-rahman; il le tua et mit son armée en fuite. A cette nouvelle, Abou-Moslem conféra l'autorité à Moussa, fils de Kaab Altemymy, et lui ordonna de se rendre dans le Sind. A l'arrivée de Moussa, le Mehran se trouvait placé entre lui et Mansour, fils de Djemhour; mais les deux rivaux parvinrent à se joindre. Dans le combat qui eut lieu, Mansour et ses troupes furent obligés de prendre la fuite. Mandhour, frère de Mansour, fut tué; pour Mansour, il se trouva sans ressources et s'enfuit dans les sables, où il mourut de soif.

Moussa, devenu maître du Sind, répara la ville de Mansoura; il agrandit la mosquée, et dirigea contre les infidèles plusieurs expéditions qui furent heureuses.

Ensuite le khalife Almansour préposa au Sind Hescham, fils de Amrou Altagleby[2]. Hescham con-

[1] Voy. la Chronique d'Aboulféda, tom. I, pag. 464.
[2] Vers l'an 140, 758 de J. C.

quit des contrées qui résistaient auparavant. Il envoya Amrou, fils de Hamel, sur des barques, du côté de........[1]. En même temps, un corps de troupes pénétra dans le pays des Indiens et subjugua le territoire du Cachemire[2]; un grand nombre de femmes et d'enfants furent faits captifs. Toute la province de Moultan fut subjuguée. Il y avait à Candabyl un parti composé d'Arabes que Hescham chassa du pays[3]. Vers le même temps, les musulmans se rendirent à Candahar, dans des navires, et s'en emparèrent[4]. On y détruisit le bodd et on construisit, à la place, une mosquée. Sous le gouvernement de Hescham, les peuples vécurent dans l'abon-

[1] Je ne sais comment rétablir ce nom. Une chose certaine, c'est que la ville en question était située au sud-est de Mansoura, soit sur un bras de l'Indus, soit sur les bords de la mer, à une petite distance du fleuve. Ibn-Alatir, *Kamel-Altevarykh*, an 160 de l'hégire (777 de J. C.), parle d'une descente qui fut faite par une flotte musulmane dans cette ville. L'aspect de la contrée est tout à fait changé depuis cette époque.

[2] Probablement la partie méridionale de cette contrée.

[3] Il s'agit probablement ici de quelques partisans d'Ali, qui s'étaient retirés dans la vallée de l'Indus. (Voy. à ce sujet un extrait de la Chronique de Thabary, publié par M. Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 98 et suiv.) Le récit de Beladori montre que le pays où régnait le prince indien dont parle Thabary, était Candâbyl. Du reste, Thabary place le gouvernement de Hescham après celui d'Omar, qui est ici présenté comme son successeur. L'opinion de Thabary a été suivie par Aboulféda. (Voy. la Chronique de ce dernier, tom. II, pag. 28.)

[4] Il ne s'agit pas ici de la ville de Candahar, dont il a déja été parlé, et qui se trouve dans le royaume de Kabul, mais d'une ville du même nom, non loin du golfe de Cambaie. L'auteur de l'*Ayyn-Akbery* a écrit كنبهار. (*Recherches asiatiques* de Calcutta, tom. I, trad. franç. pag. 446; note de M. Langlès.)

dance et se louèrent beaucoup de son administration; il fit reconnaître son autorité dans tout le pays, et il pourvut à ses intérêts.

Le gouvernement du Sind fut ensuite confié à Omar, fils de Hafs, fils de Osman Hezarmerd; puis à Daoud[1], fils de Zeyd (Yézyd), fils de Hatem. Sous celui-ci, se trouvait Aboul...., aujourd'hui à la tête de la province, et qui avait été l'esclave de la tribu de Kenda. Les affaires de la province ne cessèrent pas de prospérer, jusqu'à ce que l'autorité fût remise à Baschar, fils de Daoud, sous le khalifat de Mamoun[2]. Baschar leva l'étendard de la révolte, et se prépara à résister à force ouverte; mais Gassan, fils de Abbad[3], originaire du territoire de Koufa, ayant été envoyé contre lui, il se rendit auprès de Gassan, muni d'un sauf-conduit; l'un et l'autre se dirigèrent

[1] Omar fut envoyé en Afrique, comme gouverneur, l'an 151 (768 de J. C.), et y fut tué l'an 154 (771 de J. C.). Yézyd, père de Daoud, remplaça Omar en Afrique. A sa mort, Daoud le remplaça provisoirement; puis il fut envoyé, vers l'an 184 (800 de J. C.), dans le Sind, où il mourut. Rouh, frère de Yézid, qui gouverna le Sind pendant les années 160 et 161 (776 et 777 de J. C.), mourut ensuite gouverneur de l'Afrique. (Chronique d'Aboulféda, tom. II, pag. 78; Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, édition de M. de Slane, tom. I, pag. 269; *Histoire de l'Afrique*, par M. Noël Desvergers, pag. 62 et suiv.)

[2] Vers l'an 200 (815 de J. C.).

[3] L'an 213 (828 de J. C.). (Voy. la Chronique d'Aboulféda, t. II, pag. 150.) D'après Ibn-Alatir, Baschar retenait auprès de lui le produit des impôts, et n'envoyait rien au khalife. Qant à Gassan, fils de Abbad, déjà, dix ans auparavant, il avait exercé le gouvernement général du Khorassan, du Sedjestan, du Kerman etc. (Voy. les annales de Hamza d'Ispahan, édition de M. Gottwaldt, Saint-Pétersbourg, 1844, pag. 227.)

vers Bagdad. Gassan confia le gouvernement de la province à Moussa, fils de Yahya, fils de Khaled, fils de Barmek. Moussa tua Bâlah, roi de Alscharky, bien que ce prince, pour sauver sa vie, lui eût offert cinq cent mille dirhems. En vain Bâlah chercha à circonvenir Gassan et lui écrivit en présence de son armée, étant accompagné de plusieurs autres princes. Moussa se refusa à toutes ses sollicitations.

Moussa se fit une belle réputation. Il mourût l'an 221 (836 de J. C.), laissant un fils nommé Amran. Motassem-billah, alors khalife, écrivit à Amran pour lui annoncer qu'il le nommait gouverneur du Sind. Amran se porta dans le pays du Kykan, occupé par les Zaths; il combattit les Zaths, les vainquit et fonda une ville[1] qu'il nomma Albaydhâ (la blanche), et où il établit un djond (colonie militaire). Ensuite, il se rendit à Mansoura, d'où il alla à Candâbyl. Candâbyl est une ville située sur une montagne; elle était alors au pouvoir d'un homme appelé Mohammed, fils de Khalyl; Amran attaqua la ville, la prit, et en transféra les principaux habitants à Cosdar. Ensuite il dirigea une expédition contre les Meyds, il en tua trois mille et construisit une chaussée qui porte le nom de *Chaussée des Meyds* (Sakr-Almeyd). Il campa sur la rivière...... et convoqua auprès de lui les Zaths qui se trouvaient sous sa dépendance. Les Zaths s'étant rendus à l'appel, il scella leurs mains; il reçut d'eux le *djizyé* (la capitation), et il ordonna que chacun d'eux, lorsqu'il se présenterait

[1] Voy. ci-devant, pag. 189.

devant lui; amenât un chien; aussi le prix d'un chien s'éleva à cinquante dirhems [1]. Après cela, Amran attaqua de nouveau les Meyds, ayant avec lui les principaux d'entre les Zaths. Il creusa depuis la mer un canal qu'il fit couler dans leur étang, de manière que l'eau que buvaient les Meyds devint salée. Il les attaqua sur plusieurs points différents.

Mais ensuite l'esprit de faction divisa les Arabes nezariens et yéméniens [2]. Amran s'étant prononcé pour les yéméniens, Omar, fils d'Abd-Alazyz Alhabbâry, se rendit auprès de lui et le tua par surprise [3]. L'aïeul de cet Omar était venu dans le Sind avec Hakem, fils de Aouana-al-kalby.

[1] L'intention de l'émir était-elle de diminuer le nombre des chiens?

[2] C'est-à-dire les Arabes issus de Nezar, l'aïeul de Mahomet, et les Arabes appartenant aux tribus du Yémen. Les divisions occasionnées par les différences de race s'étendirent partout où les musulmans portèrent leur étendard. (Voyez mes Invasions des Sarrasins en France et dans les contrées voisines, pages 72 et suivantes.)

[3] J'ai dit quelques mots de cet Omar dans la note préliminaire. A l'égard des deux gouverneurs barmekydes du Sind, Moussa et Amran, le récit de Beladori donne lieu à quelques difficultés. Ibn-Alatir, *Kamel-Altevarykh*, année 216 de l'hégire (831 de J. C.), dit que Gassan, à son départ du Sind, confia les intérêts du pays à Amran, fils de Moussa العبدي. D'un autre côté, il y a eu un membre de la famille des Barmekydes qui a gouverné le Sind, et qui, après un long séjour dans l'Inde, s'en retourna tranquillement sur les bords du Tigre, avec la fortune qu'il avait amassée; et cet émir quitta nécessairement le Sind avant l'année 255, 869 de J. C. car, passant, à son retour, à Bassora, il alla visiter Djahetb, qui mourut cette même année. Ibn-Khallekan nous a conservé le récit que ce Barmekyde faisait au sujet de cette visite. (Voy. la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, tom. III, pag. 496, et l'édition du Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, par M. de Slane, tom. I, pag. 542.)

D'après ce que m'a raconté Mansour, fils de Hatem, Fadhl, fils de Mâhan, jadis l'esclave de la famille de Sama[1], s'était introduit dans la ville de Sindan[2] et s'en était rendu maître; ensuite il avait envoyé un éléphant au khalife Mamoun; il s'était mis en rapport avec lui, et il avait fait faire la prière en son nom dans une mosquée djami, qu'il construisit dans la ville. A sa mort il fut remplacé par son fils Mohammed. Celui-ci se porta, avec une flotte de soixante et dix barques, contre les Meyds de l'Inde[3]; il tua un grand nombre de Meyds et s'empara de ......; ensuite il reprit le chemin de Sindan. Mais, en son absence, un de ses frères, nommé Mahan, s'était rendu maître de Sindan; il avait écrit au khalife Motassem-billah (qui régnait alors à Bagdad), et il lui avait offert un sadj[4], le plus grand et le plus long qu'on eût jamais vu. Néanmoins les Indiens, par attachement pour Mohammed, se déclarèrent contre lui; ils le tuèrent et le mirent en croix.

Quelque temps après, les Indiens de Sindan se déclarèrent indépendants; seulement, ils respectèrent la mosquée; les musulmans de la ville con-

[1] Probablement le famille qui se rendit plus tard maîtresse de la ville de Moultan.

[2] C'est le nom d'un port situé sur les frontières du Guzarate.

[3] Probablement les Méyds, situés à l'orient de l'Indus.

[4] *Sadj* désigne ordinairement l'arbre du Teck; mais ce mot se dit aussi d'une espèce de vêtement, et c'est probablement dans cette acception qu'il faut le prendre ici. Alors il s'agirait d'une personne dont la taille était au-dessus de l'ordinaire.

tinuèrent à y célébrer l'office du vendredi, et à faire la prière au nom du khalife.

J'ai entendu dire à Abou-Bekr, anciennement l'esclave de . . . ., que le pays de Alosayfan, situé entre le Cachemire, le Moltan et le Kabul, était gouverné par un prince intelligent. Les habitants de ce pays adoraient une idole placée dans un temple. . . . . Le fils du prince étant tombé malade, celui-ci eut recours aux ministres du temple et leur dit : « Priez l'idole de guérir mon fils. » Les ministres s'absentèrent un moment, puis ils revinrent auprès du prince et lui dirent : « Nous avons adressé nos prières à l'idole et elle nous a exaucés. »

Mais, peu de temps après, le fils du prince mourut. Alors le prince se jeta sur le temple et le fit démolir; il se précipita sur l'idole et la mit en pièces; les ministres furent massacrés. Ensuite il appela auprès de lui quelques marchands musulmans qui développèrent devant lui les preuves de l'unité de Dieu. Il crut en un seul Dieu et se fit musulman. Cet événement eut lieu sous le khalifat de Motassem-billah, à qui Dieu fasse miséricorde[1] !

[1] Motassem mourut l'an 227 (842 de J. C.).

LETTRE
A M. REINAUD
MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.
AU SUJET DES MONNAIES DES ROIS DE CABOUL.

Monsieur,

En lisant les Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde, que vous avez choisis d'une manière si heureuse, et qui ont de toutes parts attiré l'attention des érudits; attention que justifie la grande importance de ces morceaux, j'ai été vivement frappé par quelques mots placés en note, au bas de la page 295[1].

C'est qu'en effet vous avez, en trois lignes, consigné une véritable découverte, sur laquelle vous voudrez bien me pardonner de revenir avec quelques détails. Cet intérêt tout professionnel que m'inspire en particulier le passage auquel je fais allusion ne saurait vous étonner, monsieur; car lorsqu'il y a plus de dix ans vous me donniez, avec tant de bonté, les premières notions de numismatique orientale, vous pouviez être certain que je sentais trop bien le prix de semblables leçons pour abandonner jamais cette étude à laquelle vous m'avez initié. C'est une bonne fortune pour moi que d'avoir à faire connaître au monde savant le mérite

[1] Numéro de septembre-octobre 1844. (Ci-devant, pag. 153.)

d'une attribution nouvelle qui vous appartient tout entière, et dont votre élève doit seulement exposer les résultats. »

« Après avoir traduit le passage dans lequel Albyrouny raconte la chute du dernier prince de race turque qui ait régné à Caboul, et qui fut dépossédé par un Brahmane nommé Kallara, vous ajoutiez : « La nouvelle dynastie me paraît avoir remplacé le bouddhisme par le brahmanisme, et j'attribue à ces princes la série de médailles que M. Wilson a crues d'origine rajepout [1]. » Je crains qu'un grand nombre de lecteurs du Journal asiatique n'aient pas saisi complétement le sens de cette phrase si concise où vous glissiez, beaucoup trop modestement, sur une opinion dont la justesse ne pouvait être appréciée, tout d'abord, que par ceux à qui la numismatique de l'Inde est familière.

« Permettez-moi, monsieur, pour faire mieux comprendre l'état de la question, de dire ici quelques mots sur les diverses attributions données aux monnaies qui m'occupent en ce moment.

« En 1778, Pellerin, cet antiquaire au génie duquel nous devons le célèbre Eckhel, publia dans ses Additions [2] une monnaie d'argent qu'il croyait frappée en Égypte par Aryandes, gouverneur de cette contrée sous Darius, qui le condamna à mort pour avoir fait battre des monnaies en son propre nom [3]. Ce monument, qui porte d'un côté un cavalier, et de l'autre un bœuf bossu couché, que Pellerin prenait pour Apis ou Mnévis, lui semblait fournir une preuve à l'appui du récit d'Hérodote, puisque Aryandes, en plaçant sur sa monnaie la figure d'Apis, eût fait profession d'une religion que les Perses avaient en horreur (toujours suivant le savant numismatiste), et qu'ainsi la colère de Darius eût été pour ainsi dire motivée. Eckhel adopte la moitié de la proposition ; car il admet que la monnaie peut être égyp-

[1] *Ariana antiqua.* Londres, 1842, pag. 428 et pl. XIX, n[os] 1 à 15.

[2] *Additions aux neuf vol. du Recueil de médailles de rois, de villes, etc.* A la Haye, 1778, in-4°, pag. 15.

[3] Hérodote, liv. IV, 166.

tienne, tandis qu'il refuse de l'attribuer à Aryandes[1]. Il est vrai qu'il oublie de produire les deux arguments qui pouvaient l'y décider : à savoir l'âge relativement très-récent que trahit le style du monument et la légende sanscrite qu'il porte. L'erreur de Pellerin, et jusqu'à un certain point celle d'Eckhel, peuvent trouver leur excuse dans l'ignorance où l'on était de leur temps relativement aux écritures de l'Inde. Mais, qui croirait que, de nos jours, cette erreur a été reproduite (sans indication d'origine), par un écrivain qui a publié un livre sur la géographie sacrée[2] ?

Au mois de décembre 1835, l'illustre James Prinsep inséra dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal* un Mémoire sur les monnaies de l'Inde[3], dans lequel nous trouvons décrites sept variétés de la pièce d'argent aux types du cavalier et du bœuf bossu. Le savant secrétaire de la Société de Calcutta nous apprend qu'il avait reçu de Caboul une centaine de ces monnaies, parmi lesquelles soixante-cinq portent la légende श्री सामन्त देव *Sri Samanta déva;* vingt-cinq autres donnent : श्री स्यालपति देव *Sri Syalapati déva;* enfin, sur quatre autres, on lit : श्री भीम देव *Sri Bhima déva.*

M. Prinsep, il faut le dire, n'a proposé qu'avec une grande réserve les attributions que je vais indiquer d'après lui. Le colonel Tod mentionne un personnage nommé Bhimsi (*Bhima Sinha*, le lion terrible), qui, au commencement du XIV[e] siècle de notre ère, aurait régné à Tchitor, et M. Prinsep rapproche le nom de ce prince du *Bhima déva* de nos monnaies, sans se dissimuler cependant que la forme des caractères que nous montrent ces monuments est beaucoup trop ancienne. Trois radjas du Goudjerat ont porté le nom de

[1] *Doctrin. num. vet.* 1794, tom. IV, pag. 2.

[2] *Smiley's Scripture geography.* Philadelphia, 1835, pag. 151.

[3] *Notice of ancient Hindu coins;* Journ. of the as. Soc., t. IV, pag. 668 et suiv. et pl. XXXVI. M. J. Prinsep avait, dès 1833, déchiffré la légende d'une de ces monnaies dont l'empreinte lui avait été envoyée par le docteur Swiney. (Voyez même recueil, tom. II, pag. 416, et pl. XIV, n° 11.)

Bhima; mais la date de leur règne ne convient pas aux monnaies montrant le type du taureau.

Dans la liste chronologique du colonel Tod, on trouve encore un radja du nom de *Samanta déva*, qui vivait en 1209, époque qui ne peut s'accorder avec le type alphabétique des légendes. Un autre *Samanta Sinha*, qui remonte à l'an 745 de J. C. fut le père du chef de la race Tchohan, à Anhoulpour, et, d'un autre côté, le premier prince qui recouvra le trône de Goudjerat, et qui, suivant l'*Ayin Akberi*, vivait en 696, se nommait *Saila déva*. M. Prinsep suppose que l'auteur de l'*Ayin Akberi* a pu, avec ou sans intention, donner ce dernier nom au prince que les monnaies nomment *Syalapati déva*. On voit quelle incertitude règne sur toute cette question, que j'ai tâché de rendre claire en abrégeant beaucoup les détails accessoires qui la surchargent. J'ai déjà fait remarquer la réserve avec laquelle s'exprime M. Prinsep, et l'on peut en effet reconnaître dans son langage cette hésitation qu'éprouve tout homme d'un esprit éminent, lorsqu'appelé à prononcer sur un fait que l'état de la science ne permet pas encore d'établir logiquement, il est réduit à livrer à la publicité une opinion qui ne le satisfait pas lui-même. En effet, proposer pour une monnaie des dates aussi éloignées que le VII^e et le XIV^e siècle, c'est véritablement ne rien dire. Si la grammaire a ses lois, l'archéologie a les siennes aussi, et dans nos études on peut dire que deux affirmations valent une négation, lorsqu'elles ne sont pas parfaitement convergentes.

M. Wilson, en passant en revue dans son *Ariana antiqua*, toute la numismatique de l'Inde, a conservé, sur la foi de Prinsep, le nom de Radjepout à nos monnaies; mais le savant professeur d'Oxford n'a pas reproduit les légendes, et s'est borné à en donner la transcription, en accordant, sans en exposer le motif, la préférence à une leçon que son confrère de Calcutta avait d'avance repoussée. M. Prinsep fait observer que dans le nom *Samanta*, le caractère *nta* ressemble à गू *gu* ou à ग्र *gra*; mais, que sur quelques exemplaires, il

affecte la forme du न्त *nta* bengali; d'ailleurs *Samagu* est inconnu, tandis que *Samanta* est un nom commun que sa signification de *chef, capitaine, brave,* a dû faire rechercher par les princes. Si je parle aussi librement de ce passage de l'excellent livre de M. Wilson, c'est que je crois qu'il n'y a pas attaché lui-même une grande importance; et ceci d'ailleurs se comprend d'autant mieux que le but de ce savant a été, avant tout, de faire connaître l'ensemble des monnaies *antiques* de la Bactriane et de l'Inde. On trouve encore dans le Journal de Calcutta et dans l'*Ariana antiqua* la description de petites monnaies de bronze, sur lesquelles on lit du côté du cavalier श्री सामन्त पाल देव *Sri Samanta pala déva*, et श्री दन पाल देव *Sri Dana pala déva;* elles sont beaucoup plus modernes que celles d'argent dont il a été jusqu'ici question, et rappellent les noms des quatre derniers rois de la dynastie brahmane de Caboul, qui tous se terminent en *pala* पाल (*servator, custos, dominus, rex,* Bopp), titre adopté par un assez grand nombre de princes Indiens du moyen âge, notamment par les radjas de Canodj. Un de ces derniers, qui régnait au commencement du xiie siècle, se nommait अजय पाल *Adjaya pala*. C'est très-certainement ainsi qu'il faut lire le nom du cinquième roi de Caboul, qu'Albyrouny écrit جيبال.

Mais je reviens aux monnaies d'argent que vous avez, monsieur, restituées aux rois de Caboul. Nous avons vu que pour les faire remonter au viie siècle, époque qui ne convient guère, selon moi, à leur fabrique, il faudrait attribuer les unes à un Samanta, qui fut le père d'un roi, mais qui n'a peut-être jamais joui du pouvoir souverain; les autres à un Saila, dont elles ne portent pas le nom. Je crois qu'il me sera facile de démontrer que ces monnaies n'ont pas davantage été frappées au xive siècle, et voici sur quelles raisons je me fonde.

Première preuve. Au mois de septembre 1842, on découvrit, dans le voisinage de la petite ville d'Obrzycko, si-

tuée dans le gouvernement de Posen, un vase rempli de monnaies d'argent et de bijoux. Cette trouvaille a été publiée par un jeune et savant numismatiste, M. le docteur Julius Friedlaender, qui décrit dans un intéressant mémoire les monnaies de plus de trente princes allemands, français, anglais, romains, bourguignons, byzantins, arabes et persans, qui tous ont régné au x^e siècle. Les dates extrêmes de tous ces souverains étant mises en regard, il résulte que le trésor d'Obrzycko a dû être caché en 975 ; pas un des personnages dont les monnaies s'y trouvent n'a vu le xi^e siècle. Or, dans ce vase, il y avait un denier d'argent au type du *cavalier* et du *taureau bossu,* avec la légende श्री सामन्त देव *Sri Samanta déva,* denier dont la présence a paru assez embarrassante à mon savant ami Friedlaender ; mais, tout en citant l'attribution adoptée par M. Wilson, il conserve la conviction que ce monument ne peut appartenir qu'au x^e siècle. « Unser Exem- « plar, dit-il, den am besten gezeichneten und geprägten « gleich, muss, wie aus allen anderen Münzen dieses Fundes « zu schliessen ist, dem zehnten Jahrhundert angehören [1]. » En fait de numismatique du moyen âge, l'autorité de M. Friedlaender ne sera récusée par personne.

Deuxième preuve. Il existe dans notre collection de la Bibliothèque royale un denier d'argent, toujours aux types du *cavalier* et du *taureau bossu,* de même module que les pièces précédamment décrites, mais sur les deux faces duquel on lit, au lieu de légendes en dévanagari : لله جعفر et المقتدر بالله.

Le khalife Moctader Billah, fils de Mohtaded, se nommait Djiafar هو ابو الفضل جعفر بن المعتضد, suivant Fakhr-eddin, auteur du *Tarykh-ed-Doual* (manuscrit arabe ancien fonds, n° 895, fol. 238 v.) ; le dernier visir de ce prince portait aussi ce nom, selon le même écrivain وزيره ابو الفضل جعفر بن الفرات (fol. 252 r.). Que ce soit le nom de Djiafar-ben-el-

[1] *Der Fund von Obrzycko,* Silbermunzen aus dem zehnten christlichen Jahrhundert. Berlin, 1844. In-8°. Voy. p. 24 et tab. III, n° 8.

Forât, ou celui du prince des fidèles qui ait été gravé sur cette monnaie avec la formule لله, abrégé de الحمد لله, que l'on trouve si fréquemment sur les dirhems des Abbassides et des Samanides, il est toujours incontestable que la pièce a été frappée sous Moctader-Billah, c'est-à-dire entre 908 et 932 de notre ère. Cette pièce, émise par le khalife [1] ou par quelque prince indien qui reconnaissait son autorité spirituelle [2], est une imitation évidente de celles de Caboul. On ne peut admettre que le modèle soit postérieur à la copie; donc encore une fois il faut rendre au x^e siècle les monnaies à légendes dévanagari.

Si ces monnaies sont, comme nous venons de le prouver, frappées au x^e siècles, elles ne peuvent pas provenir de princes qui ont vécu au xii^e, au xiii^e ou au xiv^e siècle; elles ne doivent donc pas être attribuées aux radjas du Goudjerat.

Examinons maintenant comment elles cadrent avec ce qu'Albyrouny nous apprend de la révolution brahmanique de Caboul. Le septième roi de la race de Kallara, dit cet auteur, monta sur le trône en l'an 412 de l'hégire (1021 de J. C.). En supposant que les six prédécesseurs de ce monarque aient régné, en moyenne, quinze années chacun, on arrive à placer l'avénement de Kallara en 930, deux ans avant la mort de Moctader-Billah [3]. Samânta figure de 945 à 960, et se trouve ainsi contemporain de treize princes européens

[1] Il y avait dans le vase d'Obrzycko neuf variétés des dirhems de Moctader-Billah avec la pièce de Samanta-Déva. Cette coïncidence est remarquable, puisqu'elle indique que la monnaie indienne circulait chez le khalife, avec les espèces duquel elle a été transportée par le commerce.

[2] L'historien mongol Sanang-Setsen cite un prince tibétain nommé Dharma, qui commença à régner en 901, et qui, à ce qu'il paraît, embrassa la religion musulmane. Les Mahométans commençaient alors à faire des incursions dans le Tibet, et, suivant l'écrivain mongol, la religion bouddhique ne refleurit que vers 977. (Voy. Abel-Rémusat, *Mélanges posthumes d'histoire et de litt. orient.* 1843, in-8°, pag. 420.)

[3] Ce calcul laisserait la faculté d'admettre que le nom de Djiafar, inscrit sur le denier, est celui du fils de Forât, qui était vizir de Moctader-billah lorsque ce prince mourut.

ou asiatiques, dont les monnaies étaient avec la sienne dans le trésor d'Obrzycko.

On ne doit pas perdre de vue que les monnaies décrites par MM. Prinsep et Wilson ont été trouvées, *en grand nombre*, à Caboul. Toutes celles, au nombre de plus d'un cent, que m'ont envoyées M. Benjamin Allard et M. le colonel Lafond, venaient de Rawel-Pindi ou de Pischawor, c'est-à-dire de lieux situés sur le cours du Kophen, et à peu de distance de Caboul.

Je crois aussi devoir vous faire part, monsieur, d'une remarque qui paraît avoir échappé aux savants indianistes de Calcutta et de Londres. En considérant les caractères de la légende placée au-dessus du taureau bossu, je suis frappé de l'analogie qu'ils présentent avec les anciennes lettres tibétaines, et je suis porté à considérer l'altération que le dévanagari a subie sur ces monuments, et qui le sépare des antiques inscriptions déchiffrées sur les monnaies ou les pierres de l'Inde proprement dite, comme engendrée par le séjour à Caboul des princes de race turque qui précédèrent la dynastie brahmanique. Suivant Albyrouny, ils étaient originaires du Tibet[1]. Kallara, en s'emparant du pouvoir, fit très-certainement prévaloir sa religion sur le bouddhisme[2], et la présence du *nandi* sur les monnaies de sa dynastie en est une conséquence très-naturelle. Mais, bien qu'il ait employé la langue sanskrite sur ses monuments officiels, il est tout simple qu'il ait laissé son graveur tracer des caractères qui, tout en appartenant à la famille nagari, présentent ces variantes que les Tibétains avaient dû introduire à Caboul.

Je ne sais, monsieur, si vous voudrez bien sanctionner par votre approbation les observations que je viens d'avoir l'hon-

[1] *Journ. asiat.* septembre-octobre 1844, pag. 289.

[2] Il faut remarquer cependant que, sur les monnaies de bronze, les brahmes de Caboul conservèrent le type de l'éléphant, image éminemment bouddhique, qui rappelle l'*Aradjavartan* et le songe de Maya, lorsqu'elle était enceinte de Bouddha. Les Chinois nomment la religion Bouddhique *Siang-kiao*, c'est-à-dire : *doctrine de l'Éléphant.*

neur de vous soumettre; mais si elles ne vous satisfont pas entièrement, elles pourront du moins avoir cela d'utile qu'elles engageront sans doute les orientalistes à étudier de nouveau ce sujet, et j'ai la conviction qu'avec plus de science que je ne puis en apporter dans la discussion, ils réussiront plus complétement à démontrer combien est juste la restitution que vous avez proposée. Veuillez, dans tous les cas, considérer mon travail comme un témoignage de mon entier dévouement.

Adrien DE LONGPÉRIER.

P. S. — Au moment où cette lettre va paraître, vous voulez bien, monsieur, me communiquer l'introduction que vous placez en tête de votre dernier extrait[1]. Je trouve dans ce morceau le sujet de nouvelles recherches sur une branche importante de la numismatique indienne. Les monnaies attribuées par J. Prinsep à la Surastrène des Grecs (contrée qu'il identifie à la *Saurachtra* des textes sanscrits) n'ont pas été, il faut le dire, suffisamment expliquées par ce savant. Je crois qu'à l'aide des documents nouveaux que vous avez fait connaître, on peut singulièrement améliorer la chronologie des princes dont ces monnaies nous ont conservé les noms, et que les variations qu'a subies le type de ces monnaies sont des éléments d'autant plus utiles à employer dans cette question, qu'ils s'accordent avec le témoignage historique. Je regrette bien vivement que le temps me manque pour approfondir ce sujet intéressant; mais je n'en négligerai pas l'étude, et j'ose epérer que je serai bientôt à même de vous adresser le résultat de mon travail.

[1] Numéro de février-mars 1845, pag. 133 (préface, pag. xxx).

FIN.

00055026

Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach
on 06 November, 2019